This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

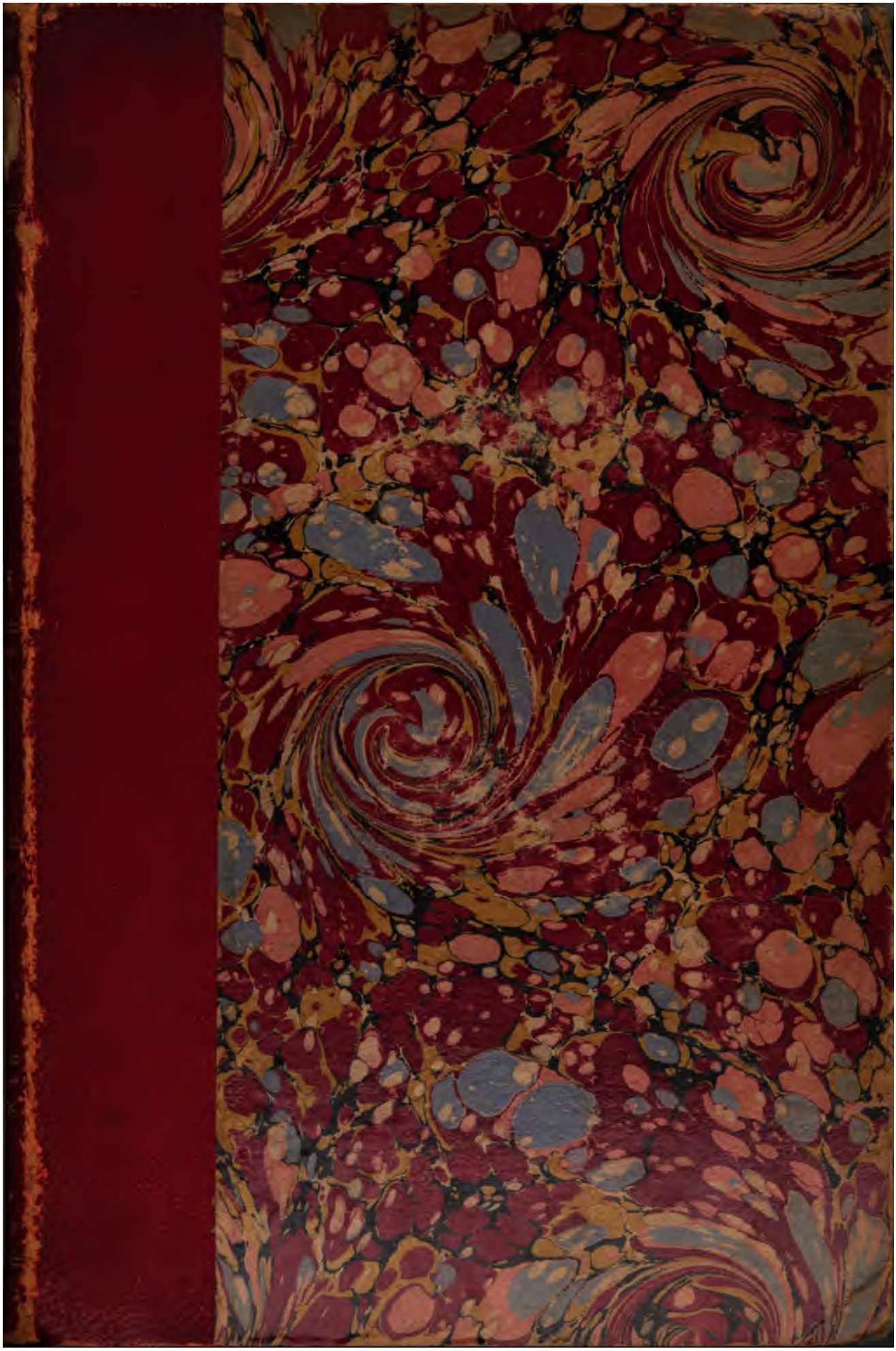
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Ch 2.10.14.3

Harvard College Library

FROM THE GIFT OF

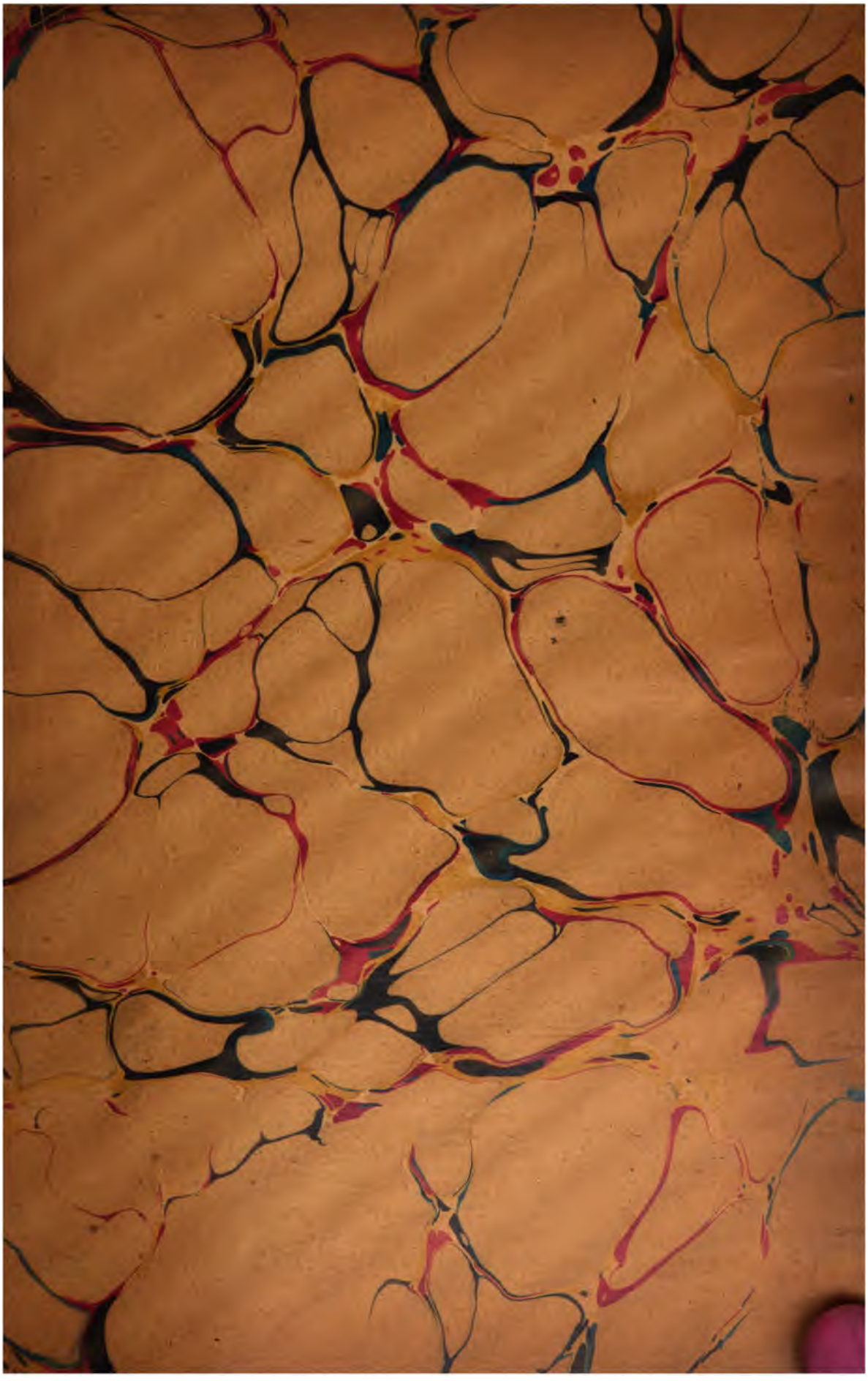
Harold Jefferson Coolidge

(Class of 1892)

OF BOSTON

For the purchase of Books relating to China

CH. CHADENAT,
Librairie Américaine et Coloniale,
17, Quai des Grands-Augustins,
PARIS.



LES LOLOS 猓猓

ÉTAT ACTUEL DE LA QUESTION

PAR

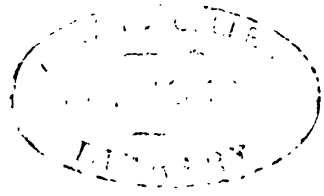
HENRI CORDIER.

高

Extrait du «*T'oung-pao*», Série II, Vol. VIII, N°. 5.

LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE
CI-DEVANT
E. J. BRILL.
LEIDE — 1907.

Ch ~~230.75~~
210.14.3



Gift of
H. J. Coolidge

IMPRIMERIE ci-devant E. J. BRILL, LEIDE.

LES LOLOS 猓猓

ÉTAT ACTUEL DE LA QUESTION

PAR

HENRI CORDIER.

M. le Capitaine d'Ollone vient d'accomplir un remarquable voyage en Chine; parti de Ning-youen, capitale du Kien tch'ang, avec le P. de Guébriant et le maréchal des logis de Boyve, il a traversé le massif du Ta Leang chan, pays des Lolos indépendants; il a atteint le Yang tseu, un peu au sud de Houang P'ing, longé le territoire lolo jusqu'à Lei-po t'ing, et lorsque le fleuve devint navigable, un peu en amont de son coude nord, il le descendit jusqu'à Soui-fou où il arriva le 10 juin 1907 au soir; nous ne doutons pas, si nous en jugeons par le rapport qu'il adresse à la Société de Géographie [1]), que le Capitaine d'Ollone n'ait recueilli une ample moisson de renseignements; sans être, comme il le croit, on le verra tout à l'heure, le premier voyageur qui ait traversé le Ta Leang chan, il est le premier qui ait coupé de l'ouest à l'est cette chaine de montagnes qui n'est pas jusqu'ici «demeurée impénétrable». En attendant de pouvoir juger des fruits de cette mission intéressante qui doit marquer une date dans les recherches dont les Lolos sont l'objet, nous avons cru utile de réunir les renseignements que nous possédons jusqu'à

Capitaine d'Ollone

1) *La Géographie*, 15 oct. 1907, pp. 265—269.

présent sur ces peuples, pour bien marquer ce qu'il y aura de nouveau dans la récente exploration française lorsque les résultats en seront définitivement connus.

Sources chinoises.

Un volume du grand ouvrage topographique sur le Yun-nan, le 雲南通志 *Yun nan t'oung tche*, traite, dans l'avant-dernière édition, des peuples sauvages 蠻 *Man* de la province et parmi eux nous trouvons les 黑猓猓 *He Lo-los* (Lolos noirs) — les 白猓猓 *Pe Lo-los* ou Lolos blancs — les 妙猓猓 *Miao Lo-los* — les 海猓猓 *Haï Lo-los* — les 乾猓猓 *Kan Lo-los* (Lolos secs) — les 撒彌猓猓 *Sa-mi Lo-los* — les 阿者猓猓 *A-tcho Lo-los* — les 魯屋猓猓 *Lou-wou Lo-los* — les 撒完猓猓 *Sa-wan Lo-los* — les 阿蝎猓猓 *A-ho Kouo-los* — les 葛猓猓 *Ko Kouo-los* — les 普拉猓猓 *Pou-La Lo-los* — les 大猓猓 *Ta Lo-los* — les 小猓猓 *Siao Lo-los*.

Je donne des fac-similes de ces figures représentant ces indigènes dans l'ouvrage chinois.

E. C. Bridgman 1859

Le Rév. E. C. Bridgman, en 1859, a traduit [1]) d'un travail d'un savant chinois qui avait voyagé dans la province de Koueitcheou une série de quatre-vingt deux notes sur les tribus aborigènes: chaque notice est écrite sur une page et sur la page en face se trouve une illustration coloriée. Quelques-unes de ces notes modifiées et abrégées avaient été traduites et publiées dans le *Chinese Repository*? [Voir *Bib. Sinica*, col. 367—368].

---

1) *Sketches of the Miau-tsze.* (*Journ. North China Br. Roy. As. Soc.*, III, Dec. 1859, p. 1).

Nous allons donner trois notes relatives aux Lolos:

«18. *Niu Kouan*, «Les femmes gouverneurs», appelées aussi *Ko-lo*. (On ne nous dit pas où on les trouve).

«L'épouse principale parmi elles est appelée *Nai-té*. Elles ont leurs cheveux tressés, et couverts en partie par un morceau d'étoffe bleue. Elles ornent leurs fronts d'ornements de soie et d'argent, et leurs oreilles de grands anneaux. Leurs longs jupons ont des plis nombreux et épais. Les *Nai-té* sont les chefs, et dirigent et contrôlent toutes les affaires locales; et aucune, sauf celles qui sont enfants de la *Nai-té*, ne peuvent lui succéder ou exercer aucune autorité». (P. 265).

»38. *Ko-lo*, à l'origine appelés *Lou-lou* [*Lú-luh*]; la désignation moderne *Ko-lo* est incorrecte. On les trouve dans la préfecture de Ta-ting [大定].

«Ils sont divisés en deux tribus, l'une blanche et l'autre noire. Ils sont grands, d'un teint foncé, avec des yeux enfoncés, le nez aquilin, portent de longs favoris, et ont la barbe rasée au-dessus de la bouche. Ils ont beaucoup de déférence pour les démons, et pour cette raison on les appelle «Dragons de Lo.»

«A l'époque des Trois Royaumes il y avait un Tsi-ho, qui se distingua particulièrement à la suite de Wou-Hou (le fameux Tchou-ko Liang 諸葛亮], quand il défit Meng-Houo, et fut honoré du titre «Prince du Royaume de Lotien». L'ancêtre lointain du chef actuel se nommait Ngan, et pendant beaucoup de générations ses descendants ont gouverné le pays.

«Actuellement ces Ko-lo sont divisés en quarante-huit clans, dont les Anciens sont appelés Chefs, *lit.* «Tête et Yeux» et sont de neuf rangs, dont le plus élevé est appelé *Kang-tsoui*. On ne s'adresse jamais par leurs noms propres à ceux-çi qui sont exemptés de toutes les formalités du salut. Ils ont un bâton d'honneur monté d'argent, et on leur fait appel pour décider les affaires de grande importance. Après les *Kang-tsoui*, viennent les *Mo-kouei*, les *Cho-kouei*, et ainsi de suite jusqu'aux *Me-tso*, qui ont tous l'honneur d'occuper des postes de confiance. Leur langue et leur littérature sont mongoles.

«Les hommes lient leurs cheveux en une touffe avec une étoffe bleue, et l'attachent sur le front comme une corne. Leurs vêtements du haut sont courts, avec de larges manches, et leurs vêtements du bas sont d'un beau bleu. Quand un de leurs chefs meurt, tous ceux qui étaient au-dessous de lui se réunissent, vêtus de leur armure, et à cheval. Ayant habillé le cadavre de robes de soie et de laine, ils le brûlent en plein air; invoquant alors l'esprit parti, ils enterrent les cendres. Leur attachement pour lui, comme leur seul maître, est tel que rien ne peut les tenter de se soustraire à leur obéissance. Leurs grands arcs, longues lances, et épées tranchantes, sont solides et bien fabriqués. Ils dressent d'excellents chevaux, adorent le tir à l'arc et la chasse; et ils sont si habiles

dans la tactique, que leurs soldats comptent comme les meilleurs parmi toutes les tribus non-civilisées. Il y a ce proverbe: «Les Dragons Lo des Choui-si tapent la tête et frappent la queue», pour indiquer leur célérité dans la défense».

Ce texte est accompagné d'une illustration représentant une bande de six hommes, tous armés de longues lances: trois d'entre eux sont à cheval. Un des piétons du groupe porte un cerf sur ses épaules; ils paraissent retourner d'une chasse dans les montagnes.

29. *Pe Ko-lo*, «Ko-los blancs»; ils résident dans les départements de Nganchouen [安順] et de Ta-ting.

«Ils ne diffèrent des Ko-los noirs qu'en leur étant inférieurs en dons naturels. Ils prennent des reptiles de toute espèce, boivent leur sang, les font rôtir et alors, comme des bêtes, dévorent leur chair. Ils enveloppent leurs morts dans des peaux fraîches de boeufs et de chevaux, et les brûlent ainsi. Un peuple demeurant à Pau-ting, appelé *Aho* parait être identifié avec eux».

G. M. H. Playfair 1876

Avant d'avoir eu connaissance de la publication de Bridgman, en 1876, Mr. G. M. H. Playfair tirait de deux MSS., sans titre ou mention d'auteur, traitant des tribus du Kouei-tcheou — et d'un troisième consacré aux dix tribus aborigènes habitant la préfecture de Li kiang (Yun-nan) intitulé 麗江府十種彝圖 — une série de monographies dont nous traduisons la quatorzième décrivant les Lo-los [1]); on peut la rapprocher du texte de Bridgman:

«*Kouo-lo* 猓玀 *La Tribu Kouo-lo.*

Noms. — Le nom de cette tribu était à l'origine *Lou-lou* 盧鹿, mais a depuis été corrompu en *Kouo-lo.*

Distribution. — La Préfecture de Ta-ting dans le Kouei-tcheou, et plus ou moins dans toutes les Préfectures du Yun-nan.

Apparence. — Ces sauvages sont divisés en deux groupes, le «noir» ou «supérieur» et le «blanc» ou «inférieur». Ils ont les yeux enfoncés, le teint foncé, les dents blanches, le nez crochu, et un long corps. Ils rasent le poil de la lèvre supérieure, mais laissent pousser les favoris. Ils doivent à leur teint le nom de «sauvages noirs» 烏蠻, et à leur culte des esprits la désignation de *Lo-Kouei* 羅鬼.

Habillement. — Semblable à celui de la Tribu des Li Sou 猓猓 [leurs vêtements sont faits de fibres (grass), et leurs cheveux portés tordus en un noeud]; ils ne portent pas d'arbalètes.

1) *The Miaotzu of Kweichou and Yunnan from Chinese Descriptions.* p. 97. (*China Review*, V, pp. 92—108).

Industrie. — Agriculteur et bûcheron.

Religion. — Ils adorent les esprits et le dragon, auxquels ils offrent des sacrifices dans l'espérance d'obtenir une longue vie.

Disposition. — Paisibles et faciles à contrôler, mais dépourvus de culture littéraire ou d'étiquette.

Histoire — A l'époque de la dynastie des Petits Han (221 ap. J. C.) Tchou-ko Liang 諸葛亮, canonisé comme Wou Hou 武侯 entra en campagne contre Meng Houo 孟獲 et fut créé Prince de Lo-tien 羅甸. Il apprit l'usage du feu aux Tribus Kouo-Lo».

Enfin, Mr. A. R. Colquhoun a inséré dans son ouvrage *Across Chrysé* (1883), Vol. II, App., une traduction par M. George W. Clarke, de la China Inland Mission, d'un compte-rendu ms. des Miao-tseu, du Kouei-tcheou, écrit après leur conquête vers 1730 [82 articles]; il offre quelques variantes avec les mss. de Bridgman et de Playfair sans ajouter grand'chose aux renseignements de ses devanciers: W. G. Clarke 1883

Lo-lo.

I. La tribu *Lo-lo* est divisée en deux clans, appelés les *Noirs* et les *Blancs*. Le clan Noir a de jolis noms. Leurs yeux sont profonds; ils sont grands, ont un teint foncé et de grands nez. Ils se rasent la tête mais laissent pousser leur barbe. Ils ont un sac étroit de calicot noir, dans lequel leurs cheveux sont mis et tordus, comme une corne, sur le sommet de la tête. Les femmes portent de longs vêtements et de grandes manches. Leurs coutumes sont diaboliques, et l'on appelle leur territoire «Le Filet du Diable». Ils ont des caractères. (A Dating-fou [1]) il y a une tablette, la moitié est écrite en Chinois, l'autre moitié en Lo-lo). Ils nourissent bien leur bétail, ont de bons chevaux, et sont amateurs de chasse dans les montagnes. En 221 A. D. (l'époque des *Trois Royaumes*), un Lo-lo, appelé Tchi-ho, vint au Yun-Nan avec le Marquis Wou et aida à la défaite de Mong--houo; cela lui acquit une grande réputation. L'Empereur Tchao-lié 昭烈 le fit Prince de Lo-tien-Kouo, c'est-à-dire le pays autour de Da-ting-fou. Il prit ensuite l'ancien nom de sa famille, Ngan, Paix. Son territoire est partagé en quarante-huit sections; chaque section a ses administrateurs, mais il y a neuf administrateurs en chef. Ces neuf demeurent à Da-ting-fou.

---

1) Lire Ta-ting, 大定府.

Niu-kouan Lo-lo.

II. Il y a des femmes gouverneurs parmi les Lo-lo. En ce cas, c'est la première épouse, qui est appelée Longue-Souffrance. Celles-ci replient leurs cheveux en une touffe, et l'enveloppent dans un sac de calicot noir sur le sommet de la tête. Elles portent plusieurs ornements d'argent sur leur front et aussi de larges colliers d'argent. Elles portent de longues jupes avec trente-six plis. Seul, le fils de la première femme peut obtenir la place de son père dans le clan. Si l'enfant est trop jeune pour remplir la charge, sa mère en prend le contrôle jusqu'à ce qu'il soit d'âge. Quand il n'y a pas de vrai successeur, un autre administrateur est choisi par le clan pour gouverner.

Pe Lo-lo.

III. Les *Pe Lo-lo* sont de la même famille que les *He Lo-lo*. Leurs noms sont inférieurs. Ils ne sont pas recherchés dans leur nourriture, mangeant un petit peu de poil et de chair et des animaux tels que rats, oiseaux ou des choses rampantes. Ils n'emploient pas de bols ni de vaisselle; la nourriture est cuite dans des marmites à trois pieds et chaque personne emploie une cuiller pour y puiser et manger. Quand ils meurent, le corps est enveloppé dans une peau de bœuf ou de cheval, et le cadavre est alors brûlé. On les appelle *Lo los Blancs* à Dating, Choui-si, Ngan-choun et Yong-ning; mais à Pu-ting, on les nomme A-ho. Ils sont cultivateurs de thé, ce qui est un bon commerce.

G. Devéria 1886

Devéria dans son ouvrage *La frontière Sino-Annamite* a recueilli sur les peuples du sud de la Chine et en particulier sur les Lolos des renseignements d'après les sources chinoises. La seconde partie de son livre renferme des *Notes ethnographiques* tirées du recueil *Houang Tsing tche-kong t'ou* 皇清職貢圖 c'est-à-dire Tableau descriptif des peuples tributaires de la dynastie Tsing publié de 1751 à 1773 par ordre de l'Empereur K'ien-loung. Nous y trouvons presque toutes les tribus citées dans la Topographie du Yun-nan: les *Miao Lolos* différents des Lolos blancs et des Lolos noirs, d'une physionomie repoussante, d'un caractère violent et très habiles à manier la lance et l'arbalète, répandus dans dix préfectures du Yun-nan, mais sans former d'agglomérations; les *Lolos blancs* qui occupent le dernier degré de l'échelle parmi les barbares étrangers. «Les

Y-kia [夷家] ou Pe Lolos, «Lolos blancs», portent la queue et sont, de toutes ces populations mixtes, celle qui a été le plus complètement assouplie par la civilisation chinoise. Les femmes ont les cheveux divisés en deux tresses, portent un petit turban sur la tête et le costume des campagnardes chinoises, moins la chaussure. Elles vont pieds nus. Les Y-kia habitent le territoire compris entre Ma-chang et Nga-da-ti. Ils sont bons agriculteurs, d'un naturel superstitieux et craintif et paraissent honteux de leur origine. Dès qu'ils le peuvent, ils se travestissent en Pen-ti» [1]).

«Les hommes se couvrent la tête d'un morceau d'étoffe, leur tunique est courte, ils portent en bandoulière une bourse brodée et sont chaussés de souliers de cuir. Les femmes retroussent leurs cheveux pour en faire un chignon qu'elles recouvrent d'un morceau d'étoffe noir ou bleu orné de coquillages et de grelots d'étain. Elles se bandent les pieds, portent des chaussures et sont obligées de travailler à la terre» [2]).

A rapprocher des Lolos blancs du Tong-king:

«Les Lolos blancs se nomment eux-mêmes *Mân za*, leur habitude de porter les cheveux longs les font nommer quelquefois *Tchang mao Lolo*. On trouve leurs villages parmi ceux des Lolo noirs dans la partie nord du phu de Bao lac, et des fou de K'ai hoa [3]) et de Kouang nan [4]) au Yun-nan» [5]).

Les *Lolos noirs* «forment la classe la plus estimable des étrangers qui habitent sur le sol yunnanais... Les habitations des Lolos noirs sont appelées *Chan-pien* 苫片 lorsque pour leur construction ils se sont servis de bois au lieu de briques.

«Les hommes s'entourent la tête d'un morceau d'étoffe noire ou bien portent un chapeau fait de bambou; sur leurs vêtements de

1) F. Garnier, *Voyage d'Exploration*, I, p. 519.
2) Devéria, p. 138.
3) 開化府. 4) 廣南府.
5) Bonifacy, pp. 324—5.

toile ils mettent un manteau de feutre. Les femmes s'entourent aussi la tête d'un morceau d'étoffe noire et portent des pardessus de peau de mouton, elles se serrent les pieds et portent des chaussures» [1]).

«Les He Lolos ou «Lolos noirs» écrit Garnier, [2]) portent leurs cheveux et se considèrent comme supérieurs aux précédents [Lolos blancs]. Je crois que l'on peut comprendre sous cette appellation générale les tribus qui, sous les différents noms de Man-tse, de Lissous, de Si-fan, sont disséminées depuis les frontières occidentales du Se-tchouen jusqu'aux rives de la Salouen. De ces tribus, quelques-unes paraissent appartenir au rameau noir de la race caucasique; les autres sont probablement un mélange de ce rameau et de la race tibétaine».

Rapprochons les également des Lolos noirs du Tong-king:

«Les Lolos noirs n'habitent au Tong-king que le phu de Bao lac; dans leur langue ils s'appellent Mân zi (prononcer Meun zi); on les appelle *Man khoanh* (sino-annamite galon); ils parlent le thai comme langue d'échange.

«On trouve chez ces Lolo une coutume analogue à celles qui sont décrites dans le chap. II de l'ouvrage de Westermarck sur l'origine du mariage dans l'espèce humaine. Dans le premier mois de l'année annamite ou chinoise, qui coïncide avec la fin des récoltes et l'époque où les travaux des champs ont cessé, les jeunes gens sont libres de se fréquenter comme ils l'entendent. De nombreux mariages se concluent à cette époque. Il faut dire d'ailleurs que les mois d'hiver, alors que les greniers sont pleins, sont particulièrement mis à profit par les Indigènes de tous les groupes ethniques, pour célébrer leurs fêtes de famille» [3]).

Les *Lo-wou* ou *Lo-los Lao-wou* sur le territoire des préfectures de Yun-nan, Ta-li, Tchou-hiong, Yao-ngan, Yong-tch'ang et King-tong fou [4]). — Il n'y a de *Lou-wou Lo-lo* [5]) que sur le territoire de K'iu-tsing fou [5]); leur manière de vivre ressemble à celle des Lolos noirs. — Les *A-tcho Lo-los* [6]), sur le territoire de la préfecture de Kouang-si fou. — «Les *Hai Lo-los*, Lolos de la mer; il n'y en a

1) Devéria, pp. 140—1.

2) F. Garnier, *Voyage d'Exploration*, I, p. 519.

3) Bonifacy, pp. 323—4.

4) Devéria, p. 162. 5) 曲靖府. 6) Devéria, p. 168.

que sur le territoire de la préfecture de K'iu-tsing fou. On les appelle aussi *Pa Lo-los* 壩猓玀; ils demeurent dans les vallées plates et y cultivent des champs humides (rizières). Ces champs sont très étendus, les gens du pays les appellent *Haï* (mer) et aussi *Pa*. Telle est l'origine du nom de ces Lolos» [1]).

Les *Kan Lo-los* ou Lolos secs, dans les préfectures de Yun-nan, K'iu-tsing et Tong-tch'ouen fou; ce nom de *Lo-los secs* leur viendrait de ce qu'ils habitent dans les montagnes [2]).

Voici une explication d'un autre nom de ces Lolos au Tong-king:

«Les *Kan lolo* (乾) qui se traduit par Lolo secs, s'écrit dans le Haut Tong-King 砍頭玀玀, ce qui signifie coupeurs de têtes. Voici l'explication de cette appellation: les Lolos noirs enterrent leurs morts dans le hameau, à proximité des maisons, ils mettent un bambou dans la terre, une extrémité touchant le cadavre, et lorsqu'en approchant leur nez du bambou ils ne perçoivent plus aucune odeur, ils déterrent le cadavre et vont enterrer les ossements dans la montagne. Leurs voisins prétendent qu'à ce moment ils prennent les os de la tête, les placent dans un panier et les suspendent à proximité de leur case, pour ne pas perdre le souvenir de leurs parents. La coutume n'a rien d'extraordinaire, et on la trouve dans certaines iles de l'Indonésie, mais les Lolos eux-mêmes soutiennent que cette allégation est un mensonge. Peut-être que sous la pression des idées chinoises, qui tiennent cela pour un horrible sacrilège, ont-ils perdu cette coutume» [3]).

Devéria a eu le soin de reproduire les figures de l'ouvrage chinois; j'ai donné dans mon édition de Yule's *Marco Polo*, II, p. 61 et p. 62, le Lolo noir et le Lolo blanc; aucune de ces figures, pas plus que celles de la Topographie du Yun-nan, ne représente la coiffure avec une corne si caractéristique des Lolos et que l'on retrouvera dans la planche p. 125 de *Marco Polo* tirée d'un ouvrage chinois sur les tribus aborigènes appartenant au Dr. William Lockhart.

---

1) Devéria, p. 167.
2) *ibid.*, p. 161.
3) Bonifacy, p. 324.

A propos de la première brochure du P. Vial citée plus loin, Devéria donna au *Journal Asiatique* [1]) un article dans lequel après avoir cité Playfair et ce qu'il dit de Tchou Ko-leang, il ajoute:

«Au VIe siècle, les Lolos se divisaient en *Tsouan blancs* ou *occidentaux* (*Pe-man*) et en *Tsouan noirs* ou *orientaux* (*Ou-man*). Leurs chefs se disaient issus d'un certain Tsouan-tsan, né sur le territoire qu'occupe actuellement la province du Chan-si. Tsouan-tsan avait d'abord gouverné pour la Chine le territoire préfectoral désigné aujourd'hui sous le nom de K'iu-tsing fou au Yun-nan; puis, ayant profité des troubles de l'empire, il s'était rendu indépendant vers l'an 550 et s'était assuré la soumission des indigènes sur une étendue de mille *li*. Le territoire dont il était ainsi devenu maître devait comprendre une partie des provinces du Se-tch'ouan, du Kouei-tcheou et du Yun-nan. Les Tsouan reconnurent successivement la suzeraineté de la Chine, celle du royaume de Nan-tchao et celle des Tibétains. Pendant de longues générations, les Tsouan noirs ou orientaux ont mêlé leur race avec celle des Nan-tchao; ils comptaient sept tribus parmi lesquelles celle de Kiong 邛部, dont le *Tcha k'o* [2]) ou chef se donnait, au Xe siècle, le titre de chef souverain de tous les barbares méridionaux (*Man*) des deux versants des montagnes de Kiong et du midi de la rivière *Ta tou ho* (*alias* rivière *T'ong*), un des affluents de la rivière *Min*, qui se jette elle-même dans le Yang-tseu à son passage dans la province du Se-tch'ouan.

«Les Lolos fixent le commencement du printemps à la seconde lune; ils croient aux esprits, ils honorent les magiciens; dans leurs superstitions, ils invoquent l'un d'eux qu'ils nomment Ta Hih-po (le grand Hih-po); on l'appelle aussi Paï-ma ou Pe-ma; les Lolos ont des livres d'une écriture qu'eux seuls peuvent lire.

«Les Tsouan du royaume de *Ta-li* 大理 ont conservé l'usage des caractères tsouan. C'est A-bhi (ou Avi) 阿毗, descendant d'un chef de la tribu de Na-Keou 納垢 du département de Ma-long dans le Yun-nan, qui en est l'auteur. A-bhi se tint caché dans une caverne pour faire des caractères tsouan; ces caractères ressemblent aux anciens caractères chinois appelés *Ko-teou* (en forme de têtards). C'est après trois ans (de retraite) qu'il produisit un syllabaire de mille huit cent quarante signes qui constituèrent l'écriture appelée *Wei-chou* 韙書 (c'est-à-dire écriture bonne, correcte). Les Tsouan s'en servent encore aujourd'hui. Telles sont les données que nous fournissent les auteurs chinois».

---

1) *Les Lolos et les Miao-tse.* Paris, 1891, in-8, pp. 18.

2) 苴可, se prononce aussi *Tsiu-k'o*; c'est un titre et non pas un nom propre. (D.)

M. Camille SAINSON a traduit l'histoire de l'ancien royaume de Nan-tchao au Yun-nan 南詔野史 *Nan-tchao Ye-che*; le chap. IV du livre II renferme soixante articles sur les différentes espèces de barbares indigènes de ce pays; nous en tirons ce qui est relatif aux Lo-los [1]). Camille Sainson 1904

Kouo-lo 猓玀.

Ce sont les barbares *Ts'ouan*, descendants de *Lou-lou* 盧鹿. C'est de ce dernier nom que, par corruption, est venu le mot Kouo-lo. Pour eux, le printemps commence à la 5e lune. Ils croient aux esprits et honorent les sorciers. Parmi ces sorciers, il y a le grand *H'i-p'ouo* 大覡白番. Ils rendent un culte à l'image d'un cheval blanc. Pour consulter les sorts, ils se servent de deux fémurs de coq. Ces os ont de très fines ouvertures, où ils enfoncent de minces chevilles de bambou; d'après l'examen du nombre et de la disposition de ces chevilles, ils prédisent le bonheur ou le malheur. Chez ces tribus, la femme d'un chef s'appelle «*nai-to* 耐得» et un vaillant guerrier «*ts'iu-k'o* 苴可». Chaque année, le 24e jour de la 7e lune s'appelle «fête des torches 火把節». Les Kouo-lo allument, ce jour-là, des torches de sapin pour illuminer leurs villages et leurs cabanes des champs. Les hommes portent un chignon en forme de marteau; ils ont des boucles d'oreilles à franges de métal pendantes et un sabre à la ceinture. Les femmes portent les cheveux épars, une veste courte et une jupe cylindrique, avec une peau de mouton étendue sur les épaules.

Kouo-lo Blancs 白猓玀.

On les appelle aussi *Sa-ma-tou* 撒馬都. Ce sont les Ts'ouan occidentaux ou Man blancs. Ils savent lire et écrire et leur langage est clair et commode. Ils ont beaucoup de ressemblance avec les Chinois. Quand ils visitent un notable ou un chef, ils se mettent une peau de mouton sur les épaules; c'est pourquoi les femmes qui se marient apportent une peau de mouton. Ils portent une veste courte, des souliers de peau, et, suspendue sur la poitrine, une bourse brodée. Les femmes ont une veste brodée et une jupe cylindrique. Elles se couvrent la tête de toile noire, qu'elles ornent de coquilles marines et de grelots d'étain.

---

1) Paris, Ernest Leroux, MDCCCCIV, in-8, pages 165—170.

Kouo-lo Noirs 黑猓玀.

Ce sont les Ts'ouan orientaux ou Man noirs 蠻. Dans leurs prières ils se servent de sonnettes. Pour consulter les sorts, ils se servent d'herbe. Les hommes retroussent leurs cheveux et se percent les oreilles. Ils portent sur les épaules un tapis de feutre et, à la ceinture, un sabre. Chez eux, les femmes sont tenues en grande estime. Elles ont une veste qui enveloppe la tête. Cette veste a un collet carré ayant la forme du caractère *tsing* 井; elle n'a pas de ceinture, mais de la tête pend à terre une traîne de plus d'un pied de long. Elles se couvrent les épaules d'une peau de mouton noir et s'ornent de grelots.

Kouo-lo Secs 乾猓玀.

Ce nom leur vient de ce qu'ils habitent les montagnes. Toutes les fois qu'ils mangent, ils plantent des bâtonnets dans leur riz. Ils s'agenouillent et saluent, les regards tournés vers le ciel pour le remercier de les avoir créés. Ils estiment la bravoure et aiment à se battre. S'ils tuent un homme, ils payent la compensation de ce meurtre avec des choses de valeur, des habits et des ornements. Ils sont semblables aux Kouo-lo noirs. Les femmes se suspendent au cou un panier rempli de laine de mouton et, soit en marche, soit au repos, elles filent cette laine pour en faire du fil [afin de tisser des étoffes de laine].

Kouo-lo Maritimes 海猓玀.

On les appelle aussi *Pakouo-lo* 壩猓玀. Ces noms leur viennent de ce qu'ils cultivent les champs inondables. En effet, ces indigènes appellent l'eau *hai* 海 et les plaines cultivées *pa* 壩. Leurs demeures sont petites et en bois brut. Ils savent lire. Leurs habits et ornements sont ceux des Chinois. Ceux de leurs femmes sont comme ceux des femmes des Kouo-lo blancs.

Miao Kouo-lo 妙猓玀.

Ce sont les descendants de différents chefs indigènes connus sous les dénominations de *ying tch'ang* 營長, *kouan-nou* 官奴, *houo-t'eou*, 火頭, etc. Les hommes retroussent leurs cheveux et se percent les oreilles. Les femmes ont une jupe cylindrique et pas de culottes. Elles s'habillent d'une tunique qui couvre la tête, qui devant laisse la poitrine à découvert et derrière pend en longue traîne jusqu'à terre. Le bord de leurs habits est festonné en forme de langues de feu irrégulières comme l'extrémité des étendards. Les indigènes habitent des maisons de chaume. Dans la pièce du milieu, ils font un brasero,

autour duquel ils couchent pêle-mêle, père et fils, mère et filles. Il y en a une espèce qui porte des coiffures en plumes de pie et qu'on appelle *Kouo-lo-man* 猓落蠻. Une autre espèce s'enveloppe les jambes de toile blanche; on l'appelle Kouo-lo aux jambes blanches 白脚猓玀.

Ko Kouo-lo 葛猓玀.

On les appelle aussi *Kouo-lo à grosse tête* 大頭猓玀. Les hommes s'enveloppent les cheveux d'une pièce de toile noire de plus d'un tchang, ce qui leur fait la tête si grosse. Les femmes portent une coiffure formant couronne faite de toile et de fils de couleur. Dans les mariages, ils vont à pied. Les femmes mariées cèdent le pas à l'aîné des oncles paternels de leur mari, mais non à son père. Ils ont des casques, portent cuirasse, montent à cheval et ont un sabre passé à la ceinture; car ils vivent de brigandage. Cependant, dans l'intérieur familial, ils ont des marques de respect, des façons de faire honneur selon le rang de l'individu. Ils prennent leurs repas en commun et emploient l'agenouillement comme marque de respect.

A-tcho Kouo-lo 阿者猓玀.

Hommes et femmes, ils portent des boucles aux oreilles et des bracelets aux poignets. Ils s'habillent d'une veste et de culottes courtes, avec une peau de mouton jetée sur les épaules. Dans les mariages, le gendre vient en personne chercher sa fiancée, la prend sur ses épaules et s'en retourne.

A-wou Kouo-lo 阿烏猓玀.

Ils sont d'un naturel fourbe, aiment la chasse et élèvent beaucoup de bœufs et de moutons. Dans chacun de leurs villages, ils construisent une maison officielle, où ils se réunissent pour les mariages. Les hommes portent une courte veste et les femmes une longue tunique. Tous ont un turban et se percent les oreilles. Dans leurs sorties, ils portent le sabre et l'arbalète.

Lou-wou Kouo-lo 魯屋猓玀.

Ils tirent leurs moyens d'existence du labourage et de la chasse à l'arc. Les hommes portent une courte veste et des chaussures en bois. Les femmes ont une longue jupe et marchent pieds nus.

Sa-mi Kouo-lo 撒米猓玀.

Ceux d'entre eux qui habitent dans les montages en labourent les terres arides et portent du bois de chauffage; ceux qui sont sur le bord des eaux se

livrent à la pêche pour pourvoir à leur entretien. Ils ont le visage extrêmement brun. Les hommes retroussent leurs cheveux pour en faire un noeud. Ils possèdent des couvertures et des tapis d'une étoffe grossière faite de poil et portent un sabre court à la ceinture. Les femmes portent sur les épaules un morceau de toile noire. Elles ont une jupe courte non doublée et des pantalons longs. — Il existe encore des espèces de Kouo-lo appelés *Lou-wou* 魯兀, *Laou-wou* 老烏, *Sa-wan* 撒完, *Cha-ni* 洒泥, *A-ho* 阿蝎, *A-hi* 阿係, etc. Leurs habits, leurs ornements, leurs coutumes ressemblent, en général, à ceux des Sa-mi.

Lao-wou Kouo-lo 老牾猓玀.

Ce sont les mêmes que les *Lo-wou* 羅婺; on les appelle encore *Lo-wou* 羅午 et *Lo-wou* 羅武. Les hommes retroussent leurs cheveux et se percent les oreilles. Ils portent une pièce de feutre sur les épaules et un sabre à la ceinture. Ils ont des vêtements en toile faite avec l'herbe appelée *houo-ts'ao.* 火草. Les femmes disposent leurs cheveux en tresses, qui pendent sur les épaules. Elles emploient comme ornement des coquilles marines et la pierre précieuse appelée tch'o-k'iu 硨磲. Elles portent une jupe en toile de houo-ts'ao. Ces indigènes n'ont ni lits, ni rideaux, ni couvertures, ni matelas; ils se bornent à entasser par terre en désordre des aiguilles de pin et couchent dessus.

Pays des Lolos.

«Le pays occupé par les Lolos indépendants, superficie d'environ 11.000 milles carrés, écrit Baber, p. 67, est appelé, avec beaucoup de frontière contestable, *Leang chan* ou *Ta Leang chan* (Montagnes des grands sommets) [1]), désignation qui ne s'applique pas à un pic ou à des pics particuliers, ou à une chaine spéciale, mais désigne toute la région Lolo, district entièrement montagneux, et renfermant quelques sommets qui dépassent la limite des neiges éternelles».

Devéria (*Frontière sino-annamite*, p. 147, note) donne l'étendue suivante à cette contrée: «Le massif de Ta Leang chan se trouve compris entre la rivière T'ong (ou Ta-tou ho) au nord, la préfecture

1) Baber, suivi par la *Mission lyonnaise*, p. 374, se trompe sur la signification de *Ta Leang chan* 大凉山 qui veut dire «Grandes Montagnes froides».

de Yue-hi et celle de Ning-yuan avec la rivière Ya-long à l'ouest; Houei-li tcheou au sud, le Kin-cha kiang (ou haut Yang tseu) et Lei-po ting à l'est, la rivière Min au nord-ouest. Seuls habitants de ce massif montagneux qui semble leur principal centre, les Lolos forment donc, depuis des siècles, en plein territoire du Céleste Empire une enclave jusqu'ici inaccessible aux Chinois. Les Lolos du Yun-nan ne sont probablement que des émigrés de Ta Leang chan».

Vte de Vaulserre 1898

M. le Vicomte de VAULSERRE a acheté le 16 août 1898 à K'iao-kia t'ing 巧家廳 ou Mi lien pa, au Yun-nan, une carte chinoise du Ta Leang Chan, au sud de P'ing-chan hien 屏山, Ma-pien t'ing 馬邊 et O-pien t'ing 峨邊; à l'est, le Kin-cha kiang 金沙江 depuis P'ing-chan jusqu'à K'iao-kia t'ing. Au centre se trouve le plateau central d'où descendent pour se jeter dans le Kin-cha kiang les deux cours d'eau le K'iao Kio Leang Ho et le San tou Ho (rivière des trois bacs); au nord-ouest du plateau se trouve la grande Montagne de la Tête du Dragon (Loung t'eou ta chan 龍頭大山) qui a de 3800 à 4000 mètres; c'est, dit Baber [1]) «le nom d'une ligne de précipices qui termine un haut plateau plus au nord sur lequel la neige s'étend pendant huit mois..... il ne peut avoir beaucoup moins de 12000 pieds au-dessus de la mer». De la Tête du Dragon, coule vers le Kin cha kiang le *Mei kou siao Ho* 美姑小河 (rivières des Belles Filles); entre ce cours d'eau et le K'iao Kio Leang Ho, entre le plateau central et la Montagne des Grands Éléphants (Ta siang chan 大象山) qui s'élève au-dessus du Kin-cha kiang, est situé *Cha-ma* 沙馬 avec son T'ou-se 土司, pays de barbares qui, à certaines époques indéterminées, passent le Fleuve Bleu pour brûler, tuer et faire des captifs; de l'autre côté du fleuve se trouve Houang p'ing tch'ang 黃泙場, en face d'un bac; il y a des mines de cuivre entre le K'iao-Kio Leang Ho, la résidence du *T'ou-se* de Si-lo et un autre

1) L. c., p. 128.

T'ou-se admis à la Cour impériale. Le grand plateau porte la légende suivante:

勘得竹核地方爲四夷凉山正中東渡
金江至雲南永善縣巧家廳各地界近
則四五日遠則五六日程途北至雷波
馬邊峩邊屏山縣各地界亦近則四五
日遠則六七日西至靖遠營小相嶺越
嶲廳各地界近則二三日遠則三四日
程途南至建昌城各汛路僅三站交脚
竹核等處夷蠻不時糾約至各邊界燒
殺擄掠年或一二次二三次不等果於
竹核交脚設以重鎮一聞消息早爲防
備內外夾攻使夷蠻腹背受敵易爲殲
除且夷蠻有內顧之憂亦未敢遠出爲
害此清源之法也

«Il a été constaté que la localité de Tchou-ho était au centre même du Léang-chan (Montagnes froides) occupé par les barbares. Si l'on passe à l'est, le Fleuve Bleu (Kin-kiang), on atteint les territoires de Yong-chan hien et de K'iao-Kia-t'ing, au Yun-nan, après un trajet plus ou moins long de 4 ou 5 jours, ou de 5 ou 6 jours. Vers le nord, on atteint les territoires de Lei-Po, Ma-pien, Ngo-pien (O'pien) et P'ing-chan-hien; dont les points rapprochés sont aussi à 4 ou 5 jours de distance et les points éloignés à 6 ou 7 jours. A l'Ouest, on atteint les territoires de Tsing-yuan-ying, de Siao-siang-ling et de Yue-soueit'ing, dont les points rapprochés exigent un trajet de 2 ou 3 jours et les points éloignés un voyage de 3 ou 4 jours. Au sud, on atteint les différents postes militaires de la ville murée de Kien-tch'ang-fou dont la distance n'est que de trois étapes.

«Les barbares et sauvages (*Yi*, *Man*) des localités de K'iao-kio et de Tchou-ho se rassemblent à des époques indéterminées et viennent sur nos territoires limitrophes incendier, tuer, capturer et piller, tantôt une ou deux fois par an, tantôt deux ou trois fois. Si une forte garnison était établie à Tchou-ho et Kiao-k'io, des mesures de défense seraient prises aussitôt que serait connue la

nouvelle d'une de leurs incursions. Une attaque serait combinée à la fois au dedans et au dehors, si bien que les barbares sentiraient l'ennemi de face et en arrière, ce qui rendrait facile de les exterminer. D'ailleurs, les barbares, ayant le souci d'avoir à exercer une surveillance au milieu d'eux, n'oseraient plus venir au loin, hors de chez eux, pour y commettre leurs méfaits.

«Ce serait le moyen d'en tarir la source» [1]).

A l'ouest du plateau, une double chaine de pics habités par les barbares sépare cette région de Siang-lin fan, Teng siang ying, Yong hien chan, etc., à l'ouest desquels se trouve Ning youen; le sud est occupé aussi par les barbares.

Outre la carte du Ta Leang chan, M. de Vaulserre a fait le 20 juillet 1898 à Houang Lang, l'acquisition d'une carte des districts chinois de Ma-pien, P'ing-chan et Lei-Po T'ing.

Une note relative à cette carte qui n'a pas encore été publiée, m'a été remise par M. de Vaulserre; la voici:

«Cette carte a pour titre (Carte des trois frontières de Ma-pien-t'ing, de Lei-po t'ing et de P'ing-chan hien, où tient garnison toute l'armée du signe *Ta* 圖輿邊三屏雷馬防駐軍全字達.

Elle a été établie par le général chinois Léou dont la famille habite Houang-Lang-tseu, petite ville murée de Lei-po-t'ing, garnison de deux compagnies chinoises.

Houang-Lang-tseu, située à 12 kilomètres environ du Fleuve Bleu, sur le plateau, fait face à une longue arête couverte de brousse et de forêts s'allongeant dans une direction N. S., qui est le premier relief élevé, derrière [lequel] s'abritent les Lolos hostiles aux Chinois. Cette montagne s'appelle Lao-Kiung chan (Montagne du vieux Roi).

Non loin de cette ville, vers le Sud, s'étend un très joli lac bleu d'une vingtaine de kilomètres qui baigne les contreforts de la montagne du vieux Roi.

Cette carte explique la manière dont les Chinois occupent les districts qui avoisinent le Ta Leang chan vers le nord-est en indiquant les mesures militaires ainsi que les cantonnements des troupes de l'armée du signe *Ta*.

Son auteur, ayant fait ses études à Chang-Hai, a eu connaissance de la topographie. C'est ce qui lui a permis de dresser ce document sous une forme qui se rapproche de l'image du terrain.

---

1) Traduction de M. A. Vissière.

Cette carte complète la carte chinoise de Ta Leang-chan que j'ai rapportée du même voyage en ce qu'elle indique les voies de pénétration du Ta-Leang-chan par le N. E. (direction Soui-fou), au travers des populations lolotes restées très agressives dans les massifs montagneux qu'elle représente.

Ces districts sont administrés par les chefs héréditaires Lolos. Obligés de se soumettre, ces princes Lolos ont juré fidélité à l'empereur et ont reçu de lui le titre de *Tou-Sé* [1]) (maîtres de la terre), moyennant un tribut annuel et leur concours pour le maintien de la tranquillité dans le pays. C'est ainsi qu'ils ont conservé sur les indigènes les droits de justice et d'impôts et qu'ils exercent encore une certaine souveraineté.

Plusieurs d'entre eux sont titulaires de marques distinctives très élevées. Ainsi le T'ou-Sé qui réside en face de K'iao-Kia-t'ing dans le sud du Ta Leang chan est admis à la cour impériale.

Celui de Lei-po est descendant d'une famille qui règne sur le pays depuis plusieurs siècles. Il porte le globule bleu ainsi que ses proches parents.

Cette carte donne aussi les limites exactes du Ta Leang chan de ce côté et y facilite la pénétration, en donnant les noms des familles limitrophes des districts chinois dans le Ta Leang chan. La plupart des chefs de ces familles sont représentés par un parent proche retenu en otage par les Mandarins dans les Yamens des trois districts. Cette mesure est une des plus efficaces que les Chinois aient prises pour maintenir la tranquillité.

On peut considérer qu'au sud de Lei-po t'ing, le Ta Leang chan s'avance jusqu'au fleuve. Quatre princes Lolos se partagent les rives du fleuve depuis P'ing-chan-hien jusqu'à K'iao-Kia-t'ing 1° celui de Lei-po; 2° celui qui réside à 20 kilomètres de Houang-P'ing sur le fleuve Bleu qui s'appelle Nié-Seu-t'ing et qui habite à Teu-Seu-ho (ruisseau de mauvaise eau); 3° celui de Cha-ma, qui habite à Kiao-kio; 4° celui qui demeure en face de K'iao-kia-t'ing; à l'ouest de ce dernier sur la route de K'iao-kia-t'ing à Kien-tch'ang-fou, on rencontra celui de Si-lo.

Les T'ou-Sé de Lei-po et de K'iao-kia-t'ing sont complètement soumis, bien qu'ils exercent leurs droits de souveraineté; leurs territoires sont occupés par des garnisons chinoises. Ceux qui se trouvent entre les deux précédents, celui de Houang-Ping et celui de Cha-ma, ne sont surveillés que par les postes situés en dehors de leurs principautés sur la rive droite du fleuve Bleu à Ta-ou-ki, Mi-tié-fau, Tai-pin-Tchang et Kiao-kia-ien dans le Yun-nan. Personne

---

1) «Les Chinois, en s'emparant plus tard de ce pays, n'ont fait que mettre des mandarins où habitaient les seigneurs; et dans les parties conquises, mais non soumises, ils ont donné le titre de mandarin aux seigneurs indigènes; c'est ce qu'on appelle des *t'ou-se-kouan* 土司官». (Vial, p. 2.)

ne s'aventure à franchir le fleuve sans une autorisation expresse des T'ou-Sé. On risquerait d'être retenu en captivité.

Le T'ou-Sé de Houang-P'ing n'est pas indiqué sur la carte du Ta Leang chan, probablement parce qu'il est peu important et inférieur à celui de K'iao-kio qui est très redouté par les Chinois.

D'après ce qui m'a été dit par le lettré du T'ou-Sé de Hyang-Ping, qui est chrétien et aujourd'hui chef de village à Tei-Pin 'Tchang (il est né au Kien-tch'ang et a été baptisé par Monseigneur Mou), dix-huit princes Lolos se partageraient le Ta Leang chan: c'est un renseignement que je transmets sans en affirmer l'exactitude.

Tous ces chefs sont très fiers de leurs origines et de l'ancienneté de leur race. Ils ne vont chercher des épouses que parmi les filles princières, en sorte qu'ils sont tous parents. Ils n'ont entre eux aucun lien fédératif, pourtant ils auraient une grande vénération pour quelques princes qui résident au centre du pays indépendant aux environs de Tchou-ho. En général, ils sont peu fortunés et malgré cela, très jaloux de leurs droits, de sorte qu'ils ont souvent entre eux des sujets de discorde dont les Chinois profitent en offrant leur arbitrage.

La plus importante de ces principautés, mais non la plus indépendante, serait située dans le nord de Li-Tcheou-Hien-Tchou.

Avant de se risquer dans le Ta Leang chan, il faut s'assurer de la protection d'un des princes du pays. Jusqu'ici cette protection a toujours été refusée aux missionnaires, de sorte qu'ils ont échoué dans leurs tentatives de pénétration. Les Chinois eux-mêmes semblent redouter l'intervention des étrangers dans ce pays qui leur résiste ouvertement.

Les routes qui pénètrent dans l'intérieur par le nord-est et le sud-est sont celles de Lei po et de Ma pien qui convergent sur P'ing chan hien et celle de K'iao-kia-t'ing qui se dirige vers K'iao-kio.

Mais ces deux voies d'accès sont gardées par des postes chinois, qui avertis de la tentative, s'opposeraient au passage d'un étranger. Il me parait qu'il serait plus habile de tenter l'expérience en traversant le fleuve Bleu à Houang-P'ing ou à Tai-pin-tchang; on éviterait ainsi les postes chinois et on se trouverait de suite dans les territoires du fameux T'ou-Sé de Cha-ma dont auparavant il faudrait gagner la protection. De ces deux villages partent deux pistes par lesquelles on peut atteindre Kien-tch'ang-fou en six ou sept jours.

Parmi les Lolos on distingue les Lolos Os noirs et les Lolos Os blancs. Ces derniers sont toujours soumis aux premiers. Plusieurs versions expliquent ce fait bizarre.

Les uns disent que les Os blancs comme les Os noirs sont de la même race, mais qu'à la suite d'une guerre intestine, les Lolos Os blancs ont été vaincus par leurs frères et réduits à l'esclavage. D'autres prétendent que les Os blancs tirent leur origine de captifs chinois qui auraient formé souche en épousant des filles Lolotes. Les Os blancs seraient donc de race métisse.

Il est certain que les Lolos Os noirs, qui se disent toujours du Leang-chan, ont un type tout spécial. Hommes et femmes sont grands, robustes, les épaules carrées, la tête caractérisée par un front haut, le nez droit et saillant, les yeux nullement bridés et les traits réguliers; mais leur intelligence est inférieure à l'esprit cultivé des Chinois. C'est une très belle race. Les Lolos Os blancs, au contraire, ne diffèrent pas sensiblement de l'aspect chinois dont ils ont les yeux bridés, le nez aplati à la base et souvent le front fuyant.

Ce peuple Lolo autrefois maître du Yun-nan et d'une partie du Se-tch'ouan a été vaincu et a dû se soumettre peu à peu aux Chinois. Il n'y a plus qu'au Ta Leang chan qu'il résiste de nos jours à l'envahissement des Célestes, mais il y vit dans un état presque constant de guerre; le Ta Leang chan est en somme le réduit de sa défense. C'est un massif montagneux extrêmement élevé, protégé à l'Est par la grande vallée du Fleuve Bleu, et qui, largement échancré dans toutes les directions par des gorges profondes d'où s'échappent des rivières, offre des issues de toutes parts. C'est par elles que les Lolos se précipitent plusieurs fois par an et vont en grand nombre attaquer les villages chinois, répandre la terreur dans les campagnes, saisir les hommes et les femmes valides pour les ramener chez eux et en faire leurs esclaves. Il est rare que les troupes chinoises s'opposent à ces incursions; elles n'osent se mesurer avec les Lolos que lors qu'elles sont en nombre écrasant, ou lors qu'elles ont préparé un guet-apens.

J'ai eu plusieurs fois l'occasion d'interroger d'anciens captifs restés plusieurs années prisonniers dans le Ta Leang chan. Ils m'ont affirmé qu'ils n'avaient pas été maltraités et qu'ils étaient employés aux travaux de culture.

La population du Ta Leang chan est beaucoup trop dense pour se livrer à l'oisiveté dans les forêts comme le disent les Chinois; c'est l'irritation que ces derniers ressentent qui les pousse à dénigrer ces populations qui osent leur résister en face.

Les Lolos possèdent de fort belles cultures, mais dans ce pays-là, les exploitations agricoles sont basées sur des principes différents de celles de leurs adversaires. Ils font l'élevage pour leur consommation, possèdent de grandes prairies, de grands troupeaux de vaches laitières et de moutons. Ils cultivent le blé, le sarrasin, l'orge, les raves, le maïs, l'avoine, la pomme de terre, les carottes, le chanvre et font fort peu de riz. Le climat de leurs hautes montagnes leur permet à peu près les mêmes récoltes que celles de l'Europe centrale. De loin, le pays a un aspect sylvestre, mais il n'y a que les crêtes et les pentes des montagnes qui soient couvertes de hautes forêts de brousse; les Chinois les appellent Lao-Ling (vieilles forêts). Tout le reste du pays est rendu productif par des travaux agricoles, comme dans les pays Lolos conques. J'ai, en effet, constaté dans ces pays-là que la population indigène n'avait rien changé à sa culture spéciale. Les Lolos mangeant de la viande de bœuf, ils sont obligés de faire l'élevage.

Outre le Leang chan, la race lolote occupe tout le pays connu sous le nom de Kien-tch'ang et s'étend sur le Yang-Pé-ting et au sud du fleuve dans le Yun-nan; mais elle s'y trouve mélangée à d'autres races d'origines thibétaines comme les Lissous. Dans le Siao Leang chan, au sud du Ta Leang chan, toute la population est lolote et soumise, elle dépend en grande partie du T'ou-Sé de K'iao-kia-t'ing et de celui de Kou-tao, qui habite au sud-est de Houei-li-tcheou, à Kou-tso, chef-lieu du Kou-tso-t'ing.

Depuis P'ing chan hien jusqu'à l'embouchure de la grande rivière qui vient du nord et qui sépare le Yong-pé-ting du territoire de Houei-li-tcheou dans le Kien-tch'ang, je n'ai rencontré que huit territoires de T'ou-Sé sur les rives du Fleuve Bleu, les quatre premiers sont ceux dont j'ai parlé et qui touchent au Ta Leang chan; les autres sont: le 5ème celui de Kou-tso appelé Lou; le 6ème celui de To-gné-tu, le 7ème celui de Tsé-tsé appelé Cha (sable); le 8ème celui de Hum-pou-so appelé Tao.

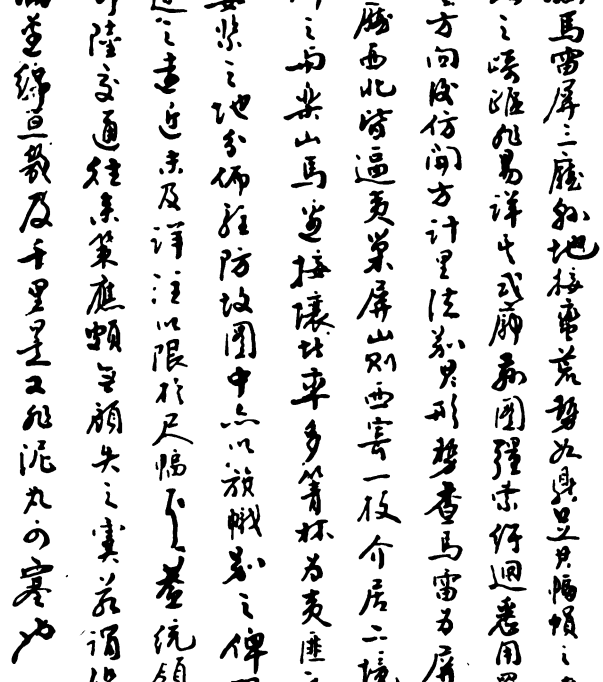
Tous ces T'ou-Sé ont des liens de parenté et sont très fiers de leurs dignités héréditaires. C'est ainsi que pendant que j'attendais l'ouverture des portes du Yamen du Tou-Sé de To-gné-Sé, je pus lire cette devise: «Ma puissance est au Sud et mon nom répandu dans toute la Chine». C'était une femme veuve qui remplissait les fonctions de T'ou-Sé à To-gné-tse; on me dit qu'elle était grande tante du T'ou-Sé de Kou-tso et issue d'une famille du Leang Chan.

A trois étapes de là, j'ai été l'hôte du T'ou-Sé de Tsé-tsé; l'inscription qui ornait la porte de son Yamen le déclarait fidèle sujet de l'Empereur.

Il est le descendant d'un mandarin chinois récompensé par l'investiture héréditaire de l'administration du territoire de Tsé-tsé. Il portait la plume de paon moins les yeux.

Le Kien-tch'ang est donc plus ou moins Lolo, et les princes du Leang chan y jouissent d'une grande influence par le fait de leurs alliances avec les chefs de la région. Ceci est d'autant plus intéressant à constater que ce pays Lolo par sa situation se trouve en travers de la direction générale Bhamo, Ta-li-fou, Soui-fou et Tch'ong-K'ing».

Cette carte des trois districts porte dans un coin à gauche une légende en caractères cursifs dont voici la traduction:



«Il est à remarquer que le pays des t'ing (préfecture secondaire) de Ma pien et de Lei po et du *hien* (sous-préfecture) de P'ing-chan touche aux terrains incultes occupés par les sauvages (*Man*). Il présente l'apparence des pieds d'un trépied (Note: c'est-à-dire que la défense repose sur trois bases principales). Sa superficie, très étendue, et ses routes, très sinueuses, sont difficiles à détailler, dans leurs formes multiples. Pour porter sur la carte les sinuosités des contours de frontières, nous avons toujours fait usage de la boussole, à l'aide de laquelle ont été déterminées les directions des lieux (par rapport les uns aux autres)

après quoi, nous avons imité la méthode de représentation graphique par carrés comptant chacun un certain nombre de *li*, qui nous a permis de préciser la configuration.

Il y a lieu de constater que Ma pien et Lei po constituent la porte donnant accès à P'ing-chan. Ces deux t'ing, au Nord-ouest, confinent aux repaires des barbares. Quant à P'ing-chan, il envoie une branche dans l'ouest qui occupe l'intervalle existant entre ces deux territoires. Au dehors, la campagne, dans toutes les directions, contigüe soit à la sous-préfecture de Lo-chan soit au territoire de Ma pien, se compose en majorité de forêts et de fourrés, où les brigands barbares font leurs incursions. Aussi a-t-on choisi les lieux les plus importants pour y installer séparément des garnisons. Sur la carte, nous avons indiqué ces lieux à l'aide de drapeaux, afin que ceux qui la consulteront les apercoivent aussi facilement qui si on les leur montrait du doigt dans la paume de la main. Nous n'avons pu, toutefois, à cause des dimensions restreintes de la feuille, noter avec détail la longueur, plus ou moins grande, des chemins.

Le commandant en chef (t'ong-ling) réside à P'ing-chan, qui est la position la plus centrale. Les routes terrestres communiquent entre elles et la circulation des ordres est assurée. Il n'y a aucunement à craindre que vous perdiez un point en veillant sur un autre.

S'agit-il des défenses établies dans les localités situées sur la frontière? Nous dirons alors que la frontière des deux territoires de Ma pien et de Lei po se déroule sur une longueur qui atteint presque mille *li*. Ce n'est pas là, non plus, le rempart formé par une motte de terre mouillée».

On aura remarqué que la carte du Ta Leang chan rapportée par M. de Vaulserre n'indique que les cinq principautés Lolos qui touchent au Yun nan; notre voyageur fait observer dans une note que si l'auteur a négligé de figurer les principautés de l'intérieur, celles de l'ouest et celles du nord, c'est qu'étant chef militaire de K'iao kia t'ing dans le Yun nan, il ne s'est occupé que des princes Lolos dont les territoires confinent sa province.

Au sud du Ta Leang chan dont il est séparé par la route militaire de K'iao kia t'ing à Houei-li tcheou s'élève le Siao (Petit) Leang chan. «Il est limité à l'est et au sud par le Kin Kiang et le Ko ho, son premier affluent rive gauche en amont du coude sud.

J'ai donc longé, dit M. de Vaulserre [1]), sur deux de ses faces le Siao Leang chan. Il n'a jamais été exploré, même par les missionnaires».

M. de Vaulserre a rapporté en outre une liste de vingt et un chefs de famille lolos du Siao Leang chan, correspondant au territoire de Lei Po 雷波 retenus en otages au yamen de cette ville.

Nous pouvons considérer Houei-li tcheou 會理州 comme la limite sud du Ta Leang chan; le P. de Guébriant en disait en 1898:

«Cette ville importante est actuellement la plus prospère du Kien-tch'ang. Son commerce avec Soui-fou d'un côté et Ta-li de l'autre est des plus actifs. Les cotons de Birmanie et les filés de Bombay y trouvent un débouché considérable, et ce trafic tend à s'accroître d'année en année. Bien qu'aucune famille chrétienne n'y habite, la population ne nous a jamais semblé antipathique à la religion. L'activité du commerce suffisant à occuper tout le monde, les désœuvrés sont là plus rares qu'ailleurs». [2])

Le P. S. Chevalier, de la mission des Jésuites du Kiang nan, en faisant le levé d'I-tch'ang à P'ing-chan de novembre 1897 à mars 1898, pour dresser son grand Atlas du Haut Yang tseu est arrivé à P'ing-chan hien d'où il a repris le chemin de Soui-fou «sans pousser jusqu'au rapide infranchissable qu'on nous dit exister au-delà de P'ing chan hien. C'est une faute que je regrettai ensuite, mais trop tard» [3]).

Il ajoute:

«P'ing-chan est une petite sous-préfecture, bâtie au pied d'un groupe de montagnes, sur un plateau bas dont elle ne couvre qu'une partie. Son enceinte sans être vaste, l'est encore trop pour le nombre de ses habitants. Presque pas de faubourgs, même aux portes de la ville; pas un seul bateau au port. Aussi

1) *La Géographie*, 15 juillet 1907, p. 78.
2) *Missions catholiques*, 1899, p. 188.
3) *Le Haut Yang-tse... Voyage et Description*, 2e fasc, 1899, p. 87.

'arrivée de notre jonque est-elle un évènement»... «Nous touchons au pays des Lolos, tribus aborigènes qui habitent le sud-ouest du Se tch'ouan et le nord-ouest du Yun nan. Il y a, dit-on, à P'ing-chan hien plusieurs Lolos qui résident là en qualité d'otages». [1])

Le lieutenant de vaisseau HOURST dans son levé du Haut Yang-tseu kiang écrit à peu près dans les mêmes termes que le P. Chevalier: «P'ing chan hien est une petite sous-préfecture, bâtie au pied d'un groupe de montagnes sur un plateau bas dont elle ne couvre qu'une partie, ville morte sans grand commerce, terminus de la navigation commerciale proprement dite» [2]).

Au delà de P'ing chan, on passe Fou-kouan, village de la rive droite, marqué sur la carte chinoise de M. de Vaulserre, séjour du mandarin en second, douane et bac.

«Les jonques légères ne dépassent pas P'ing-chan; elles peuvent à la rigueur aller jusqu'à Tso-t'an, mais la descente est très hasardeuse, les embarcations un peu fortes étant in gouvernables à cause des tourbillons et des contre-courants qui les lancent en tous sens». [3])

M. de VAULSERRE, Membre de la Mission française d'exploration en Asie centrale qui avait pour chef M. C.-E. BONIN, partit de Soui-fou le 8 juillet 1898, avec trois annamites, un petit interprète de seize ans, huit montures ou animaux de bât et trois palefreniers chinois. Il remonta le Fleuve Bleu jusqu'à la hauteur de Ta-li fou dans le Yun nan sans s'écarter de son cours.

Sa mission consistait à relever le fleuve dans cette région qui n'avait été traversée jusqu'alors que par Francis Garnier et Baber, et à recueillir des renseignements sur la contrée du Se-tch'ouan

---

1) *L. c.*, p. 87.

2) No. 858. — *Instructions nautiques* — CHINE — *Haut Yang-tse-kiang et Affluents.* Paris, 1904, in-8, p. 144.

3) *L. c.*, p. 149.

appelée le Leang chan (Montagnes froides) habitées par les populations Lolos qui dans ces régions jouissent encore de leur indépendance. Il arriva à Ta-li, le 9 novembre suivant muni de ses travaux topographiques et de deux cartes chinoises du Leang chan qui ont été déposées à l'Ecole des Langues orientales vivantes. Je place les documents réunis par M. de Vaulserre au nombre des plus importants qu'on nous ait rapporté sur la région habitée par les Lolos. Après avoir quitté M. Bonin, M. de Vaulserre a accompagné dans ses explorations M. André Leclère, Ingénieur en Chef des Mines, qu'il a rejoint à Ta-li.

La carte du Ta Leang chan a été traduite par le P. Parmentier [1]), des Missions étrangères. Mais la traduction des légendes des deux cartes, ainsi que la plupart des inscriptions faites sur la carte des districts chinois avec leurs explications a été l'œuvre de M. Vissière.

Origine des Lolos.

Voici ce que dit le P. Vial de l'origine des Lolos:

«Les Lolos se disent venus de la région située entre le Thibet et la Birmanie, et tout au commencement de leur histoire ils placent douze patriarches qui leur auraient appris la manière de se vêtir, de travailler et de vivre.

«De ces douze patriarches l'un surtout est resté dans la mémoire de ce peuple primitif, comme protecteur insigne. Ils l'adorent, je le dirai plus loin, sous le nom de *Pou*, ainsi que son épouse sous le nom de *No*. Dans la tradition du déluge, les Lolos parlent du mont *Mouto* d'où ils seraient partis. Sous quelle forme ont-ils débouché au Yun-nan? Leur tradition est muette; mais il est vraisemblable qu'ils étaient conduits par les chefs de famille ou tribus; peut-être même n'étaient-ils que deux l'un appelé Blanc (*tou*), l'autre appelé Noir (*na*); c'est, pour moi, le seul moyen d'expliquer cette tradition qui divise les Lolos en deux espèces, les blancs et les noirs.

«D'après une version indigène, ceux-ci seraient descendus de trois frères; mais les descendants du plus jeune se seraient confondus avec les deux autres frères.

---

1) *Jean-Baptiste Séraphin Nicolas* Parmentier, du diocèse de St. Dié; parti 13 novembre 1889.

«Ce qui est constant, c'est que le *blanc* était l'ainé et le *noir* le cadet; mais par une interversion inexpliquée, les descendants du *noir* ont formé la tribu patricienne appelée *napou*, et les descendants de l'ainé sont devenus les serfs de l'autre, tout en se subdivisant en un grand nombre de tribus (*naseu*, *ko*, *kotou*, *gnisou*, *gni*, *ashi*, *adje*, etc.).

«La tradition rapporte que les Lolos étaient soumis à dix-huit seigneurs ou *midzemou* à qui le peuple payait une redevance annuelle; quant au bien foncier il appartenait à celui qui le cultivait. C'est encore actuellement le régime de la propriété chez cette race; en sorte qu'un seigneur peut aliéner la redevance qui lui est due, mais il ne peut pas aliéner le fond qui ne lui appartient pas. Plus tard, ces dix-huit seigneuries furent obligées de reconnaître un chef ou roi sous le nom de *guemou*; ce roi résida où est maintenant la capitale de la province, à Yun-nan-sen» [1]).

M. d'Ollone écrit dans son Rapport:

«Sur l'origine de cette race, qui a été l'objet de tant d'hypothèses hardies, j'ai rassemblé des données fort intéressantes, mais je suis loin de les trouver décisives. Je n'avais pas emporté de Yun-nan sen mes instruments de mensuration, sachant bien que je ne pourrais les utiliser au cours d'une exploration qui excitait déjà suffisamment les défiances des ombrageux indigènes. A défaut de ces mesures, les observations que j'ai pu rassembler ne permettent encore que des théories plus ou moins hasardeuses; sur ce sujet capital je vais tâcher d'obtenir un résultat définitif, car je suis maintenant en mesure d'effectuer utilement ces recherches».

Noms des Lolos.

Au sujet du nom *Lolo*, Baber [2]) remarque qu'il est une injure, d'origine chinoise inconnue, qui ne devrait pas être employé dans leur présence, quoi qu'ils l'excusent et parfois l'emploieront même en cas d'étrangers ignorants. Dans un rapport du Gouverneur Général Lo Ping-tchang, ils sont appelés *Y* 夷, le terme usité par les Chinois pour les Européens. Eux-mêmes n'ont aucune objection a être désignés *Y-kia* (Familles *Y*), mais ce mot n'est pas leur nom indigène. Près de Ma pien, ils s'appellent eux-mêmes *Lo-*

1) *L. c.*, p. 1.
2) *L. c.*, pp. 66—7.

sou; dans le voisinage de Lei-po t'ing, leur nom est *No-sou* ou *Ngo-sou* (il est possible que ce ne soit qu'une simple variante de *Lo-sou*); près de Houei-li tcheou, on emploie le terme de *Lé-sou*... Les tribus soumises sur la rivière T'ong, près du Mont Wa, se nomment elles-mêmes *Ngo-sou*. J'ai constaté que ces dernières parlaient très irrévérencieusement des *Lé-sou*, ce qui indique une différence intérieure; mais il ne peut y avoir de doute qu'ils sont de même race, et parlent la même langue, quoiqu'avec de petites différences de dialecte.....

«Le mot «Os noir» est généralement employé par les Chinois pour désigner les Lolos indépendants, mais dans la bouche d'un Lolo il parait signifier un «homme libre» ou «noble», dans un sens qui n'est pas plus absurde que le *sang bleu* des Européens. Les «Os blancs», classe inférieure, mais cependant Lolo de naissance, sont, autant que j'ai pu le comprendre, les vassaux et les suivants des patriciens — en somme, le peuple. Une troisième classe consiste des *Wa-tseu*, ou esclaves, qui sont tous des Chinois prisonniers. Il ne semble pas que la classe servile soit subdivisée, mais, en tous cas, les esclaves nés dans le pays des Lolos sont traités avec plus de considération que ceux qui ont été capturés dans les chasses aux esclaves».

M. Bons d'Anty, marchant du Mont Omei vers le nord du massif des Lolos en suivant la route du T'ong ho, aperçut vers le sud la masse du Ta Leang chan et fait les remarques suivantes: «Combien tentantes sont les énigmes géographiques, ethnographiques, etc., que nous pose cette contrée mystérieuse où le pied des Européens n'a pu encore se poser, où les Chinois ne pénètrent qu'en qualité d'esclaves des farouches «Chevelures brunes» (traduction du nom ethnique particulier que se donnent les Lolos Noirs, nom inexactement rendu par Baber sous l'appellation incompréhensible d'*Os Noirs*, «Black bones»).

«Le 5 mars [1904], traversant le Tong-ho en aval du marché de Fou-lin, nous quittions la terre chinoise et foulions le sol du pays lolo. Depuis plusieurs jours, déjà, il était facile de constater que les habitants des contrées traversées n'étaient chinois que de nom: des détails de toilette (surtout chez les femmes)

l'indiquaient extérieurement; puis, les façons hospitalières, la générosité et la franchise des gens étaient si différentes du caractère et des dispositions auxquels nous ont habitués les Chinois! Sur la rive droite du Tong-ho, le Lolo a conservé toutes ses caractéristiques, son costume, ses moeurs et sa langue. Nous avons passé là trois journées inoubliables dans un village dont les habitants nous firent fête. Il ne faisait pas chaud, à ces altitudes, dans des gorges balayées par le vent, dominées par des calottes de neige. Mais on s'asseyait autour du foyer, devant la jarre de vin qui se vide au moyen d'un siphon primitif et bientôt les chants, les petits jeux innocents, élevaient la température au propre comme au figuré. Quels braves gens que ces Lolos.... nous nous souviendrons toujours de leur accueil si cordial.

«J'ai pu constater que, comme au Yun-nan, on englobe ici sous cette appellation des races entièrement différentes. Le vrai Lolo, la «Chevelure brune» est un homme de très haute taille, au nez proéminent très effilé, au visage allongé avec un menton bien marqué; chez les femmes, la face a un joli ovale et la peau est duvetée. En opposition avec cet élément vraiment noble comme physique, se présentent les pygmées trapus dont je vous parlais dans ma dernière lettre, comme constituant probablement le plus ancien facteur ethnique de 'Indo-Chine. Des photographies vous donneront une idée du contraste qu'offrent ces deux types.

«Les Chinois commencent à s'infiltrer dans cette orée du pays lolo. Ils ont déboisé la montagne, où la lixivation pluviale a commencé son travail de désintégration aussitôt. Il en résulte un paysage de pans dénudés, zébrés de lézardes ou de plaques d'érosion; on voit là des tons et des oppositions de nuances du plus haut pittoresque dès que l'œil s'est fait à l'aspect morne et désolé du canevas. De distance en distance, dans une vallée où des croupes étagées se couvrent de riches verdures: rizières, cannes, arbres à cire, etc. Le climat est celui du Kien-tchang, chaud et sec l'automme et l'hiver, pluvieux le reste de l'année.

Le gouvernement chinois se cache dans ces régions derrière les Bannières mandchoues. Ce fait n'a pas encore été signalé, je crois; les soldats chinois, les milices bourgeoises du pays elles-mêmes, ne portent que des inscriptions en langue mandchoue sur leurs uniformes et toute cette organisation des confins et des marches dépend du maréchal tartare de Tch'eng Tou. Il est certain qu'il doit y avoir là une sorte d'amorce tendue aux aborigènes». [1])

Je ne suis pas sur que M. Bons d'Anty ait raison dans sa rectification du nom donné aux Lolos par Baber. Devéria note que: «Cette expression d'os blancs et d'os noirs se retrouve chez les

1) *La Géographie*, 15 nov. 1904, pp. 319—320.

Kirghiz de l'Asie centrale. L'ouvrage intitulé *Cheng vou ki* 聖歲記 désigne les Lolos sous le nom de *He-koua* 黑寡 au lieu de *He-kou* 黑骨» [1]).

D'autre part le P. VIAL qui habite le Yun-nan écrit:

«Les Lolos eux-mêmes n'ont aucun terme pour se désigner d'une façon générale. Il n'existe chez eux que des noms de tribus. Ces noms de tribus ont dû être anciennement des noms de familles donnés dans des circonstances maintenant oubliées». [2]) Et encore: «Le mot «Lolo» est mal reçu; quand on s'adresse à un indigène en chinois, il faut l'appeler «Lao-pen-Kia». [3])

Plus tard [4]) le P. Vial, d'après une lettre de son confrère M. MARTIN, trouve une explication du mot Lolo:

«J'ai dit que chez ce peuple, il existe une tribu patricienne, une classe élevée d'où sortent tous les chefs et presque tous les propriétaires. Les Chinois les appellent des *Hee-y*, c'est-à-dire *tribu noire*. Dans le nord où habite mon Confrère, cette tribu s'appelle elle-même *No*; dans le sud, au Yun-nan, elle se nomme *Na*. Lorsque les Chinois, en s'avançant graduellement du nord au sud, rencontrèrent cette race nouvelle, qui alors occupait le Se-tchoan et le Yun-nan, ils n'ont pu prendre contact avec elle que par l'intermédiaire des Chefs. Ce contact s'étant tout d'abord produit dans le nord, c'est là que les Chinois ont dû apprendre le nom de ceux contre qui ils luttaient. Comme les Chinois n'avaient à leur disposition que les sons de leur propre langue, ils ont écrit le mot *No* d'une manière approchante et l'ont doublé par euphonie. C'est ainsi que les Chinois ont inventé le mot *Lolo*. Spécial à une tribu, ce mot est devenu l'appellatif de tout un peuple».

Mr. BOURNE écrit (*Report*, p. 88): «Le nom ancien chinois pour cette race était «Ts'ouan Man» — «Barbares Ts'ouan» — nom pris d'un de leurs chefs. La *Topographie* dit: «Le nom de *Ts'ouan Man* est très ancien, et à l'origine les tribus Ts'ouan étaient très nombreuses. Il y avait celle appelée *Lou-lou Man* par exemple, maintenant improprement nommée *Lo-lo*. Ces peuples s'appelaient eux-mêmes *Nersu*».

1) *La Frontière sino-annamite*, p. 147, note.
2) *Les Lolos*, 1898, p. 23. 3) *Ibid.*, note. 4) *Ibid.*, p. 69.

Manuscrits Lolos.

A ma connaissance, le premier manuscrit envoyé des régions que les Lolos habitent est celui qui me fut expédié à Chang-haï vers 1872 par M. William Mesny, général au service chinois, alors en résidence à Kouei-yang, capitale de la province du Kouei-tcheou; c'était un petit in-folio recouvert de peau de chèvre, le plus considérable que j'aie vu, et qui offrait cette particularité d'être orné de figures rehaussées de couleur rouge; je déposai le MS. dans la Bibliothèque de la Société asiatique de Chang-haï; quelques années plus tard, désireux d'en faire faire une copie, je demandai qu'il me fût envoyé en France; le précieux MS. avait disparu, et malgré toutes les recherches, il n'a pas été retrouvé depuis. W. Mesny

En 1885, Mr. Charles Gould publiait à Londres un volume intitulé *Mythical Monsters* dans lequel il donna pp. 256—258, trois figures, la première accompagnée de caractères lolos qui, dit-il, sont des facsimiles d'un manuscrit in-folio en possession de J. Haas, vice-consul d'Autriche-Hongrie à Chang-Haï. «Ce volume unique est à présent, malheureusement, inintelligible. Il provient des limites occidentales de la Chine, et on croit qu'il est un exemple de la langue écrite lolo, qui est la langue des tribus aborigènes de la Chine». Or Haas m'a remplacé comme bibliothécaire de la North China Branch of the Royal Asiatic Society et devenu Consul-général s'est noyé accidentellement le 26 juillet 1896, à P'ou tou, l'une des Tchou-san, et je n'ai aucun doute que le manuscrit de Mesny a dû rester parmi ses papiers personnels à moins qu'il ne l'ait prêté à une tierce personne qui aura négligé de le rendre.

Sur ces entrefaites, le P. François Louis Victor Crabouillet, des Missions étrangères de Paris, missionnaire au Se tch'ouan étant venu à Chang-haï, je lui communiquai le manuscrit et je fis d'après ses notes en 1876 à la Société asiatique de cette ville une commu- Crabouillet

nication en anglais sur les Lolos du Se-tch'ouan; je n'ai pas publié cette conférence car elle n'est que la substance des articles que le P. Crabouillet a publié lui-même dans les *Missions Catholiques* (V, 1873, pp. 71—2, 94—5, 105—7) d'après des lettres adressées à sa famille en juin 1872.

Le P. Crabouillet écrit:

«Le type lolo, plus expressif que le type chinois, a les traits du visage assez réguliers et les formes vigoureusement constituées. Ce qui le dépare, c'est un certain air de sauvagerie, rembruni par la malpropreté.

Les Lolos s'épilent la barbe par coquetterie, eux qui pourtant ne se lavent jamais, et laissent croître leur chevelure, qu'ils tressent et ramènent sur le haut du front, en chignon pyramidal. Cette espèce de corne chevelue est enroulée dans une bande de toile; elle leur donne un aspect pittoresque, même martial, au dire des Chinois.

«Une ample limousine de feutre grossier, tombant à la hauteur des genoux, leur fait, à cause de sa raideur, un volumineux boursouflement. Le pantalon se lifurque en deux larges sacs, et s'ornemente, à l'endroit qui couvre le fémur postérieur gauche, d'une petite pièce ronde en toile rouge ou verte. Comme les bas et les souliers gèneraient la peau durcie de ces barbares, il est de mode de n'en faire jamais usage.

«Les femmes ont un chapeau de feutre noir, dont les bords tiennent lieu de parasol et de parapluie. Elles portent une espèce de casquette plate, étoffée et dépourvue de visière; un collier surchargé de clous d'argent ou de verroterie, lequel ne fait qu'un avec la chemise; un jupon du plus mauvais goût leur tombant flasquement à mi-jambe. Les femmes riches se font une jupe composée de morceaux de toile, où la variété des couleurs rappelle la mise d'Arlequin. Sur le côté, à la hauteur de la hanche, pend une blague à tabac, de forme oblongue et pointue; là encore, la bigarrure du coloris contraste avec le teint huileux des matrones aux pieds nus. Des pendants d'oreille en argent, dont le poids fait toute l'élégance, tombent jusque sur les épaules et complètent à peu près la liste de leurs vêtements et de leurs atours».

Au sujet de la religion, il remarque:

La religion est celle des sorciers; «la divinité, objet d'une grande vénération, est un certain *Ou-lang*, le premier des humains et l'inventeur des céréales; il fut aussi, disent-ils, un célèbre tueurs de bêtes fauves. Pour le représenter, pendant les sacrifices, ils fichent en terre un bâton sur lequel ils jettent un vêtement quelconque». Les bonzes remplissent l'office de médecins et se contentent de faire des exorcismes, tout mal, selon les Lolos, venant des esprits

malfaisants. «Les Lolos ont une idée vague de la vie future: après la mort, l'âme s'envole au ciel, et s'y attache sous la forme d'une étoile. Ils savent qu'un déluge a submergé autrefois le monde, et ils prétendent que leurs ancêtres s'y sont soustraits sur le mont Polo». Ils se divisent en une multitude de petites républiques ou tribus indépendantes». Chaque famille a pour chef direct et absolu son propre père, dont l'autorité, sur les enfants et sur les esclaves, est illimitée. Toutefois, les femmes sont protégées contre les brutalités de l'arbitraire par leur parenté et même par leur tribu. Les cas qui réclament le concours de toute une tribu, à l'effet d'obtenir justice, sont l'homicide, l'adultère, le vol d'un esclave ou la coopération à son évasion, le meurtre d'une femme, et même, en certaines circonstances, la mort accidentelle». [1])

Apparemment le P. Crabouillet n'avait pas encore vu de manuscrit lolo, lorsqu'il écrivit ce qui suit:

«Les Lolos ne savent ni lire ni écrire. Quelques Chinois prétendent cependant que leurs bonzes ont des livres. Je regrette de n'avoir pu encore me renseigner sur ces prétendus livres, qui, probablement, ne renferment que des signes superstitieux ou cabalistiques dépourvus de tout sens grammatical. Voici ce qui me porte à le croire.

«Les Lolos, dans leurs contrats, font usage de planchettes sur le bord desquelles ils pratiquent diverses échancrures. Ce mode, tout primitif d'exprimer certaines idées, n'offrant à l'œil que très peu de marques distinctives, pourrait laisser une prise facile aux contrefaçons. Les erreurs ou les fraudes sont pourtant très-rares et il faut l'attribuer à la bonne foi de ces sauvages et à l'habileté avec laquelle ils déchiffrent le sens des planchettes.

«L'écriture, ou plutôt le système des signes sur planchettes, lettre close pour le Chinois, est d'un fréquent usage dans les affaires importantes, telles que le contrat de fiançailles, la déclaration de guerre. On l'emploie même comme message pour un rendez-vous.

«Déclare-t-on la guerre à une tribu? On envoie un messager muni d'une planchette particulière, à laquelle on a fixé une plume de coq. Veut-on dévaster le sol chinois? On jette, sur tous les chemins, certaines planchettes. Cela tient lieu de décret ou d'appel aux armes. Dix jours après, on jette de nouveau des planchettes; dix autres jours après, on répète la même formalité, probablement en forme d'ultimatum. C'est en suite de ces préliminaires, muets et dénués de tout autre caractère officiel, que les Barbares se soulèvent comme un seul homme. La plupart ignorent la cause et l'auteur de cette levée de boucliers, mais c'est, pour eux, question secondaire. L'important, c'est le pillage, et si l'on répand des planchettes il doit y avoir des raisons pour cela. Les Chinois limitrophes,

1) *Missions Catholiques, l. c.*, p. 72.

s'ils sont munis d'une planchette, n'ont rien à redouter de la rapacité des aventuriers». [1])

Quelques années après, le P. de GUÉBRIANT, comme on le verra, découvrit des manuscrits.

Plus tard, MESNY, en réponse à une question que je lui avais posée à Londres en 1878 chez KOUO Soung-tao, ministre de Chine, m'écrivit de Kouei hien, Kouang-si, 16 juillet 1883: [2])

«Ce manuscrit, je peux vous le dire, à présent, est dans l'écriture des Tribus Lolo, peuples très répandus dans l'ouest de la Chine, mais excepté un petit noyau d'indépendance entre les villes Luy-po Ting, Wo-pien Ting, Ma-pien Ting, et Suey-Tchai Tou, dans le Ssu-tchuan, sur les frontières du Yun-nan et du Kuei-tchou, ce peuple est tout à fait assujetti au gouvernement chinois. Ils disent *Lobé* pour Lune, ce qui est tout à fait différent des autres peuples, dits Indigènes de l'Ouest de la Chine. — Dont les Tang-Kia et Pun-ti de la partie supérieure du Kuang-si, les Tchung-Kia et Suey-Kia du Kouei-tchou et les Sha-rhun, Lung-rhun, et Pa-yi du Yun-nan, qui prononcent le nom dudit luminaire, presque comme en français, *Lun*.

«Un chef Lolo, nommé Ngan, chef héritier d'une tribu de Lolo noire, c'est-à-dire des Lolo qui se disent avoir les *Os noirs* et ainsi se croient supérieurs aux Os blancs, m'a écrit quelques phrases, sur une feuille de papier, en ma présence, me disant qu'il n'avait jamais vu un homme comme moi et me faisant remarquer qu'il avait un nez haut comme le mien. Il commença à écrire à gauche au haut de la feuille, écrivant comme font les Chinois jusqu'au bas, mais avec la différence d'être de gauche à droite, au lieu de droite à gauche. Ayant rencontré Mr. Baber à Tchung-King, il m'a montré une feuille contenant pareille écriture, et m'a dit qu'il l'avait obtenue des Lolo, aux environs de Luy-po Ting? La mienne venait du chef Lolo des environs de Wei-ning Tchou, dans le Kouei-tchou. Mr. Baber m'a écrit depuis lors que sa feuille était dans la même écriture que mon vieux manuscrit qu'il a vu à Shanghai et qu'il a vérifié sur-le-champ. Ainsi, Monsieur, vous voyez que ce n'est pas du Tchung-Kia, comme on me l'avait dit dans le Kouei-tchou. Les Tchung-Kia du Kouei-tchou ne connaissent pas d'écriture, mais ils parlent la même langue que les Pa-yi, un peuple semi-indépendant que j'ai rencontré sur les frontières de la Birmanie, et qui ont une belle écriture à peu près

1) *Missions Catholiques, l. c.*, p. 105.

2) Lettre à M. Henri Cordier, *Revue de l'Extrême-Orient*, II, pp. 582—4.

comme la nôtre, alphabétiquement écrite ou composée de dix-neuf lettres, dont j'ai pu obtenir quelques exemplaires de livre d'instruction, etc., etc.

«J'avais recueilli une centaine des mots les plus communs de dix-huit différentes langues dans les provinces du Kouei-tcheou, Yun-nan et Kan-suh, mais j'ai malheureusement tout perdu avec mon journal et mes *économies* dans le Shan-si, il y a deux ans presque».

Par l'intermédiaire de missionnaires français, BABER put s'assurer la possession d'un manuscrit Lolo provenant d'un chef Lolo près de Fou-lin; il en a donné une copie page par page et ligne par ligne, mais il ajoute: «Je suis tout à fait ignorant de la nature de l'ouvrage, et je suis même incapable de déclarer par quel bout il commence»[1]. Baber

En 1881, BABER envoya de Peking, au Col. Henry YULE, un manuscrit qu'il avait reçu d'un chef lolo suivant une promesse faite quatre années auparavant. TERRIEN de LACOUPERIE le décrit ainsi: «Ce MS. sur satin, rouge d'un côté, bleu de l'autre, dans un carton couvert de grossière toile bleue, est plié en huit comme un paravent. Il est écrit en noir, apparemment avec le pinceau chinois, et se compose de textes d'une longueur considérable, avec presque 5750 mots en tout. L'écriture est disposée en lignes verticales, et de *droite à gauche*, comme en Chinois. Elle est disposée en rangées séparées de deux caractères, ou plusieurs réunies ensemble»[2]. Il y a 2998 mots du côté rouge et 2750 sur le côté bleu. C'est le premier MS. lolo venu en Europe. Terrien remarque qu'il témoigne d'une influence tibétaine[3].

Le P. VIAL dit, au contraire de Terrien, que l'écriture se lit de la *gauche de la page*:

«Actuellement les caractères *lolos* s'écrivent sur du fort papier, plus large que long, cousu par le dos et enveloppé dans une couverture en toile de chanvre; on se sert de l'encre et du pinceau chinois. Mais avant l'invention du papier,

1) *Travels*, p. 129.

2) *On a Lolo Manuscript written on satin*. 1882, pp. 1—2.

3) *Beginnings of Writing*, p. 176.

sur quoi les écrivait-on? D'après la tradition, les Noirs (*Hee Ÿ*) les gravaient sur la pâte de farine durcie, et les Blancs (*Pee Ÿ*) les écrivaient sur la toile de chanvre. Avec le temps, la pâte s'est effritée, tandis que le chanvre s'est conservé, et c'est pour cela, dit-on, que les Noirs ont perdu leurs livres. De caractères écrits sur la toile de chanvre, je n'en ai pas vu, mais il doit en exister encore. Les livres indigènes, à l'encontre des livres chinois, commencent par la gauche, comme nos livres; mais l'écriture se lit de haut en bas, *à partir de la gauche* de la page. On ne laisse aucune marge, aucun intervalle entre les caractères, point de signes de division ou de repos; seulement, un dessin colorié de rouge indique la fin d'un article quelconque. Les entêtes, que l'on écrit indifféremment dans le sens vertical ou horizontal, sont, en général, renfermés dans un cartouche ou peints à l'encre rouge. Parfois on admire quelques miniatures enjolivant le livre; ce sont de grossiers bonshommes qui n'ont d'humain que la rondeur de la tête. Tous ces livres sont manuscrits, et chaque écrivain doit écrire les siens; l'imprimerie ou la gravure leur sont entièrement inconnues» [1]).

Dans son rapport, M. d'Ollone dit:

«J'ai acquis un certain nombre de manuscrits lolos, mais l'interprétation qui m'en a été fournie et même le procédé de lecture différent tellement des indications données par le P. Vial que je crois indispensable d'aller dans la tribu même qu'a étudiée ce missionnaire au Yun-nan, pour élucider cette question. Si le P. Vial ne s'est pas trompé, ses Lolos et ceux du Se-tch'ouan, bien qu'ayant un certain nombre de caractères d'écriture communs, ne leur attribuent ni le même son ni la même signification, et surtout ils ne les lisent pas dans le même sens, fait des plus singuliers, s'il se confirme».

M. Terrien de Lacouperie a passé en revue quelques-uns des documents lolos venus en Europe et il a tiré du *Yun-nan t'oung tche*, division *Nan man tche* (Barbares du Sud) les renseignements suivants sur l'origine de l'écriture lolo en l'an 9 de notre ère:

«Un peu d'information plus précise est donnée dans la topographie de K'ai-houa fou (S.O. du Yun-nan), au sujet des origines de cette écriture. On raconte que «O-kou ou O-ting», descendant de Nakoutsiu, à l'époque de la dynastie des Han, habitait à K'iu tsing fou (N.E. du Yun-nan). Et là il fit les caractères *Tsouan*, qui sont comme l'écriture *Ko-tou*. Après un travail de

1) *De la langue et de l'écriture indigènes au Yûn-nân*. Par M. Paul Vial, 1890, pages 18—19.

deux ans le nombre des caractères simples et de leurs dérivés atteignait au total de 10.840, et composait le *wei chou* ou «écriture modèle», qui était confié à la garde de quelques hommes choisis» [1]).

Terrien de Lacouperie

Terrien de Lacouperie rattache l'écriture des Lolos du Se-tch'ouan par une descendance commune avec l'alphabet du sud de l'Inde d'Açoka [2]).

A. Hosie

M. Hosie a donné une liste de mots Si fan, de P'ing pa, et de mots Lolo, de Hai t'ang [3]).

F. S. A. Bourne

Dans son Rapport que j'ai l'occasion de citer plus loin, Mr. Bourne a donné des copies des MSS. qu'il a recueillis. L'un des MS. du Kouei-tcheou a été donné par lui au British Museum: «Il comprend, écrit Terrien de Lacouperie, 73 feuillets petit in-fol., et parait être un poème épique, écrit en vers de cinq caractères par ligne. Les premiers et les derniers feuillets sont considérablement endommagés, et le papier est très décoloré. Toutefois, ceci est dû plutôt à la négligence qu'à l'âge; quant à la lettre chinoise qui fut trouvée entre deux feuillets, et dont le papier a été également taché et fatigué par le temps, elle est datée de 1836. L'écriture est claire, et les caractères sont bien formés, montrant que le scribe avait une meilleure connaissance de son écriture native que ceux des autres MSS. Lolo dont j'ai déjà parlé». [4])

P. Vial

Dans ses publications de 1890 et de 1898, le P. Vial a donné de nombreux fac-similes de l'écriture des Lolos dont nous parlons plus loin. Devéria également dans la *Frontière Sino-Annamite.*

Lefèvre-Pontalis Henri d'Orléans

M. Lefèvre-Pontalis et le Prince Henri d'Orléans ont fait don de manuscrits lolos à la Bibliothèque de l'Ecole des Langues orientales.

1) *Beginnings of Writing*, pages 177—178.
2) *Beginnings of Writing*, pages 26—27.
3) *China*. No. 2 (1884), App. No. 1, p. 62.
4) *Beginnings of Writing*, p. 176.

La Bibliothèque nationale possède également plusieurs manuscrits; un ms. lolo provenant du P. Vial se trouve au Musée ethnographique du Trocadéro no. 26192.

S. Charria 1905

M. Sylvain CHARRIA, receveur des postes françaises à Yun-nan fou, s'est rendu à la sous-préfecture de Lou-k'iuan 祿勸, pour relever une inscription *ts'ouan* 爨 signalée par M. Paul PELLIOT dans le *Bul. de l'Ecole d'Extrême-Orient*, IV, 155, d'après un passage du *Sin Yun-nan t'oung tche kao* 續雲南通志稿; cette inscription tranche la question de la nature de l'écriture *ts'ouan* qui est identique à l'écriture lolo, comme l'avait pensé Devéria; outre cette inscription, M. Charria a obtenu l'estampage d'une autre inscription, également lolo, qui a 17 caractères seulement. Au sujet de la grande inscription, M. Charria écrit (*Bul. de l'Ecole d'Extrême-Orient*, V, 1905, p. 196): «Les habitants de Lou-k'iuan croient que cette inscription a été gravée sous le règne de Hong-wou 洪武 (1368—1398), le fondateur de la dynastie Ming: j'ignore sur quelle base repose cette tradition. Ils disent encore qu'à cette époque le pays était gouverné par un prince birman: c'est du reste seulement en 1382 que prit fin le gouvernement du 12e *tsong-kouan* 總管 du Nan-tchao. Enfin la tradition populaire ajoute que, lorsqu'on aura déchiffré cette inscription, la montagne se transformera en or. Ce serait une bonne aubaine pour le pays, qui est d'une extrême pauvreté». Les deux inscriptions sont reproduites, *l. c.*, p. 196.

Langue des Lolos.

Doudart de Lagrée

La mission DOUDART de LAGRÉE a collectionné en cours de route un grand nombre de vocabulaires [1]) y compris un vocabulaire Lolo qui a été noté à Youen kiang dans le Yun-nan.

1) *Voy. d'Exploration*, II, pp. 495—517.

Baber

Baber a relevé un court vocabulaire chez une petite tribu lolo vivant sur la rive gauche de la rivière T'ong; la prononciation a perdu beaucoup de sa bizarrerie primitive; il a donné dans une colonne parallèle un vocabulaire de la langue parlée par les Si-fan (Menia) de Tseu ta ti [1]).

P. Boell 1899

En 1899, M. Paul Boell publia un vocabulaire recueilli au Yun-nan qu'il avait communiqué au Congrès des Orientalistes de Paris en 1897. Il comprend des mots provenant de trois dialectes parlés dans la préfecture de K'iu-tsing-fou. K'iu-tsing 曲靖 fut jadis capitale du royaume de Nan Tchao 南詔.

Ces trois dialectes sont:

«Le dialecte *nyi* ou *nyi-pa* est celui de la tribu lolo évangélisée par le P. Vial. Elle occupe, suivant ce missionnaire, un rectangle borné au quatre points cardinaux par les villes suivantes: Lou-liang tcheou, au nord; Mi-lo hien, au sud; Kouang-si tcheou, à l'est; Lou-nan tcheou, à l'ouest. Les mots recueillis proviennent du village de Lou-mei-i, résidence du P. Vial.

«La tribu qui s'appelle elle-même du nom de *a-hsi* est voisine des *nyi*, au sud de ceux-ci. Le vocabulaire que j'ai recueilli provient du village nommé Fong-houang-chan par les Chinois et *Mo-te-le* par les *A-hsi*.

«La tribu *Na-sō-pō* est établie au nord de Lou-liang tcheou. C'est d'un indigène de cette tribu, rencontré à I-liang hien, que j'ai obtenu les mots de la seconde colonne de mon vocabulaire». [2])

M. Boell ajoute:

«Je joins à ces listes de mots deux textes en dialecte *nyi-pa*. L'un est le commencement d'une chanson dont je dois la traduction à l'obligeance du P. Vial, qui fut en mainte occasion mon guide autorisé durant mon séjour en pays lolo. L'autre est extrait d'une sorte de géographie chantée, que les *Nyi* appellent du nom de *Mi fö kö* (*mi* = terre), dont, si j'en crois le P. Vial, les indigènes ont à peu près entièrement oublié le sens. C'est une présomption, sinon une certitude en faveur de l'ancienneté du texte». [3])

---

1) *Travels*, pp. 78 et seq.

2) Paul Boell. — *Cont. à l'étude de la langue Lolo*, 1899, p. 2.

3) *L. c.*, p. 3.

M. Boell a ajouté à son vocabulaire les mots correspondants des vocabulaires de Doudart de Lagrée, de Baber et de Hosie.

Voyageurs européens.

Marco Polo

Marco Polo parlant des tribus sauvages du sud-ouest de la Chine, je me contente de renvoyer à la relation de l'illustre voyageur vénitien.

Du Halde 1735

La plus ancienne mention de ce peuple est, je crois, celle du P. Du Halde, dans sa *Description de l'Empire de la Chine* au chapitre intitulé *De la nation des Lolos* [1]). Il a sans doute utilisé le manuscrit de la Bibliothèque nationale Fr. 17242, intitulé *Nouvelle Géographie de la Chine et de la Tartarie orientale* dont Devéria a donné un extrait: [2])

«La Nation des *Lo los* dominoit dans le *Yun nan*, & étoit gouvernée par différens Souverains; les Chinois après y avoir construit quelques Forts & quelques Villes dans de petites Plaines qui étoient incultes, & avoir livré quelques combats, prirent le parti de s'attacher ces Peuples, en donnant à leurs Seigneurs à perpétuité les Sceaux & tous les honneurs des Mandarins Chinois avec les titres de *Tchi fou*, de *Tchi tcheou*, &c. à condition néanmoins qu'ils reconnoîtraient l'Empereur, & qu'ils dépendroient du Gouverneur de la Province dans les affaires ordinaires, de la même manière que dépendent les Mandarins Chinois du même rang; que d'ailleurs ils recevroient de l'Empereur l'investiture de leurs Terres, où ils ne pourroient exercer aucune Jurisdiction, qu'ils n'eussent reçu son agrément, l'Empereur s'engageant de son côté à investir le plus proche héritier.

«Les *Lo los* sont aussi bien faits que les Chinois, & plus endurcis à la fatigue. Leur langue est différente de la langue Chinoise: ils ont une manière d'écrire qui paroît être la même que celle des Bonzes de *Pegou* & d'*Ava*. Ceux-ci se sont insinuez chez les plus riches & les plus puissans des *Lo los*, qui sont dans la partie Occidentale d'*Yun nan*, & y ont bâti de grands Temples d'une structure bien différente de la Chinoise. Les cérémonies, les prières & tout le culte sacré est le même que dans le *Pegou*.

«Les Seigneurs *Lo los* sont les maîtres absolus de leurs sujets, & ont droit

1) Paris, 1735, I, pp. 54—55.

2) *Frontière Sino-annamite*, p. 59.

de les punir, même de mort, sans attendre la réponse du Viceroy, encore moins de la Cour. Aussi sont-ils servis avec un empressement & un zèle incroyable.

«Chacun regarde comme une fortune d'être admis à servir dans le Palais. Ce nom convient mieux à ces Edifices, qu'à tant de Tribunaux Chinois, qu'on appelle ainsi dans quelques Relations, quoique pour la plûpart ils soient mal entretenus & peu habitables. Les *Lo los* qui regardent la Sale où ils donnent audience, & tous les autres Appartemens, comme leur bien, ont soin de les tenir en bon état, & de les embellir.

«Outre les Officiers de leur Maison, & d'autres qui servent par quartier, ils ont des Capitaines qui commandent la Milice de tout le Pays. Une partie de cette Milice consiste en Cavalerie, l'autre est composée de Piétons, qui sont armez de flèches, de lances, & souvent de mousquets.

«Quoique les chevaux de *Yun nan*, de même que ceux de *Se-tchuen*, soient les plus petits de la Chine, ils n'en sont pas moins estimez; car non-seulement ils sont d'une belle couleur & bien proportionnez, mais encore ils sont forts, vifs, & assez dociles.

«Il faut qu'il y ait des mines de fer & de cuivre dans les Montagnes de leur ressort, car ce sont eux-mêmes qui fabriquent leurs armes. Les Chinois leur en portent quelquefois, & l'on en trouve qui ont soin de s'insinuer dans les maisons de ces Seigneurs, & de s'enrichir aux dépens de leurs Sujets.

«Du reste le Pays est abondant en toutes sortes de denrées, & a des mines d'or & d'argent. L'habit du Peuple *Lo lo* consiste en un caleçon, une veste de toile qui ne passe pas les genoux, & un chapeau de paille ou de rotin: Il a les jambes nuës & ne porte que des sandales.

«Les Seigneurs portent l'habit Tartare de satin ou de damas. Les Dames au-dessus d'une longue robe qui va jusqu'aux pieds, portent un petit manteau qui ne leur pend que jusqu'à la ceinture. C'est ainsi qu'elles montent à cheval, même dans les cérémonies de mariage, ou dans les visites qu'elles rendent accompagnées de leurs Suivantes pareillement à cheval, & de Domestiques à pied».

Le P. Fenouil 1861

Le 18 juillet 1861, le P. Fenouil adressait du Yun-nan à M. Legrégeois, directeur au Séminaire des Missions Etrangères à Paris, la lettre suivante dans laquelle il raconte la triste expérience qu'il fit des Barbares du Ta Leang chan entre les mains desquels il était tombé pendant une de leurs excursions hors de leurs montagnes entre Yong-chan et Ta-kouan:

«Au commencement de cette année, j'ai voulu faire une petite excursion dans le pays des *Y-Jin*, et en cela, je me proposais un double but: celui de

faire avancer d'un pas la conversion de ces peuplades, et celui d'obtenir la délivrance de plusieurs chrétiens emmenés captifs les années précédentes.

Dans tous les cas, je comptais être de retour avant trois semaines. Malheureusement pour moi, j'avais tiré mes plans et fait tous mes calculs sans consulter les *Mân-Tsé*. La saison dans laquelle ces brigands ont coutume d'exercer leurs ravages étant déjà fort avancée, nous espérions en être quittes pour cette fois; mais comme vous allez voir, nous fûmes bien trompés dans notre attente. Ces *Mân-Tsé*, nouveaux pour vous, et les *Y-Jtn* que vous connaissez déjà, ne font qu'un seul et même peuple: ils se traitent de frères, et le sont en effet. Toute la différence qui est entre eux consiste en ce que les *Y-Jtn* vivent soumis au gouvernement chinois, lui paient les impôts et reçoivent ses mandarins, tout en conservant une autorité entière sur les hommes de leurs tribus. Les *Mân-Tsé*, au contraire, n'ont jamais pu être domptés; trop faibles pour résister aux forces de l'empire, ils ont mieux aimé abandonner leur pays que de subir un joug étranger, et se sont retirés sur les montagnes qu'on appelle *Leàng-Chân* (montagnes froides). Le *Leàng-Chân* qui forme un assez vaste plateau sur des hauteurs inaccessibles, se trouve enclavé entre les provinces du *Se-Tchoûan*, du *Yun-Nân* et du Kouy-Tcheou.

Le 2 Janvier, au moment où je quittai mon district, je n'avais encore aucune nouvelle de l'invasion des *Mân-Tsé*; mais sur la route, et avant la fin de cette première journée, on annonça leur irruption au nombre de trois mille. Ce n'était qu'une vague rumeur, et je n'y ajoutai point foi; d'ailleurs les barbares n'étant encore signalés que dans le lointain, nous avions tout le temps de nous mettre en sûreté. Le mandarin de la petite ville où je passai la première nuit, n'avait point, contre l'usage, reçu d'avis officiel; ce qui me confirma dans mon erreur et me donna le courage d'avancer. Le second jour fut assez tranquille, mais le troisième fut désastreux. Il était midi environ; encore quelques kilomètres de marche, et nous étions hors de danger, en dépassant la route par où l'ennemi devait venir. Cependant d'une montagne voisine des gens se mirent à pousser des clameurs; c'était sans doute un cri d'alarme; mais comme la distance était grande, il fut impossible de savoir ce qu'ils voulaient nous dire. De mon côté, j'étais assez irrésolu; les trois hommes qui m'accompagnaient n'étaient pas, non plus, d'une audace à tout braver. Après quelques instants de silence, où chacun attendait qu'un autre donnât un bon conseil, celui qui portait mon petit bagage se prit à dire: *Une fois en route, il faut avoir le courage de marcher, sans quoi l'on n'arriverait jamais.* Là-dessus il partit, et nous de le suivre. Un peu plus loin, nous fîmes la rencontre d'un individu qui nous rassura de son mieux, ajoutant que tous les bruits qu'on faisait courir sur l'arrivée des *Mân-Tsé* étaient faux. Le misérable, il était *Mân-Tsé* lui-même et espion des brigands, comme je l'appris le soir même.

Ces paroles nous avaient rendu la confiance; nous avions même honte d'avoir hésité un instant, quand je vis courir sur nous trois de ces bandits bien

armés; ils sortaient d'une forêt de sapins, et venaient nous couper le retour. Aussitôt je donnai l'alarme et criai de toutes mes forces un grand sauve-qui-peut! Hélas! il était trop tard. Celui de nous qui marchait le premier put se cacher dans un fourré de broussailles, et fut assez heureux pour n'être pas découvert. Nous n'étions plus que trois à fuir: deux de nos ennemis s'arrêtèrent pour piller mon paquet qu'on leur jeta en pâture; un seul se mit à notre poursuite, mais les hurlements de la bande entière qui approchait nous ôtaient la pensée et le pouvoir de nous défendre. Mon domestique le premier attrapé, reçut six coups de lance et fut laissé pour mort sur la place, après avoir été dépouillé de tous ses habits. Cependant je me sauvais de toutes mes forces avec le seul homme qui me restait; déjà un espoir de salut commençait à renaître, quand nous aperçûmes une nouvelle troupe qui nous attendait au passage. Comme ils arrivaient sur nous prêts à nous percer de leurs lances, je leur criai que nous nous rendions. Jetant aussitôt leurs armes, les *Mán-Tsé* s'élancèrent sur moi au nombre de huit ou dix; ils m'enlèverent littéralement de terre; l'un tirait les souliers, les bas, l'autre la tunique, la chemise, etc., tous travaillaient en même temps; aussi la besogne fut bientôt faite. Pendant cette opération, j'étais tout étourdi, d'autant plus que je ne savais pas comment cela finirait. Il me souvient que je répétais sans cesse une invocation à Jésus et à Marie.

Tous mes vêtements furent mis en morceaux, chacun en eut sa part; après quoi ces gens se remirent en route et moi avec eux. Depuis ce moment je n'ai plus eu aucune nouvelle du chrétien arrêté avec moi. Arrivés des premiers dans la plaine, nous fîmes une petite halte pour manger une partie du butin: des porcs, des poules, des canards, etc. Ici, chacun pour soi; ceux qui avaient pris quelque chose eurent part au festin, tandis que leurs compagnons, moins heureux, les regardaient faire. Pour moi, accroupi auprès d'un vieux mur, je tâchais de donner au vent le moins de prise possible. Aussitôt qu'un de ces hommes s'approchait de moi, je lui disais d'un ton respectueux: *Tà lào pàn, lén tê hèn....* «Maître, il fait grand froid; prêtez moi un habit, si peu qu'il vaille, je vous le rendrai». Plusieurs se mettaient à rire, les plus honnêtes ne répondaient rien, quelques-uns me demandaient si je voulais des coups de trique pour me réchauffer le dos; enfin, l'un d'eux, plus compatissant que les autres, me donna un tout petit manteau qui, bien que trop court, ne laissa pas de m'être d'une fort grande utilité. Daigne le Seigneur récompenser cet acte de bienfaisance!

Cependant les bandits avaient à peine dévoré les quelques porcs qu'ils avaient tués, que toute la bande se trouva réunie; elle était composée de douze à quinze cents hommes environ. Comme la nuit approchait, chacun dut chercher un gîte: plusieurs s'établirent en pleine campagne, tandis que les autres allèrent se loger dans les habitations qu'à leur approche les Chinois avaient abandonnées. La troupe dont je faisais partie se retira dans une assez vaste maison qui nous mit à l'abri de la pluie, de la neige et du vent. Ce fut bien

heureux pour moi; car, dans l'état où j'étais, comment, en plein air, résister à la rigueur de la saison? Notre installation se fit sans beaucoup de cérémonie; pour moi, je dus attendre en dehors de la porte que chacun fut placé. La chasse ce jour-là avait été assez bonne; aussi le soir y eut-il gala au camp, toutefois sans grands frais de cuisine. En effet, rien de plus simple, de plus expéditif que la manière dont ces peuples préparent leurs aliments. Ayant avant tout allumé un grand feu avec les meubles de notre hôte, des bancs, des tables, des lits, etc., on jeta dans le brasier quatre ou cinq porcs, gros ou petits; puis avec des bâtons on les tourna et retourna deux ou trois fois, et, bien que le poil ne fût pas encore à moitié grillé, les bêtes furent censées cuites. Le maître cuisinier fit alors son office, et chacun, selon son rang, vint prendre sa portion. Jamais je n'ai pu comprendre comment ces rudes gosiers pouvaient si facilement avaler les soies de ces animaux. Manger de la viande crue n'est pas chose extraordinaire pour des gens de cette condition; mais ne pas en arracher le crin, me parut une nouveauté. En guise de dessert, on amena un bœuf qui fut préparé de la même manière: le poil, le cuir, tout y passa. Bien que je n'eusse encore rien pris ce jour-là, la pensée de réclamer une part quelconque du festin ne m'était pas venue; j'avais même peur qu'on me donnât quelque chose; car il faut savoir qu'on est obligé de manger tout ce que ces gens-là présentent, sous peine d'encourir leur indignation. Ceux qui font les dégoûtés, outre les coups qu'ils reçoivent, doivent encore avaler des saletés que sur-le-champ on ajoute à leur ration. Je me croyais sauvé, quand celui-là même qui m'avait prêté un manteau m'apporta environ une livre de viande, toute rouge et encore tiède de la chaleur naturelle de l'animal. Combien je fus embarrassé! surtout en voyant mon homme observer comment j'allais me tirer d'affaire. Ma condition était déjà assez malheureuse, sans en augmenter les misères en trahissant mes répugnances. Je pris bravement mon parti et mordis là-dedans jusqu'à quatre bouchées, qui firent bien des tours dans la bouche avant de passer à l'estomac. M'étant ensuite aperçu que mon homme avait porté ailleurs son attention, j'en profitai pour cacher le morceau que j'avais dans les mains, et faute de mieux, je le plaçai entre mes pieds. Peu après, le même individu revint à moi, s'informant si j'avais mangé le tout: «Vous m'en aviez donné beaucoup trop; lui répondis-je, j'achèverai demain». Là-dessus ce brave garçon ramassa la viande que je lui avais montrée du doigt, et, quoique déjà froide, il la mangea fort bien; ce qui me fit croire qu'il s'en était privé pour me la donner. Aussi, depuis ce moment, nous fûmes bons amis, et sans nul doute il contribua beaucoup dans la suite à me faire rendre la liberté.

Après le souper, je fus mis à la chaîne; mais contre l'usage reçu, on ne me lia ni les pieds ni les mains, ce qui me permit de prendre quelque repos La première moitié du jour suivant fut pénible à passer. Mon ami et bienfaiteur était allé au pillage dans les environs. Outre qu'il n'y eût ni déjeuner ni dîner pour moi, j'eus assez à souffrir, et on ne me permit guère d'approcher du feu.

Celui-ci me tirait par les cheveux, celui-là me donnait un soufflet, un coup de pipe, un coup de pied; d'autres s'amusaient à m'arracher la barbe, l'un tirait les poils blancs, l'autre les noirs; un troisième, trouvant cette opération trop longue, apportait une bûche embrasée et me rôtissait le menton sans miséricorde. Plus d'une fois je vis de bien près le couteau et la lance; mais il se trouva toujours une main secourable pour détourner le coup, un cœur plus sensible pour demander ma grâce. Enfin l'on m'envoya tourner la meule: ce fut la fin de mes grandes disgrâces et presque un commencement de bien-être. A peine j'étais à l'ouvrage, que tous les chefs sortirent pour me voir travailler; les uns admiraient la blancheur de ma peau, les autres se moquaient de mon peu d'habileté à la besogne. J'avais à peine moulu quelques poignées de maïs, qu'ils me crièrent tous ensemble: «Assez, Assez! viens te chauffer». Ce fut bien à propos, car tout mon corps était raide de froid; je marchais lentement et avec la plus grande difficulté, en sorte qu'il était aisé de voir qu'il me serait impossible de supporter longtemps un pareil genre de vie. Aussi les *Mân-Tse* m'offrirent-ils la liberté moyennant mille onces d'argent pour ma rançon. Un peu plus tard, ils réduisirent leurs prétentions à cinquante onces d'argent, seize cents livres de sel et vingt pièces de toile. — «C'est fort bien, leur dis-je à mon tour, vous ne demandez pas trop; mais où prendre ici de l'argent? où trouver des toiles? à qui emprunter du sel pour vous en donner? Vous avez pris tout ce que j'avais avec moi: que voulez vous que je vous offre quand je n'ai plus rien?» Mes raisons étaient si claires et si justes, même aux yeux de ces brigands, qu'il ne fut plus question de mon rachat. — «Sais tu bien qui nous sommes? me dit alors un des chefs. Cette question me parut embarrassante, car j'ignorais où l'on en voulait venir, et je m'en tirai quelque peu en gascon. D'ailleurs personne ne se méprit sur le sens de mes paroles, car mon homme ajouta aussitôt: «C'est bien, c'est bien! aujourd'hui tu as peur. Nous savons que vous autres Chinois nous appelez voleurs et brigands: c'est vous-même qui êtes les spoliateurs. Toutes ces contrées ont appartenu à nos pères; ils en avaient toujours été les maîtres et paisibles possesseurs, quand les Chinois vinrent les en chasser injustement. Nous étions alors les plus faibles, il fallut céder; notre pays ne fut ni vendu ni donné, nous venons en percevoir la rente. D'ailleurs retirez-vous sur vos terres, et vous verrez que nous n'irons pas vous y poursuivre. Au moins, lui répliquai-je, quand vous avez fait des prisonniers, il ne faudrait pas mettre à mort les malades et ceux qui ne peuvent pas marcher. — En ce cas, dit mon homme, quel est celui qui voudrait nous suivre? ils se diraient tous malades, et nous ne pourrions emmener personne avec nous». Ce qu'il y a de plus fâcheux pour le gouvernement chinois, c'est que ces gens disent vrai. Il est constant que les premiers rois de la dynastie actuellement règnante s'emparèrent du Yûn-Nan par la violente expulsion des indigènes. Il resterait à examiner si ceux-ci, par leurs brigandages, n'avaient pas donné lieu à une répression sévère.

Pendant les quarante-huit heures environ que j'ai été au milieu des *Mân-Tsé*, j'ai fait une remarque qui m'a singulièrement étonné. Jusqu'alors j'avais regardé ce peuple comme extrêmement corrompu: c'est la réputation que les Chinois leur ont faite. Je puis cependant attester que, sauf quelques paroles plutôt grossières que lascives, je n'ai rien vu en eux, sous le rapport des mœurs, dont même un chrétien eut à rougir. A la vérité, ceci ne prouve pas que ces bandits, rentrés dans leurs montagnes, mènent toujours une conduite aussi régulière; mais ils montrent au moins qu'ils en sont capables quand ils le veulent bien, même au milieu d'une invasion qui favorise tous les abus de la force.

J'avais ainsi passé l'après-midi du 5 Janvier; et comme mes maîtres m'avaient témoigné quelque bienveillance, j'espérais être un peu mieux traité à l'avenir. Mon illusion fut de courte durée. Un de mes compagnons d'esclavage, saisissant le moment où nous étions moins observés, me dit à l'oreille: «Les affaires sont mauvaises, on a résolu de te tuer ce soir après le souper, ou demain avant le départ». Je remerciai cet homme par un signe de tête, car il n'était pas sûr pour nous de causer trop longtemps. Ne voyant donc plus aucun moyen d'échapper à la mort, je songeai à m'y préparer de mon mieux. Deux heures se passèrent de la sorte; il était déjà nuit, plusieurs avaient fini de souper, d'autres mangeaient encore. Je crus bien ma dernière heure sonnée, surtout quand on vint me reprendre le mauvais petit manteau que j'avais sur les épaules. Dans cette extrémité, mon bon ange qui, sans nul doute, veillait sur moi, m'inspira de faire ce qu'on appelle ici le *hieôu-tsing*, ou recours en grâce. Voici comment je m'acquittai de cette cérémonie. Notre bande était partagée en cinq groupes, autant qu'il y avait d'appartements dans la maison; j'allai à chaque groupe, et, dans l'attitude d'un suppliant, je me résignai à dire à chaque fois: *Je fais appel à la générosité de votre coeur*. Ce moyen me réussit au-delà même de mes espérances. Les *Mân-Tsé*, flattés de me voir à genoux devant eux, me promirent la vie sauve et, de plus, la liberté que je n'aurais jamais osé demander. Il est en effet inouï que jamais ils aient relâché un captif; il faut marcher ou mourir. Parfois il arrive qu'au moment de la capture ils laissent aller quelques-uns de ceux qu'ils ont dépouillés, par exemple, une vieille femme, un homme estropié, mais une fois entré dans leur camp, on n'en sort plus. C'est là une règle non-seulement générale, mais sans exception aucune. Béni soit le nom du Seigneur qui a bien voulu adoucir pour moi la férocité de ces hommes! La mort ne m'effrayait pas beaucoup; mais la pensée que mes parents, mes confrères en Chine et mes amis d'Europe resteraient dans une cruelle incertitude sur mon sort, m'était excessivement pénible.

Je commençais à respirer, à jouir de la vie rendue et presque de la liberté promise, quand celui qui avait toujours semblé s'intéresser à moi me prit à part et me dit: «Parmi nous il y a plusieurs hommes sans conscience: malgré leur solennelle promesse, ils pourraient bien, demain en partant, te donner quelques coups de couteau; le mieux est de t'en aller dès ce soir. — Où veux-tu

que j'aille? lui répondis-je: la montagne est pleine de vos gens; je ne connais point les routes, la nuit est obscure, je suis sans habits, sans souliers..... Supposé même que je sois assez heureux pour vaincre tous les obstacles, il faudra toujours mourir de faim et de froid. Brave jeune homme, fais-moi la grâce tout entière, laisse-moi passer le reste de la nuit sous ce toit, et *demain je partirai de très-grand matin*». Tout fut inutile, il fallut décamper. J'avoue que je n'ai pas encore pu deviner la raison pour laquelle on voulait me chasser à cette heure-là: évidemment il y avait un autre motif que celui de me soustraire au danger. J'avais à peine fait dix pas, que reconnaissant l'impossibilité absolue d'aller plus loin, je rentrai en disant: *Me tuera qui voudra; mourir dehors ou mourir dedans, c'est tout un.*

Ces bandits, d'ailleurs peu accessibles à la compassion, ne purent s'empêcher de dire que j'étais bien à plaindre et m'assignèrent un coin de la maison pour dormir. Par un petit bonheur, je trouvai là quelques poignées de paille de riz, que j'étendis sur mon corps, pour y conserver le plus de chaleur possible. Vous ne sauriez croire combien cette nuit fut froide et longue. Le lendemain, personne ne songea à me faire du mal. Quand la place fut un peu débarrassée, on me laissa librement approcher du feu. Assis à terre, je voyais avec plaisir avancer le moment du départ; et pendant que je l'attendais avec impatience, un plaisant de la troupe voulut amuser ses camarades à mes dépens. Pour cela, il remplit un vase d'eau froide; et vint par derrière le verser sur mon dos. Cette courtoisie fit beaucoup rire tout le monde, moi seul excepté. Le malheureux coquin allait me gratifier d'une nouvelle douche, mais je ne lui en donnai pas le temps; ayant gagné la porte au plus vite, la peur me fit retrouver encore quelques forces dans mes jambes, surtout quand je les vis tous se mettre à ma poursuite et me jeter des pierres. A la vérité, je compris bientôt qu'ils voulaient seulement accélérer ma fuite, sans intention de m'atteindre; cependant, pour plus de sûreté, je sautai dans un champ de riz, comptant bien qu'ils n'auraient aucune envie de patauger après moi dans ce bourbier. A dessein je me laissai tomber tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, feignant de ne pouvoir me tenir sur mes pieds, tant je craignais d'être sérieusement rappelé au poste. Enfin j'allai me cacher derrière un tertre; et quand les *Mân-Tsé* ne me virent plus, ils partirent, laissant de grands feux allumés dans la maison où nous avions passé la nuit.

Assis et presque couché dans la boue, je n'osai remuer de longtemps. Quand je n'entendis aucun bruit, je me hasardai à regarder du coin de l'oeil, sans trop lever la tête, puis je mis enfin le nez à l'air, et j'aperçus les derniers *Mân-Tsé*, qui parvenus au sommet de la montagne, disparaissaient de l'autre côté. Après m'être bien assuré que j'étais véritablement libre et qu'il ne restait plus un seul de mes ennemis, je revins à la maison, où je pus au moins me réchauffer à mon aise. Cependant il n'était pas prudent pour moi de faire en ce lieu une halte trop longue. Le maître du logis ne pouvait tarder à sortir

de la caverne où il s'était réfugié avec sa famille; il était à craindre que, dans un premier moment de surprise et sans me connaître, il ne me fît payer bien cher les dégâts que les voleurs avaient faits à son habitation. Au plus vite donc je me fis une large ceinture et un petit manteau de paille; ayant par hasard rencontré sous la main une espèce de panier qui ne ressemblait pas mal à un chapeau, je le remplis de paille, m'en coiffai de mon mieux et me mis joyeusement en route, songeant beaucoup plus aux dangers que j'avais courus qu'aux difficultés présentes.

Le soir j'arrivai dans un petit village dont les habitants n'étaient encore rentrés chez eux qu'en partie. J'eus bien de la peine à trouver un gîte; personne ne voulait me loger, parce que j'étais sans argent. Il me souvient que j'allais d'une porte à l'autre, disant les plus belles choses et sur le ton le plus lamentable possible, sans pouvoir rien obtenir. Quelques-uns, tout en me laissant dans la rue, m'exhortaient à avoir bonne patience, ajoutant que les temps étaient mauvais, que d'ailleurs je n'étais pas le seul malheureux, et autres vérités de cette nature: ceux-là étaient les plus honnêtes. D'autres me déclaraient sans plus de façon que j'étais un voleur, et que leur maison n'était pas faite pour des gens de mon espèce. Je vis le moment où j'allais être obligé, non pas de dormir, mais bien de mourir dans les rues de ce village si peu hospitalier. Mes supplications étaient épuisées aussi bien que mon courage, quand je m'entendis appeler: *Laò tchè eûl! laò tchè eûl! tchè ly lây: Petit vieux, petit vieux, viens ici!* C'était un de ceux qui m'avaient déjà repoussé. Ce brave homme me donna à souper, et fit ce soir-là un acte de charité qui paraîtra incroyable à ceux qui connaissent les payens; jugez en plutôt vous-même. Il n'y avait dans toute la maison qu'une seule couverture, les autres étaient cachées dans la montagne par crainte des voleurs: eh bien! cette unique couverture, que mon hôte avait gardée pour son usage, il me la prêta pour la nuit, et cela sans que je l'eusse demandée; tandis que lui-même coucha tout habillé sur un banc, à côté de son petit feu qu'il ralluma plus d'une fois sans pouvoir se réchauffer. J'ai la ferme confiance que le Seigneur, dans sa miséricorde, donnera la foi à ce païen qui en fait déjà les oeuvres, et je recommande instamment à vos bonnes prières sa conversion et celle de toute sa famille.

Le lendemain 7 janvier, je ne savais trop que devenir, quand la divine Providence m'envoya un de mes chrétiens, qui fut fort étonné de me trouver là: comme moi il fuyait devant les *Mân-Tsé*, mais, plus heureux, il n'avait pas été pris. Aussitôt il se dépouilla en ma faveur d'une partie de ses vêtements; et parce que je n'étais guère en état de continuer ma route, je l'envoyai en prévenir M. Bariod, mon confrère, qui résidait dans une chrétienté voisine. Ce pauvre néophyte n'eut point de chance cette fois: deux heures après m'avoir quitté, il tomba dans une bande de *Mân-Tsé*, et devint leur prisonnier de guerre. Ce ne fut que six jours plus tard qu'il parvint, pendant la nuit, à se soustraire à sa dure captivité. Peu après le départ de ce chrétien, arriva dans

la maison où j'étais un receveur d'impôts; il était à cheval et avait quatre hommes à sa suite. Ce païen, que j'avais connu autrefois, se montra très obligeant et voulut absolument m'emmener avec lui; il m'offrit son cheval et une partie de ses effets. Bien qu'une longue robe, dont j'étais déjà pourvu, fut trop légère pour la saison, je n'acceptai pourtant qu'une ceinture et des souliers de paille. Déjà nous avions marché une bonne partie de la journée, lorsque au sortir d'une forêt de bambous, comme nous allions nous reposer un instant dans une auberge qui bordait la route, nous aperçûmes du seuil de la porte, deux hommes étendus à terre et baignés dans leur sang! Ils se débattaient encore dans les transes de la mort. Les *Mân-Tsé* venaient de passer, ils étaient entrés dans le bois que nous quittions, mais par un autre chemin. Je puis vous assurer, sans crainte de mentir, qu'il n'en fallait pas autant pour nous mettre des ailes aux pieds. Fort heureusement pour nous qu'il se trouvait, non loin de là, quelque chose comme des fortifications, où un grand nombre de personnes s'étaient retranchées, résolues, comme elles le disaient de se défendre jusqu'à la mort. Les pauvres gens étaient bien mal armés; car, avec quelques lances plus qu'à demi rouillées, ils ne possédaient qu'un petit fusil et n'avaient pas même une seule charge de poudre. Voici, à mon avis, ce qui sauva ce camp. Plusieurs fois des bandes considérables de brigands passèrent à côté, sans jamais oser donner l'assaut à la place, qui certainement eût été emportée du premier coup. Les barbares voyant les murs mal construits, peu solides, faciles à escalader, ne supposèrent pas que tant de Chinois se fussent enfermés dans une telle souricière sans avoir de bonnes munitions. Plus ils voyaient l'extérieur en mauvais état, plus ils soupçonnaient l'intérieur bien fourni et préparé à une résistance vigoureuse. Durant les deux jours que je restai dans ce retranchement, souvent j'aurais voulu être ailleurs. Enfin, après quarante-huit heures d'une attente mortelle, les chrétiens de M. Bariod [1]) vinrent à ma rencontre, chargés de tout ce qui m'était nécessaire. C'était le 9 Janvier, qui avec le 4 du même mois, jour de ma capture, fera époque dans mes souvenirs» [2]).

Malgré la longueur de cette lettre, j'ai cru devoir la reproduire, imitant en cela l'exemple de Baber qui fait suivre sa traduction de cette remarque: «On peut affirmer comme presque certain que cette lettre est le seul morceau de littérature européenne qui fasse une mention authentique des Lolos du Leang chan» [3]). Hâtons-nous de dire que les souffrances endurées par le P. Fenouil ne l'ont pas

1) *Vite* Bariod, diocèse de St. Claude, parti pour le Yun-nan 29 avril 1852; quitta les Missions étrangères en 1872.

2) *Annales de la Propagation de la Foi*, XXXIV, 1862, pp. 319—333.

3) *Travels*, p. 124.

empêché d'atteindre à un âge avancé; il est mort à Yun-nan fou le 10 janvier 1907 [1]). On remarquera que c'est par ce que le missionnaire était pris pour un Chinois qu'il fut si mal traité par les Lolos. Rapprocher de l'opinion de Baber celle de COLQUHOUN rapportée plus loin (Page 659).

T. W. Blakiston 1861

Le Capitaine Thomas W. BLAKISTON lors de son mémorable voyage sur le Haut-Yangtseu en 1861 décrit pour la première fois *de visu* un Lolo qu'il aperçoit à P'ing chan; il l'appelle d'ailleurs *Miao-tseu*:

«Nous trouvâmes un grand nombre de Chinois réunis ensemble, et au milieu d'eux se tenait un homme grand et de teint foncé, vêtu d'un long habit gris-foncé, sa tête enveloppée dans une étoffe de coton bleu, formant une espèce de corne au sommet de son front. Ils nous firent place, et laissèrent un passage libre jusqu'à cet individu paraissant singulier. Il nous adressa immédiatement la parole dans quelque langue au delà de notre compréhension, et il parut, ainsi que les spectateurs, très étonné que nous ne le comprissions point. Toutefois nous lui rendîmes son salut, lui disant que nous étions charmés de le rencontrer, et par signes nous lui fîmes comprendre que nous étions étonnés qu'il fut plus grand et plus large de toute manière que les autres gens, et nous l'invitâmes à bord de la jonque, où, après que Mr. SCHERESCHEWSKY [2]) eut découvert par les Chinois qui il était, nous lui donnâmes un verre d'eau-de-vie; et il nous fit signe qu'il reviendrait et nous ferait visite avec quelques autres. Dans la journée il revint, avec deux autres hommes de la même race et un métis Chinois, en toilette propre de fête; et comme ce dernier parlait les deux langues, Mr. Schereschewsky put soutenir une conversation. Je puis mentionner ici que la langue du Se-tch'ouan est presque la même que ce qu'on appelle le pur dialecte mandarin; et comme c'était le dialecte que Mr. Schereschewsky avait étudié à Chang-haï, de préférence aux dialectes de Canton, du Fou-kien, de Nan-king ou autres, il trouve que plus il s'éloignait de la côte, plus il se sentait familier avec la langue.

«Ces «Miao-tseu» sont dans leur apparence des gens très différents des Chinois. En premier lieu, leurs traits sont très éloignés du type Céleste à l'oeil

1) *Jean Joseph* Fenouil, né à Rudelle (Lot) 18 nov. 1821, entra le 7 août 1844, au séminaire des Missions étrangères de Paris et fut ordonné prêtre le 29 mai 1847; il s'embarqua le 16 sept. 1847 à destination du Yun-nan; il fut nommé évêque de Ténédos et vicaire apostolique le 29 juillet 1881. Cf. *T'oung Pao*, Mars 1907, p. 128.

2) Missionnaire protestant, juif converti; cf. *T'oung Pao*, Déc. 1906, p. 706.

oblique, le visage étant plus long et le nez presque droit, et plus proéminent. La couleur de leur peau était beaucoup plus foncée, et pas du tout jaune. Ils étaient de plus grandes proportions et plus robustes, et paraissaient comme s'ils étaient moins habitués à une vie civilisée. Cependant, je ne réussis pas à découvrir, ce qui semble avoir frappé un de mes compagnons, une grande honnêteté peinte sur leurs physionomies. L'un d'eux était une espèce de chef; et il m'apprit qu'il était venu de son pays, qui était à une longue distance à l'ouest pour défendre P'ing chan contre les rebelles. Nous leur fîmes enlever leurs turbans, afin que nous puissions voir leurs têtes: l'un avait la sienne complétement rasée, et les autres en partie, mais le seul qui portait une natte était le métis. Ils étaient très curieux de voir les différents articles que nous avions dans la cabine, et ils furent très étonnés des télescopes — que nous avons toujours trouvés d'un grand secours pour l'amusement des visiteurs, et avec lesquels ils croyaient que nous pouvions voir à travers les murs des villes; nous leur montrâmes aussi nos fusils et nos pistolets. Ils se conduisirent très bien, nous apportèrent quelque vin de choix comme une offrande de paix, et nous leur fournîmes un couteau de boucher et quatre bouteilles de bière vides, dont ils furent enchantés. Ils reconnurent qu'ils ne pouvaient ni lire ni écrire, et s'appelaient eux-mêmes *He-yi* ou *Yi-jen*, barbares noirs, ou plutôt étrangers ou «outsiders» — barbare étant, je crois, une interprétation fautive d'un mot chinois qui est devenu une traduction reçue. Ils disent que dans leur pays ils ont beaucoup de chevaux, de bestiaux, de moutons, et de chèvres; et que si nous y arrivions, nous n'aurions aucune difficulté pour voyager dans toutes les directions, mais qu'à moins de la protection d'un chef, les voyageurs courraient le risque d'être volés. Le chef donna le nom de l'endroit d'où il venait comme étant *Ta-lia-shan*, à une distance d'environ douze jours vers l'ouest, mais nous n'avons pu le trouver sur aucune de nos cartes; il avait l'intention d'y retourner dans environ cinq mois. Ces hommes paraissaient très enclins à fraterniser avec nous, croyant qu'étant étrangers nous devions appartenir à leur nation; et les Chinois de leur côté nous désignaient comme des *Miao-tseu blancs*» [1]).

Francis Garnier 1868

Lors du Voyage d'exploration du Mekong, Francis GARNIER laissant son chef DOUDART de LAGRÉE à Tong tch'ouan 潼川府 se rendit à Ta-li: il traversa le Fleuve Bleu, passa à Houei-li tcheou en février 1868, Houng pou so 紅卜苴 et visita le confluent du Ya-loung-kiang 鴉礱江 et du Pe Choui kiang 白水江. Il rencontra des Lolos et nous avons donné plus haut ses remarques.

1) *Five Months on the Yang-tsze*... by Thomas W. Blakiston... London, 1862, in-8, pp. 270—2.

A son retour il repassa à Houei-li tcheou pour revenir à Tong tch'ouan d'où il gagna Soui-fou par Tchao T'oung 召通 et Ta kouan 大關. Toutefois, c'est surtout dans le Yun-nan, que la mission française étudia les Lolos et je donne quelques notes du Dr. THOREL, chargé de la partie anthropologique du voyage.

Thorel 1868 M. le Dr. THOREL, l'un des membres de la Mission Doudart de Lagrée, a rédigé les *Notes anthropologiques sur l'Indo-Chine.* Dans la «Race noire, rameau oriental ou malayo-polynésien», il a créé une subdivision: «Sauvages à type océanien du Sud de la Chine», qu'il a répartis en *Lolos blancs* et *Lolos noirs.*

«Nous diviserons ces sauvages indigènes en deux races: 1° ceux qui ont le teint jaunâtre, et que nous appellerons *Lolos blancs*; ils se rattachent aux Laotiens presque exclusivement; 2° ceux dont le teint est plus ou moins foncé, que nous appellerons *Lolos noirs* ou *Sauvages noirs*, et qui sont probablement les peuples véritablement autochthones du Yun-nan. Ils se subdivisent en deux classes: 1° les sauvages à type océanien, semblables à ceux du Laos supérieur et que nous allons étudier; 2° les sauvages à type caucasique, Man-tse, Miao-tse, Lissous, etc., etc.» [1]).

Dans la «Race brune ou rameau noir de la race Caucasique» dans laquelle il place les Lolos noirs à type caucasique:

«*Sauvages à type caucasique du Sud de la Chine.* — Les Lolos noirs à type caucasique, exclusivement fixés au sommet des hautes montagnes de la Chine, ressemblent non-seulement aux races indo-européennes par les traits, mais encore par leur manière de se vêtir tout à fait différente de celle des femmes des Indo-Chinois qui les entourent. Tout d'abord, on est frappé de la ressemblance qu'ils ont avec les Bohémiens, lesquels sont, comme on sait, originaires de l'Inde. Mais, à l'inverse des Bohémiens, ils sont presque complétement sédentaires et se livrent à peu près exclusivement aux travaux agricoles. Ils sont grands et vigoureux, avec les formes accusées et les muscles assez bien dessinés. Leurs épaules sont larges, leur tronc n'est plus carré et tout d'une venue comme celui de la plupart des Indo-Chinois. Leur taille est dessinée, surtout chez les femmes, et donne à leurs mouvements une souplesse qu'on ne

1) *Voy. d'Exploration en Indo-Chine*, II, p. 321.

s'explique pas toujours à première vue, mais qui frappe l'observateur. Leurs membres sont bien proportionnés et parfaitement articulés. Leurs jambes sont très-droites, avec les mollets bien placés et très-développés. Leur teint est bistré, moins noir que chez les Hindous et que chez les sauvages océaniens de type pur; néanmoins, si on s'en tenait au teint, il serait souvent impossible de les distinguer les uns des autres.

Leur physionomie est assez énergique, sans férocité ni dureté pourtant; elle est beaucoup plus expressive que celle des Mongoliques. Les traits de leur visage sont accentués, leur profil est droit, leur visage est ovale et surmonté d'un front assez haut, droit peu fuyant supérieurement, avec les bosses frontales assez accusées. Ils ont souvent une barbe noire bien fournie; elle est toujours frisée ou au moins ondulée, elle est moins tardive que chez les Chinois, et lorsqu'elle existe, on en observe sur les côtés du visage, ce qui est tout à fait exceptionnel dans la race mongolique.

Leurs yeux sont horizontaux, bien ouverts; il s'en faut pourtant qu'ils soient entièrement comparables à ceux des Européens; ordinairement même ils sont un peu bridés dans l'angle interne. Au lieu d'affleurer comme chez les Mongols, ils sont plus enfoncés et mieux protégés par les bosses sus-orbitaires qui proéminent davantage et qui portent des sourcils mieux fournis. Leur nez n'est ni large ni plat à la racine. Cet organe est presque toujours droit, parfois même il est busqué; rarement pourtant, il devient entièrement comparable à celui des Européens pour son développement, sa minceur et la petitesse du lobule terminal. Les pommettes sont très peu proéminentes et peu élevées. La bouche est de grandeur moyenne, parfois même elle est petite, avec des lèvres peu épaisses; jamais cependant elle n'atteint un degré de minceur très-grand. Les mâchoires ne sont jamais prognathes et portent de belles dents, bien rangées, verticales et d'une grandeur ordinaire. Le menton paraît le plus souvent assez large et proémine, contrairement à celui des Chinois. L'angle formé par la branche montante du maxillaire inférieur avec le corps de l'os, paraît sur le vivant se rapprocher beaucoup de l'angle droit; caractère qui permet de les distinguer très facilement de tous les rameaux mongoliques chez lesquels cet angle paraît ordinairement très-ouvert.

Les femmes de ces sauvages sont les mieux proportionnées de toute l'Indo-Chine; elles sont en parfaite relation de grandeur, de forme et de vigueur avec les hommes de la même famille. Elles sont par conséquent grandes et fortes, avec la taille parfaitement indiquée, ce qui fait différer très-notablement leur démarche de celle des femmes appartenant aux races qui les entourent.

A l'imitation des Chinois qui emploient, comme on sait, l'épithète de sauvages ou d'étrangers à l'égard de tous les peuples, nous avons appelé sauvages ces indigènes à type caucasique; mais ils ont atteint un certain degré de civilisation qui rend cette appellation complètement inexacte.

L'énergie de ces robustes montagnards, qui n'habitent presque exclusive-

ment que les sommets des hautes montagnes, à une altitude comprise entre 2,200 et 3,500 mètres, les a rendus très-redoutables pour les Chinois. Quoique formant un assez grand nombre de tribus distinctes, ayant peu de relations les unes avec les autres à cause de la difficulté des communications d'un groupe de montagnes à l'autre, ils forment pourtant une famille unique, composée de nombreux faisceaux plus ou moins ressemblants. En réunissant toutes les tribus qui en font partie, on peut les considérer comme assez nombreux. On en trouve à peu près sur toutes les hautes montagnes de l'Ouest et du Sud de la Chine, depuis le Yun-nan jusqu'en Mongolie, où il en existe également (d'Omallius d'Halloy). C'est sans doute à ces sauvages qu'il faut attribuer ce fait admis depuis longtemps par tous les écrivains et tous les naturalistes que les Chinois sont une race mélangée de sang blanc et de sang jaune. Cette opinion devient une certitude après la constatation de l'existence de cette race. Pour l'appuyer, nous dirons que dans le voisinage des montagnes qu'elle habite, on constate sans peine que le type Chinois se modifie sensiblement et présente quelques-uns des caractères de ces Lolos noirs.

Les tribus qui offrent le moins de mélange et qui ont gardé les traits les plus purs de la race, habitent le Nord du Yun-nan, et le Sud-Ouest du Se-tchouen, près de Houey-ly-tcheou, où se trouvent en même temps les montagnes les plus hautes et les plus inaccessibles que nous ayons vues. Partout ailleurs, leurs caractères nous ont paru plus ou moins mitigés.

Ces Lolos noirs à type indo-européen, sont-ils véritablement indigènes dans le sens le plus absolu du mot? Sont-ils venus de l'Asie centrale, qu'on assigne comme ayant été le berceau des races aryennes? Viennent-ils de l'Inde comme les Bohémiens avec lesquels nous les avons comparés? Il nous est complétement impossible de répondre à ces questions. L'histoire chinoise et la philologie de ces peuples permettront peut-être de les résoudre et de constater qu'ils sont d'origine aryenne». [1])

Richthofen 1872

Dans sa lettre VII à la Chambre de Commerce de Chang-haï, datée de Mai 1872, le Baron de Richthofen décrit ainsi les Lolos:

«La tribu la plus indépendante est celle des Lolo, dont l'existence est une source de grand ennui pour les Chinois. Leur territoire commence à une petite distance au sud de Ya tcheou fou, et s'étend de là sans interruption à travers le T'oung-ho (le fleuve qui descend de Ta tsien lou et se jette dans le Min-kiang à Kia-ting-fou) jusqu'à Houei-li tcheou et au-delà. A l'Est, le peuple lolo atteint presque la ligne reliant Ya-tcheou-fou à P'ing-chan-hien et habite certains districts montagneux sur la rive droite du Yang-tseu. La vallée de Ning-youen-fou forme une partie de leur limite occidentale; mais la ville de Yuĕ-

1) *Voy. d'Exploration en Indo-Chine*, II, pp. 324—327.

ts'iouen-t'ing est située dans leur territoire. Le pays Lolo dans le Se-tch'ouan s'étend à travers quatre degrés de latitude. Il est montagneux de part en part, et forme une barrière complète de l'est à l'ouest. Pour aller, par exemple, de Siu-tcheou-fou à Ning-youen-fou, une distance directe de 140 milles, on a besoin de vingt jours de voyage très ardu, parce que le pays Lolo doit être contourné soit au nord soit au sud. Un nombre de *ting*, ou stations militaires, a été élevé à divers endroits sur les confins de la région; mais les garnisons qui sont entretenues là à grands frais sont à peine suffisantes pour maintenir les Lolos à distance, et n'ont jamais réussi à faire quelques annexions durables de leur territoire. Quelques chefs du voisinage de ces *ting* ont été réduits à la position de *tu'sz*, mais en général, les Lolos du Se-tch'ouan sont peut-être les plus indépendants des tribus aborigènes variées qui habitent la Chine. Tandis que les Man-tseu et les Si-fan se marient avec des Chinois, jamais le cas ne se produit entre Lolos et Chinois. Ils font de fréquentes incursions sur le territoire chinois, et reviennent avec les dépouilles qu'ils ont pu prendre. Leurs besoins sont nuls, et l'objet principal de leurs raids, est de faire des provisions de sel, qu'ils ne possédent pas. Les Lolos sont dans leur état actuel depuis un temps immémorial, même lorsque les Man-tseu étaient les maîtres du pays. Il est bien connu, que plusieurs des tribus indépendantes du Yun-nan et du Kouei-tcheou sont appelées également «Lolo», mais je ne sais pas, pour quelles raisons, elles sont classées sous cette même appellation». [1])

Baber a contourné le Leang chan mais sans y pénétrer; parti le 17 août 1877 de Fou-lin sur la rivière Ta tou 大渡河 [ou T'oung ho], il descendit par Yue hi t'ing (21 août), Ning youen (30 août) jusqu'à Houei-li tcheou (9 sept.); alla à K'iao-kia t'ing et remonta par Houang p'ing, Lei-Po t'ing, Fou kouan, jusqu'à P'ing-chan hien. Baber 1877

C'est aux environs de Hai-t'ang, au fond d'une cuvette entourée de Lolos que Baber a recueilli une partie de ses renseignements sur ces tribus.

»Pendant que nous étions en train de déjeuner, plusieurs Lolos de la frontière se réunissaient et j'eus une bonne occasion de les considérer. C'est une race bien plus grande que les Chinois, plus grande sans doute que n'importe quel peuple européen. Pendant le voyage, nous devons en avoir rencontré plusieurs centaines, mais nous n'en avons jamais vu un seul que l'on aurait pu appeler, même au point de vue anglais, court ou au-dessous de la moyenne.

1) Pages 67—68.

Ils sont presque tous sans exception remarquablement bâtis droits, avec des membres élancés et musclés; beaucoup d'entre eux sont robustes, mais l'obésité porcine du Chinois riche et sédentaire y est inconnue. Leur poitrine est profonde, ainsi qu'il convient aux montagnards; la rapidité et l'endurance avec lesquelles ils escaladent leurs montagnes natives sont un prodige et proverbiales chez les Chinois. Leur beau visage oval, d'un brun rougeâtre parmi ceux qui sont exposés aux intempéries de l'air, est pourvu de grands yeux horizontaux. Ils ont des pommettes proéminentes mais pas exagérées, un nez arqué mais plutôt large, une bouche ordinaire avec des lèvres quelque peu minces, et un menton pointu et caractéristique dont la barbe a été épilée. Le même procédé a dépouillé la lèvre supérieure, qui est bien proportionnée. Leurs dents sont remarquablement blanches et régulières, préservation qu'ils attribuent à ce qu'ils ne mangent jamais de viande rôtie, mais qu'ils font toujours bouillir leur nourriture. Peut-être le caractère le plus marqué de leur visage est une curieuse tendance aux rides, spécialement sur le front, qui est bas, mais large et droit. La petitesse des traits peut être une illusion seulement, à cause de l'ombre apportée par une manière spéciale de coiffure. A de très rares exceptions, le Lolo mâle, riche ou pauvre, libre ou soumis, peut être reconnu instantanément par sa *corne*. Tous ses cheveux sont ramenés en un noeud sur son front et là tordus dans un tissu de coton de façon à ressembler à la corne d'un unicorne. La corne avec son enveloppe est quelquefois bien longue de neuf bons pouces. Ils considérent cette coiffure comme sacrée, ou au moins on me l'a dit et même ceux qui portent une courte natte par convenance pour entrer en territoire chinois conservent toujours leur corne indigène, cachée pour la circonstance sous les plis d'un turban du Se-tch'ouan.

J'ai entendu cependant parler d'une tribu soumise près de Lei-Po t'ing qui a abandonné la Corne, comme une concession aux préjugés chinois, sans toutefois adopter la natte; mais comme le fait de conserver les cheveux sur le devant de la tête serait encore regardé comme une corne tandis que celui de les laisser pousser sur le derrière de la tête serait interprêté comme une natte, ils ont trouvé l'expédient radical de se raser la tête complètement.

Le principal habillement d'un Lolo est son manteau, sorte d'ample vêtement sans manches de feutre gris ou noir, ramené autour du cou par une ficelle et atteignant presque ses talons. Dans les classes plus élevées le manteau est de feutre fin — en grand honneur parmi les Chinois — et a une frange de toile de coton autour de son bord inférieur. Pour les voyages à cheval, ils ont un manteau similaire différant seulement en étant fendu à la moitié du dos; un large pan couvrant l'ouverture est rabattu aisément sur les reins et a croupe du cheval. La couleur de ce feutre est dans le principe grise, mais elle devient avec le temps brun-noire ou noire. On dit que les insectes qui importunent l'humanité n'infestent jamais ces cabans. Généralement le Lolo ramène étroitement ce vêtement sur ses épaules et croise ses bras à l'intérieur.

Ses jambes, enfermées dans des hauts de chausse de coton chinois, sont emmaillotées de bandages de feutre maintenus par des cordons et il n'a pas encore atteint le degré voulu de civilisation pour employer des chaussures. En été, le manteau de feutre est souvent remplacé par un vêtement de coton. Le chapeau, qui sert également de parapluie, est tissé en bambou, de forme conique, basse, et recouvert de feutre. Blotti dans son manteau de feutre sous ce toit de feutre, le vigoureux Lolo est inaccessible à la pluie et au vent.

De leurs femmes je n'ai malheureusement vu que la plus jeune espèce; d'honnêtes fillettes, joyeuses, timides, naturelles, en dehors, simplement vêtues, pieds nus, dépourvues de toute cette fausse modestie des femmes chinoises aux pieds bots et brûlantes de désir; jeunes filles avec lesquelles on aimerait à se trouver en termes fraternels. Quelques-unes d'elles, natives des environs de Yue-hi, vinrent pour me voir à la verandah de l'auberge, leurs bras noués autour du cou de l'une et de l'autre, créatures grandes et gracieuses avec des visages plus blancs que ceux de leurs frères. Elles ne comprenaient pas le Chinois, et décampèrent lorsque je fus assez hardi pour leur parler. Mais un vigoureux Lolo «Lord of Creation», [Maitre du Monde] haut de six pieds — dont j'avais gagné la bonne volonté par quelques simples mots — s'en alla et en ramena deux brassées — à peu près une demi-douzaine. Il aurait été peu aimable de présumer sur cette présentation plutôt contrainte, surtout qu'elles étaient trop timides pour parler, aussi je renvoyai ce joli auditoire avec la plus grande rapidité convenable. Leurs cheveux étaient partagés en deux tresses et tournés autour de leur tête; elles portaient des corsages et des jupons plissés et garnis de volants couverts d'un tablier et tombant à terre» [1]).

M. Emile Rocher a réservé aux Lolos plusieurs pages de son ouvrage sur le Yun-nan [2]). Il dit que le riz est pour eux un mets de luxe; «leurs principaux aliments sont la pomme de terre, qu'on trouve partout et qui croît en abondance sur les montagnes du Yun-nan, le sarrasin qu'ils appellent Ch'iao-mai (蕎麥), et le blé de Turquie, mais surtout ces derniers». Il consacre une longue description au mariage dont traitent tous ceux qui parlent des Lolos, Vial et les autres, mais malgré son intérêt je ne puis m'y arrêter faute de place. Il ne me semble pas que Westermarck dans sa grande *History of Human Marriage* ait eu son attention attirée sur E. Rocher 1880

1) *Travels*, pp. 60—62.

2) *La province chinoise du Yun-nan*. Paris, 1880, 2 vol. in-8, II, pp. 9—22.

les Lolos. Cependant je ne crois pas inutile de rapporter le fait suivant:

«Un vieil usage veut que le lendemain des noces la mariée quitte le toit conjugal au lever du soleil et revienne chez ses parents, sans autre souci de son mari ni de sa nouvelle famille; elle n'a le droit de retourner auprès de son époux que quand elle ressent les premiers symptômes de la maternité. Pendant toute la durée de cette séparation, elle jouit d'une liberté complète, et ne se fait faute de courir les villages voisins ni de prendre sa bonne part des fêtes et des amusements de la jeunesse. Si, au bout d'une certaine époque qui varie entre un an et dix-huit mois, elle n'éprouve aucun symptôme de maternité, le mari, convaincu qu'il n'a nul espoir de progéniture avec elle, retire sa parole, droit qu'il tient des anciennes coutumes, et cherche ailleurs une autre femme. Lorsque, au contraire, après quelques mois, la femme rentre sous le toit conjugal pour devenir mère, dès lors, le mari, assuré d'avoir par la suite une postérité nombreuse, ne lui demande aucun compte de sa conduite et la traite avec les égards que mérite sa fécondité. Celle-ci, de son côté, dit adieu aux plaisirs de la jeunesse pour commencer la vie active et laborieuse du ménage.

«Le premier enfant issu du mariage, quoique élevé avec les mêmes soins et la même attention que ceux qui viennent ensuite, n'est pourtant pas reconnu par le mari qui le considère en quelque sorte comme un étranger. C'est au second, fille ou garçon, qu'appartient le titre d'aîné».

A. Hosie 1882 M. Alex. Hosie, du service consulaire anglais, chargé de missions dans les provinces de l'ouest et du sud-ouest de la Chine, dont il a rendu compte dans plusieurs «livres bleus», a réuni les résultats de ses voyages en un volume [1]) dans lequel nous puisons les renseignements qu'il donne sur les Lolos.

En 1882, revenant de Yun-nan fou au Yang-tseu, Hosie passa par Tong tch'ouan et la plaine de Tchao t'oung où il note:

«Les collines au nord de la plaine sont habitées principalement par des Lolos, qui n'ont pas une très honorable réputation. Des histoires de massacre et de vol commis par eux sortent des lèvres des villageois qui habitent le long de la route, et l'idée que j'avais conçue de passer une journée avec cette

1) *Three Years in Western China.* London, 1890, in-8.

branche dégénérée de la tribu dut être abandonnée. Ces racontars de la route paraitraient avoir quelque fondement; les villages, et même de simples résidences, sont munis de tours de veilleur et de refuges, et des munitions sous forme de pierres sont empilées sur les fortifications pour résister aux attaques» [1]).

Plus tard, le 28 février 1883, Hosie quittait Tch'eng tou pour se rendre à Ta-li par Ya-tcheou 雅州 et la vallée de Kien-tch'ang; au sud de P'ing pa, avant d'arriver à Haï t'ang, il se trouve en présence des Lolos:

«Au sud de P'ing-pa, nous nous trouvâmes complètement dans le pays Lolo. Comme nous déjeunions au hameau de Shuan-ma ts'ao dans la matinée du 11 Mars, dix individus à l'air sauvage apparurent soudainement. Ils étaient vêtus de manteaux de feutre brun du cou aux genoux, leurs jambes et leurs pieds étaient bandés étroitement avec du tissu de coton, ils portaient des sandales de paille au lieu de souliers, et leurs cheveux étaient dressés en avant en forme de corne, projetée en avant du front et attachés avec de l'étoffe. Chacun était armé d'un long javelot en bois, pourvu d'une large tête de flèche en fer. Quelques-uns avalaient hâtivement un repas, pendant que les autres aiguisaient leurs javelots sur une pierre sur un côté de la rue. Nous commençions à penser qu'ils avaient de sinistres intentions à notre égard ou à celui de ce qui nous appartenait, lorsqu'ils disparurent vivement en file indienne dans le sentier étroit sur la colline au sud-ouest. Des moutons avaient été envoyés dans la même direction, et ces hommes étaient probablement des bergers se préparant à repousser de leurs troupeaux les attaques des animaux sauvages. A Hai-t'ang, que nous atteignîmes après une descente rapide, nous prîmes nos quartiers dans une nouvelle auberge justement terminée et par cela même propre. Comme ce matin était jour de marché, nous résolûmes d'être présents et de grossir la foule. La neige tombait abondamment et attristait quelque peu le marché aussi je persuadai à deux individus de cette masse vivante de Lolos de venir et de passer avec moi une heure ou deux à l'auberge. Je marquai leurs chiffres et quelques mots usuels et je puis ainsi comparer ma transcription des sons avec ceux pris par M. Baber des Lolos des autres parties du pays» [2]).

M. Hosie donne les chiffres de 1 à 10 recueillis par lui à Hai-t'ang et ceux qui ont été notés par Baber près de Wa-chan et près de Ma pien.

---

1) *L. c.*, p. 66. 2) *L. c.*, pp. 103—5.

«On remarquera qu'à très peu d'exceptions près, ces chiffres sont presque tous identiques et l'on peut ainsi, sans grand effort d'imagination, supposer que les Lolos parlent une seule même langue avec de légères différences de dialectes. Malheureusement, les hommes que je rencontrai étaient incapables d'écrire — qu'ils eussent une langue écrite a été prouvé distinctement — c'est pourquoi j'étais impuissant à aider à déchiffrer ce qui en ce moment demeure un livre scellé» [1]).

Plus loin:

«Les Lolos semblent porter indistinctement des manteaux blancs et bruns, et tout le temps de mon passage à travers leur pays, je ne constatai qu'une exception et c'était un manteau bleu bordé de franges rouges. Je fus incapable de trouver une explication satisfaisante à cette divergence. Quand nous flânions dans le marché de Hai-t'ang, quelques charges de Squine [2]) [*China-root*] — *Pachyma cocos* — se dirigeaient vers le nord. Ce produit est trouvé en grande abondance dans les collines du Se-tch'ouan, et du Yun-nan, et est hautement apprécié comme médicament» [3]).

. . . . . .

«Une escorte additionnelle de Lolos nous joignit à Hai-t'ang. Ils portaient leur costume national, et le sous-officier qui les commandait, était décoré en plus d'une plaque mince ovale en cuivre, fixée à son oreille gauche par un anneau de même métal. Nous quittâmes nos quartiers confortables pour affronter un ouragan de neige et nous marchâmes laborieusement toute la journée à travers la neige et nous embourbâmes d'un demi pied dans la boue. Des garnisons, chacune supposée être de trente hommes, bordaient la route à des intervalles d'un mille avec des postes entre elles. Cette partie du pays, entourant la frontière ouest du domaine Lolo indépendant, est le théâtre de fréquents raids lolos, des caravanes entières — marchandises, animaux, et individus — balayés et repoussés dans les montagnes inaccessibles à l'est.

«Nos escortes étaient relevées maintenant à chaque garnison, et les hommes étaient armés de sabres. Juste au moment d'entrer dans la plaine de Yueh-hsi, un soldat nous montra l'endroit où quelques années précédemment, une armée de cinq mille hommes avait envahi le pays des Lolos pour punir les maraudeurs, et il ajouta qu'aucun n'était revenu pour dire leur sort. Les constructions dans la plaine, qui se déroule nord-est et sud-ouest, ressemblent plus à des tours d'observation qu'à des maisons d'habitation; elles ont deux étages,

1) *L. c.*, p. 105.

2) Remplacé par la salsepareille.

3) *L. c.*, p. 106.

mais pas de fenètres au rez de chaussée. Nous vîmes de nombreux Lolos dans la ville de Yüeh-hsi T'ing; plusieurs d'entre eux employés officiels nominalement, quoique en réalité, des otages salariés pour la bonne tenue de leurs tribus. Ici notre escorte fut encore renforcée, et, lorsque nous quittâmes la ville dans la matinée du 15 Mars, nous fûmes précédés par une armée de soldats gaiement habillés, armés de drapeaux, de piques et de hallebardes. Le sud de la plaine est partagé en deux vallées par une rangée de collines; celle au sud-est conduit au pays des Lolos indépendants, où aucun Chinois n'ose s'aventurer; à travers l'autre vers le sud-ouest court la route de Ning-youen Fou et du Yun-nan» [1]).

Notre voyageur rencontre des femmes lolos; la plupart étaient jolies, mais quelques-unes avaient perdu leurs dents de devant.

Archibald R. Colquhoun 1883

M. Archibald R. Colquhoun, dans son voyage de Canton à Mandalay qu'il a écrit sous le titre de *Across Chrysê* [2]) (1883) a donné les renseignements suivants sur les Lolos:

Dans le Sud, les hommes Lo-lo que nous avons vus, semblent avoir perdu tout caractère distinctif de costume. Nous n'observâmes jamais chez eux la «corne» lolo, ou le grand manteau, gris ou noir, allant du cou aux talons, qu'on nous dit être un trait distinctif. Mais le voyageur qui peut ensuite les chercher dans leurs propres montagnes, sera récompensé, peut-être, en les trouvant, tels qu'ils ont été décrits comme existant dans les montagnes du Se-Tch'ouan, avec la plupart de leurs caractéristiques nationales. Pour le bénéfice du futur explorateur dans le sud et le sud-ouest du Yun-nan, à en juger par nos enquêtes, je pense que je puis lui prédire la «trouvaille d'un trésor» dans les collines Lo-lo. Là, peut-être, trouvera-t-il la vraie «corne», le manteau de feutre, et l'écriture que nous, à notre grande désolation, avons en vain cherchés.

Un fait curieux, que je lègue au prochain voyageur à élucider, est ceci, alors que le rapport chinois mentionné, aussi bien que toutes nos autres informations, déclarent le Lo-lo noir ou «Os noirs» (ainsi que Les Lo-los indépendants sont appelés par les Chinois) le supérieur des deux classes, dans *ce* voisinage on considére les Blancs comme les maîtres et les noirs comme leurs inférieurs.

Le *Houa* (fleur) *Lo-lo* rencontré à travers le Yun-nan Sud et Sud-Ouest, est probablement seulement une subdivision du *Pê*, ou *Lo-lo Blanc*. Les Lo-los sont considérés par la majorité des missionnaires catholiques romains pour être les mêmes que les Man tseu. Je ne connais rien des Man tseu et je doute

1) *L. c.*, pp. 107—8.

1) II, pp. 302—306.

qu'aucun Européen en sache davantage. Man tseu est un terme employé par les Chinois très vaguement, comme je l'ai expliqué autrefois dans mon récit, et n'a aucune signification ethnologique.

Il a déjà été constaté que *I-jen* et *I-chia* sont simplement des noms génériques employés quelquefois par les Chinois pour les Lo-los et quelquefois pour d'autres tribus. Il ne paraît pas improbable que les *Lissŭ*, *Lissou* ou *Lé-su* prononcés et épelés de façons variées et différant quelque peu, tels que Lo-su ou Ngo-su, — sont de la même race que les Lo-lo. Il parait raisonnable de conjecturer que des croisements du peuple aborigène, spécialement les Lo-lo et les Shan, avec les Tibétains, les Chinois et certaines tribus sur la frontière du Se tch'ouan et du Tibet, ont produit le vaste nombre de noms de tribus différentes que l'on trouve éparpillées à travers le Yun-nan.

Les tribus *Pa-i*, *Miao* et *Lo-lo* seulement, parmi les très nombreuses variétés que nous rencontrâmes dans le Yun-nan, semblent mériter le nom d'une nationalité individuelle. Les premières appartiennent à la race thai ou Shan, habitant le Laos. Déguisées sous une variété de noms de tribus et avec des costumes variés, on les trouve partout dans le sud et le sud-ouest du Yun-nan. Le nom de *Tai* a été corrompu en *Pa-i* ou *Po-yi* par les Chinois. Ces peuples, dans le sud-ouest du Yun-nan, ont sans contredit, conservé à un degré remarquable leur propre costume, leurs habitudes, leur langue, leurs livres et leur écriture. Et l'on nous affirma, qu'autre part dans le sud, quoique à un moindre degré — sans doute à cause de la faiblesse du peuple, — tel était aussi le cas. Les Chinois disent que les Pai fument l'opium sur une grande échelle; «sur dix, dix fument» nous a-t-on dit. Mais je ne crois pas que tel est le cas, quoiqu'ils aient appris rapidement cette mauvaise habitude des Chinois.

Nos enquêtes et notre expérience nous ont appris qu'un voyage circulaire très intéressant pourrait être fait de Ta-li ou du voisinage, qui embrasserait, sans quitter le Yun-nan, ces Pa-i ou Shans, les Lo-los au Sud, les Si-fans au Nord et les Li-ssus au Nord-Ouest, aussi bien que plusieurs subdivisions de ces tribus. Le futur voyageur dans ces régions fascinantes nous devra une grande gratitude pour cette idée.

Des tribus originales occupant le Yun-nan, seuls les *Miao-tseu*, les *Man-tseu* et les *Lo-los* ne sont pas encore entièrement soumis au joug chinois. Même dans le Se-tch'ouan, une portion considérable de ces tribus reste indépendante. Les *Miao* sont divisés largement en trois tribus, c'est-à-dire les *He*, les *Pe* et les *Houng* (ou Miao Noirs, blancs et rouges) leur nom venant dit-on, de la couleur de leurs habits. On les trouve principalement dans le Yun-nan oriental et le Kouei-tcheou.

On trouve dans les pays des hauts plateaux du Se tch'ouan méridional, du Yun-nan septentrional et du Kouei-tcheou occidental les *Man-tseu* d'à présent, qui méritent plus que les autres le nom de «Sauvages». On ne sait pas grand chose les concernant, car le fait de chercher des informations de ce

côté est un dangereux passe-temps. Monseigneur FENOUIL, l'évêque Catholique Romain actuel du Yun-nan nous a donné dans les pages des *Annales de la Propagation de la Foi* son expérience des *Man-tseu*. L'histoire de sa captivité et de son évasion merveilleuse est narrée dans un langage dont le pathos et l'humour rivalisent avec un vivant talent de description, qui aurait fait de lui un fameux «Special», s'il n'avait pas été désigné pour une œuvre tout à fait différente.

Quoique les termes de *Noirs* et *Blancs*, tels qu'ils sont appliqués aux Lo-lo, sont censés se référer simplement à leurs habillements — tout le monde vous le dira ainsi au Yun-nan — cependant il y a une raison de croire qu'ils ont une origine dans l'indépendance, ou autrement, de leur caractère.

Les *He Lo-lo*, quand ils ne sont pas soumis, ont la même manière de vivre que les Man tseu. On en trouve une grande quantité, aussi bien que de leurs voisins, les Man-tseu, dans la région connue sous le nom de Liang-chan, dans la partie sud du Se-tch'ouan, qui est séparée du Yun-nan par le Yang-tseu. Cette vaste région est un enchevêtrement sauvage de montagnes presque inaccessibles et recouvertes perpétuellement de neiges et de glace.

Quand le Yun-nan fut conquis par les Chinois, toutes les tribus aborigènes, l'une après l'autre, se soumirent au joug excepté les Man-tseu et les Lo-los, qui cherchèrent un refuge dans ces hauts glaciers et pays neigeux du Se-tch'ouan, où depuis lors ils se trouvèrent à l'abri de toute atteinte des Chinois.

Le 10 octobre 1885, Mr. F. S. A. BOURNE, Agent consulaire anglais à Tch'oung k'ing (Se-tch'ouan), recevait du Chargé d'Affaires à Peking des instructions «pour faire une enquête sur la situation commerciale et les communications» des provinces du sud-ouest de la Chine et étudier «l'effet probable que les clauses commerciales du Traité récemment conclu entre la France et la Chine exercerait sur le commerce anglais avec les marchés intérieurs du Kouang-toung, du Kouang-si et du Yun-nan». Bourne 1885

En conséquence, Mr. Bourne quitta Tch'oung k'ing le 26 octobre, suivant l'itinéraire Yong tch'ouan hien 永川, Lou-tcheou (kiang), Yong ning hien 永寧, Pi-tsie hien 畢節, où il arriva le 12 novembre (cette route a été suivie par la Mission lyonnaise), Wei-ning tcheou 威寧, Yun-nan fou (cette route depuis Tch'ong k'ing a été suivie par Hosie); puis par Youen kiang tcheou (rivière rouge) à Pou eul et Se-mao; par Youen kiang 元江 à K'ai houa

par Mong-tseu; de K'ai houa 開化 à Nan-ning 南寧 au Kouang-si par Kouang ngan fou 廣安, Po-se t'ing 百色 et Wou youen hien 武緣; de Nan-ning à Kouei-yang 貴陽, au Kouei-tcheou par Ts'ien kiang 遷江; King youen 慶遠, Li-po 荔波 et Tou yun 都匀; enfin de Kouei Yang à Tch'oung k'ing 重慶, route également suivie par Hosie, par Tsouen-i fou 遵義 et T'ong-tseu hien 銅梓. Il était de retour à Tch'oung k'ing en Mai 1886. [1])

Mr. Bourne a réuni des renseignements sur les Lolos, d'abord au Kouei-tcheou, puis à Se-mao, au Yun-nan; voici d'abord les renseignements du Kouei-tcheou: [2])

«J'aurais dû mentionner que le 12 Novembre, à Ta-chê-p'ing, nous avions rencontré nombre de Lolos, ou, comme ils sont appelés ici plus poliment, d'*I-kia* [3]) (familles barbares) (voir le Vocabulaire Lolo, No. 1). Ils sont très nombreux dans cette partie du plateau; les hommes portent le vêtement chinois, et parlent habituellement le Chinois. Comme il n'y avait pas de mines à inspecter à T'ang-t'ang, j'allais avec mon clerc chinois faire une promenade et m'enquérir des Lolos, et si possible découvrir un homme qui put m'écrire leurs caractères, lorsque, comme j'étais au milieu du lit sec du fleuve qui coule hors le village, je vis un homme à cheval descendant le sentier de la montagne vers nous sur un bon poney, avec de larges étriers de cuivre, et deux domestiques derrière lui. Un boy qui me suivait me dit alors: «Vous demandiez un I-kia; regardez, voici un T'ou-se (chef aborigène) allant à la ville. Je revins alors à l'auberge et envoyai mon lettré faire connaissance avec le T'ou-se, et si possible, me le ramener, ce en quoi il réussit.

Le T'ou-se était un homme massif, avec des traits épais, avec lequel il était difficile de frayer. Après que le temps et l'esprit original eurent émoussé sa tristesse et ses soupçons il nous rendit compte des dommages que lui et sa tribu avaient soufferts de la part des Chinois mahométans qui empiétaient sur ses terres, terminant avec une requête que je veuille bien aller et voir un jeune homme de sa tribu qui venait justement d'être à moitié tué dans une échauffourée. Nous trouvâmes un jeune homme de 18 ans, qui venait justement d'être amené au village, pour y être soigné, couché sur un matelas de cuir posé sur le plancher au milieu de la pièce, le long d'un feu de bois. Il avait

1) *China*. No. 1888. — Report. [C. — 5371]. 2) *Report*, pp. 7—9.

3) Les Pères Esquirol et Williatte, du Kouei-tcheou, viennent de publier un *Dictionnaire I-jen* (1907).

de mauvais coups de sabre sur l'échine, le genou, et le poignet. Les plaies avaient été couvertes par un praticien aborigène par des emplâtres de simples, qu'il n'aurait pas été prudent de changer, aussi lui donnais-je le sage avis de ne pas boire et fumer de trop, et je laissai quelque huile carbolique pour s'en servir quand on enlèverait l'emplâtre. Le T'ou-se fut alors mon ami, et m'invita à retourner avec lui chez lui à la campagne, où à quelques lieues de là, disait-il, demeurait un *perma*[1]), ou sorcier, qui pouvait écrire les caractères Lolo.

Quand je me levai le matin suivant, il pleuvait des hallebardes. Cependant, l'occasion était trop bonne pour la perdre, aussi à 7 heures, je partis avec un domestique. Le T'ou-se était au lit, et nous eûmes le plaisir de le voir faire sa toilette. J'eus peur qu'il ne voulut retarder notre départ, à cause de la pluie qui tombait à torrents, mais pas du tout; notre stupide ami sortit droit dehors, fit amener les chevaux, sans seulement remarquer qu'il pleuvait. Nous suivîmes un sentier de chevaux qui traversait des torrents et tournait autour des précipices, parfois traversant l'eau jusqu'aux genoux des chevaux, parfois peinant à pied dans la boue par-dessus la cheville. Nous avions déjà marché ainsi à peu près trois heures, mais notre hôte nous disait encore que sa maison était plus loin. A onze heures environ, mon domestique allégua que nous ne pourrions pas aller plus loin, parce que nous n'aurions pas le temps de retourner à l'auberge, ce qui était très important pour lui car il ne voulait toucher à aucune nourriture dans les habitations des Lolos, de peur qu'elle ne fût empoisonnée. Juste au moment où j'avais décidé que nous allions retourner nous arrivâmes en vue d'un cottage, que notre hôte nous indiqua comme étant la demeure du sorcier, où je le persuadai de nous faire entrer. Le *Perma* était malheureusement à trente milles de là, officiant à un enterrement, mais sa femme et son frère étaient dans la maison, et cinq ou six autres Lolos arrivèrent bientôt des cottages plus haut sur la colline. La distance jusqu'à la maison du Chef restant incertaine, je m'excusai de ne pas aller plus loin et je me mis en devoir d'apprendre ce que je pouvais des Lolos présents.

Comme il faisait froid, et que nous étions trempés, on jeta du bois sur le feu, autour duquel nous nous assîmes mangeant des noix — la seule nourriture qu'on put obtenir. — Le Chef s'assit et fuma de l'opium. Quant aux sons donnés dans le Vocabulaire (Lolo n° 2) de la langue de ces gens, j'en suis à peu près certain, car les six ou sept Lolos présents étaient tous d'accord à leur sujet. Le frère du *Perma*, notre hôte, ne pouvait pas écrire; mais il prétendait être capable de choisir un caractère ici et là dans les manuscrits de son frère..... Le frère me dit que le manuscrit ne contenait rien que les formules religieuses, des charmes, etc., le seul objet, autant que j'ai entendu dire, pour lequel les Lolos emploient leur écriture. Je demandai alors un manuscrit. La femme et le frère du *perma* absent y trouvèrent tous les deux un empê-

1) Appelé *pimo* par le P. Vial.

chement insurmontable, mais le T'ou-se passa par-dessus leurs objections et insista pour que j'en aie un. Le Manuscrit est aujourd'hui au British Museum.

Ces Lolos avaient des traits plus gros et plus irréguliers que la moyenne des Chinois. La couleur de leur peau semblait assez la même, mais les yeux étaient plus profonds. Ils sont divisés en trois tribus, connues en chinois par «Hei», «Pai», et «Kan» (noir, blanc et sec) Lolo, ou I-jên, une distinction sans signification, mais correspondant apparemment à une réelle division de tribu. Ils croient à une future récompense, brûlent les morts, adorent leurs ancêtres par le sacrifice d'un boeuf, et n'ont pas d'idoles. Quatre morceaux de papier brun sont censés représenter les puissances de l'autre monde, et trois tiges de bambou leurs ancêtres.

Le fleuve T'ang-t'ang est un cours d'eau insignifiant, mais a un large lit comblé de débris des collines, et comme le fleuve K'o-tu, est sans doute un torrent formidable pendant les pluies. A Chi-ya-k'ou nous croisâmes la première charrette que je voyais depuis que j'avais quitté Chang-haï, nous prîmes cette charrette pour un présage de meilleures choses, car elle était d'une construction si grossière, avec de solides roues en bois, qui étaient inégalement aplaties et usées, qu'aucun boeuf n'aurait eu le pouvoir de la traîner sur les routes par lesquelles nous avions passé. Et effectivement, un détour du village nous amena à une plaine, si bien que nous avions devant nous un horizon uni, le premier que nous ayions eu sous les yeux depuis que nous avions quitté I-tch'ang. Pendant les dix milles suivants, à la première ville de la province de Yun-nan — Hsuan-wei-chou — notre route courut sur une étendue de limon rouge et sec, avec à peine deux ou trois maisons en vue.

Hsuan-wei-chou est une ville sur laquelle un pionnier de commerce ne peut pas trouver grand'chose à dire. Mon lettré chinois sortit comme de coutume, armé d'échantillons pour découvrir combien les habitants payaient d'impôts étrangers, mais revint pour dire que le seul trafic consistait en jambons et qu'aucun [des habitants] dans la ville ne valait 200 livres.

Cette plaine a été presque toute entière dépouillée de bois, probablement au temps de la révolte, où l'on affirme que 200,000 hommes ont campé là. Au reste le manque de bois dans le voisinage des villes est la règle au Yun-nan».

Voici maintenant les notes prises au Yun-nan: [1])

«En flânant à travers la place du marché à Se-mao, il était évident de voir que plusieurs différentes races étaient représentées même parmi les hommes habillés à la façon chinoise. Le fait est que les hommes des 141 tribus aborigènes qui suivant la «Topographie du Yun-nan» habitent cette province, portent pres-

1) *Report*, pp. 18—19.

que tous le costume chinois, tandis que les femmes, qui restent à la maison, portent le costume de la tribu. Presque les seuls costumes de tribus que je remarquai furent ceux des Ma-hei, qui sont des Lolos et qui s'habillent en noir avec des ornements d'argent, et des Pai-i (Shans) dont il y avait là quelques femmes. Les Shans étaient nu-pieds, habillés avec un vêtement qui tenait du kilt et du jupon, allant presque jusqu'aux chevilles — vert tout le tour du bas de la largeur d'un pied, avec des bandes jaunes, rouges, et noires au-dessus. Ils portaient de larges boucles d'oreilles en anneaux de corne, qui faisaient un disque de la largeur d'un florin de chaque côté du lobe de l'oreille. La tête était enveloppée d'un turban couleur chocolat.

J'eus assez de peine à entrer en conversation avec les gens de race non-chinoise pour m'enquérir de leur langage, car s'ils étaient accostés en pleine rue, ils étaient soupçonneux (car pourquoi des étrangers s'adressent ils ainsi?) et dans les maisons, l'entretien libre était rendu difficile par la présence de deux braves gens avec des ordres obstructionnistes. Heureusement, quelques jours révèlèrent le fait curieux que ces hommes passaient leur temps avec une uniformité tout-à-fait invariable. Après le dîner, ils fumaient l'opium, et bavardaient avec cette trivialité abondante particulière aux fumeurs d'opium jusqu'à minuit. Ils choisissaient une place pour dormir quand le soleil luisait sur eux aussitôt qu'il se levait. Ici on peut les voir chaque matin de 7 à dix dormir dans la cour avec leurs pieds gluants et brillants sortant d'un demi-mètre de leurs couvertures. Aussi un matin, j'envoyai de bonne heure un domestique chercher un aborigène.

Le domestique revint avec un homme bâti légèrement, mais bien musclé, avec une tête bien dessinée et une figure très intelligente, rendue intéressante par l'expression de surprise réservée difficile à décrire. Il portait un énorme turban noir, mais autrement était vêtu comme un Chinois ordinaire. Il allait devenir le prêtre ou sorcier d'un village Lolo appelé Na-ni-pa, à 30 lis à l'ouest de Se-mao. Il était justement l'homme que j'avais manqué dans le Kouei-tcheou. Quelques mots (voyez Vocabulaire Lolo, No. 3) montraient qu'il parlait la même langue que les Lolos du Se-tch'ouan, du Kouei-tcheou et du Yun-nan septentrional. A côté de la ressemblance générale, qui paraîtra très grande, si l'on considère que Se-mao est au moins à 450 milles de T'ang-t'ang (Voc. Lolo, No. 2) et que les Lolos de Se-mao n'avaient pas de tradition d'où ils venaient, il n'y avait pas à se méprendre aux gutturales nasales et à l'*s* galloise aspirée.

Comme on lui montrait les manuscrits lolos imprimés dans le livre de Mr. Baber, cet homme dit qu'il ne pouvait pas le lire, quoiqu'il fut sûr que c'était là de l'écriture Lolo, dont il pouvait reconnaître quelques-uns des caractères. Il offrit de prendre chez lui une feuille afin de la montrer à un vieux sorcier («per-ma») qui était alité et qui la comprendrait, et promit de m'apporter un de ses propres livres pour me le montrer. Le jour suivant il revint avec la feuille, à laquelle il dit que le vieux «perma» ne pouvait donner aucun sens,

quoiqu'il pût en lire les caractères; et il apportait aussi un de ses propres manuscrits. C'était un rituel divisé en sections propres à diverses occasions religieuses, par exemple, une partie devait être lue pour purifier une maison après la mort de quelqu'un. Il consistait en chants rimés de cinq lignes de caractères, et contenait à côté une liste des surnoms de la tribu. Malheureusement l'éducation de mon ami avait été négligée, car son père, également un «per-ma», était mort alors qu'il était encore trop jeune pour avoir complété ses études. C'est pourquoi, même capable de lire son livre de prières, il ne pouvait expliquer ce que cela signifiait.

Dans son opinion, ce n'était pas important, puisque le rituel avait été arrangé entre ses ancêtres et les dieux, qui savaient très bien ce que signifiait tout ce qu'il lisait dans la section de droite et donnaient aux caractères leurs propres sons, il disait qu'il était certain de cela. Malheureusement, toutes les notes de ma conservation avec lui sont perdues, excepté quelques feuilles sur lesquelles je l'avais fait écrire tous les caractères dont il pouvait se souvenir, ajoutant moi-même à côté le son en anglais. Ce document a été recueilli dans ma maison après le pillage et est transmis avec ce Rapport. Les sons sont transcrits autant que possible d'après le système de Sir T. Wade — la figure 5 signifie «ju-shêng» — les tons ne sont qu'approximatifs.

Il paraît que le Lolo est une langue du type chinois, avec un petit nombre de mots monosyllabiques ou dissyllabiques accompagnés de «tons«. L'écriture est probablement aussi pareille à la Chinoise en tant qu'un système idéographique basé sur une peinture écrite; mais le «per-ma» de Se-mao, ne connaissant pas tous les caractères, employait un caractère d'un certain son, pour représenter tous les autres avec le même son, comme «Kung» (travail) serait écrit en Chinois pour «Kung» (mérite), «Kung» (public) etc. Tel était le point de vue du «per-ma».

Les Pa-i, ainsi que sont appelés les Shans, dans cette contrée, sont divisés en «eau» et «sec», mais ils parlent la même langue. Shan N° 1 est un vocabulaire pris d'après un Choui (eau) Pai-i, qui venait du district de Mêng-la au sud-ouest de Se-mao.

Lolo N° 4 est un vocabulaire pris d'après un homme de la tribu appelée Ma-hê par les Chinois, qui ont seulement immigré de l'est dans le voisinage de Pou-eur Fou, pendant ces six dernières années; ils comptent ici une centaine de familles. Ils sont très timides, et paraissent être une tribu Lolo abâtardie».

Dans la topographie de la Province du Yun-nan (édition de 1836), il y a un catalogue de 141 classes d'aborigènes, chacune avec un nom séparé et une illustration, sans aucun essai de classification. Mr. Bourne est convaincu qu'en dehors des Tibétains

(comprenant les Si-fan et les Kiu-tsoung) il n'y a que trois grandes races non chinoises dans le sud de la Chine: les Lolos, les Shans et les Miao-tseu. (*Report*, p. 87). Cette classification est adoptée par le Dr. Deblenne. (*Mission lyonnaise.*)

Le P. Vial [1]), qui réside à Lou-mei-y, a donné de nombreuses notes sur les Lolos de sa région qu'il a étudiés de la manière la plus sérieuse dans des articles signalés dans la bibliographie à la fin de ce mémoire, mais dont il a donné la substance dans une brochure imprimée à Zi-ka-wei en 1898 [2]); c'est cette brochure que je citerai. P. Vial 1890—1898

Voici quelques-unes des remarques que le P. Vial fait sur la langue des Lolos: Presque tous les mots sont formés d'une consonne et d'une voyelle; aucune diphthongue, aucune consonne terminale; la syntaxe n'est pas compliquée: 1° le sujet, 2° l'adjectif, 3° le complément, 4° le verbe; les adverbes et les participes se confondent avec les adjectifs; les conjonctions sont à l'état d'embryon; les prépositions n'existent pas; presque toutes les interrogations se forment par le radical *ka* suivi du mot indiquant le sens; l'interrogation se fait aussi par la répétition du verbe; la négation se rend par *ma* qui se met avant le verbe, ou entre les deux mots lorsqu'il est double; la langue lolo est la même partout par sa structure et son mécanisme; mais elle se divise en un grand nombre de dialectes par le changement des consonnes *ou* des voyelles — ou des consonnes *et* des voyelles; dans un tableau, le P. Vial donne sur quatre colonnes quatre dialectes: 1° celui de la tribu qu'il habite (*gni*), 2° celui que parle le P. Martin qui essaie d'évangéliser

1) *Paul Félix Angèle* Vial, né en 1855 du diocèse de Grenoble, des Missions étrangères de Paris, parti pour le Yun-nan le 29 octobre 1879.

2) *Les Lolos.* Changhai, Imp. de la Mission Catholique, Orphelinat de T'ou-sè-wè, 1898, in-8.

une tribu *man-tseu* sur la rivière T'ong-ho au Se-tch'ouan; le 3e est pris dans un opuscule de M. Lefèvre-Pontalis; près de Lai-chau au Tong-king; enfin le 4e n'est pas autre chose que la langue birmane elle-même. — Si j'en juge par la langue, les Lolos me semblent être les frères des Birmans et les cousins des Pan-i (ou Thai); mais ils n'ont aucune parenté avec les Chinois, ni par la langue, ni par les coutumes, ni surtout par le caractère.

Le P. Vial donne de nombreux spécimens de l'écriture des Lolos. «Les caractères lolos se rattachent, *dans leur origine*, au système idéographique. Dans leur développement, c'est le syllabisme, le phonétisme syllabique, qui domine».

Il consacre un chapitre à la littérature et à la poésie.

«Cette littérature est toute faite d'images et de comparaisons, images prises uniquement dans la nature, dans ce que l'on voit ou sent ou touche ou mange».

Le P. Vial à donné la traduction de plusieurs poèmes ou complaintes. Il a donné le texte, le mot à mot et la traduction d'un morceau sur le *Déluge universel* que je reproduis afin qu'on le compare à ce que rapportent d'autres écrivains de cette catastrophe.

Le Déluge universel.

«La famille des vénérables ancêtres des Gni (Tribu des Gnip'a) était composée de quatre personnes, trois frères, une sœur, laboureurs: Hier (dirent-ils) nous avons labouré, aujourd'hui à l'aurore nous renverserons et piocherons; les sillons renversés et défoncés, ensuite nous labourerons. Trois jours après nous renverserons et piocherons, les sillons seront renversés et défoncés. Une nuit pendant qu'ils se reposaient, minuit arrivé, le vénérable esprit Gninia, un bâton d'argent à la main, défonça et renversa les sillons. Le frère ainé (dit). «Il faut le frapper. Le cadet (dit): Il faut l'enchaîner. Le dernier (dit): Interrogeons-le un peu! Vous, pourquoi avez-vous ainsi agi de cette manière? (Il répondit:) Vous, trois frères, il est inutile de labourer la terre, l'époque du déluge est arrivée; l'eau doit submerger du ciel à la terre, et de la terre au ciel. Tous les hommes doivent être submergés». — Nous quatre, frères et sœur, qu'allons-

nous faire? dirent-ils. Le frère ainé s'enferma dans un coffre de fer (et fut submergé). Le cadet s'enferma dans un coffre de cuivre (et fut submergé). Le dernier, avec sa sœur, s'enferma dans un coffre de bois. «Prenez un œuf de poule avec vous; tant que le poussin ne chantera pas, n'ouvrez pas la porte du coffre; dès que le poussin chantera, ouvrez la porte du coffre. Ils étaient arrêtés sur un chêne à mi-rocher du mont Moutou (ou Mouto); descendre, et descendre, ils ne le pouvaient pas; monter, et monter ils ne le pouvaient pas. Sur la roche avait poussé une branche (racine) de bambou: Je m'attache à ta tête (dit-il) pour, par toi, monter sur le rocher. Etant monté sur le rocher, moi, qui, auparavant, n'ai jamais adoré aucun esprit, maintenant je veux t'adorer comme esprit. C'est depuis lors que nous adorons (ce bambou) comme esprit (des ancètres)». [1]).

Ce que dit des Lolos le Dr. Deblenne, attaché à la Mission lyonnaise, est assez insignifiant; il a surtout reproduit l'opinion de ses devanciers; je note toutefois cette observation personnelle: Mission lyonnaise 1895

«Les Lolos que nous avons observés dans le Yun-nan oriental, à Tou-dza, Y-o-fong et Lou-mei, avaient la taille un peu au-dessus de la moyenne. Ils m'ont paru mésaticéphales, avec tendance à la dolichocéphalie, marquée surtout chez les *Ko-pou* de Tou-dza». [2])

On trouvera, *l. c.*, p. 35, la photographie d'un village lolo, près de Yun-nan fou, communiquée par le P. de Gorostarzu, procureur de la Mission catholique de Yun-nan fou, et p. 41, une photographie, communiquée par le P. Bonhomme, de coiffures de femmes lolos de K'iu tsing fou.

Le P. Gourdin [3]), missionnaire au Se-tch'ouan méridonal, écrivait du Kien-tch'ang, le 30 juillet 1878: Gourdin 1878

«Les vallées sont généralement occupées par les Chinois, chaque jour plus nombreux. Ils ont pris, comme partout, ce qu'il y avait de meilleur. Les montagnes de l'est sont occupées par les Lolos cultivateurs, pasteurs et surtout

1) Vial, *l. c.*, pp. 61—5.

2) *La Mission lyonnaise en Chine* 1895—1897, p. 375.

3) *Edouard François* Gourdin, du diocèse de Beauvais; Missions étrangères de Paris parti le 16 août 1868; missionnaire au Se-tch'ouan méridional.

pillards émérites, qui réduisent en esclavage tous les Chinois dont ils peuvent s'emparer. A l'ouest, les montagnes sont peuplées d'un mélange de tribus Lolos, Sy-fân, Mò-so, thibétain qui tendent à disparaître de plus en plus devant le Chinois envahisseur et destructeur de leurs forêts autant qu'avides de leurs biens». [1])

Guébriant 1898

Le P. de GUÉBRIANT [2]), chargé depuis 1892 ou 1893, de la région du Kien-tch'ang, est provicaire de la mission du Se-tch'ouan méridional; avant de servir de guide à M. d'Ollone, il avait lui-même voyagé dans le pays confié à son zèle apostolique et il a rendu de grands services aux voyageurs français qui ont eu recours à lui.

Le Se-tch'ouan 四川 en s'enfonçant au sud comme un coin dans le Yun-nan forme le Kien-tch'ang 建昌 dont le principal fonctionnaire est le préfet de Lin-youen fou ou Ning-youen 寧遠 avec au-dessous de lui pour l'aider dans l'administration, les mandarins de Yué hi t'ing, Mien lin hien, Si-tchang hien, Houei-li tcheou et Yen-youen hien.

Le 3 novembre 1898, le P. de Guébriant quittait sa résidence de Té Tchang, au sud de Ning youen, appuyé sur la chaine de montagnes qui sépare les deux vallées du Ngan-lin-ho et du Kin ho. Il passe le Ya-loung-kiang, arrive à Yen yuen hien, visité par Hosie, passe à Yen-tsin, La-sa-tien, le village de Mien houa ti dont le ruisseau marque la frontière du Se-tch'ouan et du Yun-nan et se jette plus loin dans le Pe Choui kiang, nom local du Yang-tseu, Houng pou so, la plus ancienne chrétienté du Kien-tch'ang, et arrive à Houei-li-tcheou (22 nov.) qu'il quitte le 24, se dirigeant au nord-est vers Pei-châ, et en cinq étapes, cent à cent vingt kilomètres, gagne Lin-youen.

Voici sa découverte de manuscrits lolos, lorsqu'il a quitté Te tchang:

1) *Missions catholiques*, XI, 1878, pp. 215—6.

2) *Jean-Baptiste Marie* Budes de Guébriant, de la famille du célèbre maréchal de France; du diocèse de Paris; Missions étrangères de Paris; parti le 7 octobre 1885; missionnaire au Se-tch'ouan méridional.

«Des édits de mandarins de toute catégorie en tapissaient les murailles, et, en charmant les yeux, attestaient la sollicitude d'un gouvernement toujours prodigue d'encre et de littérature quand il s'agit d'adoucir les moeurs des populations arrièrées. Soudain, parmi ces hiéroglyphes familiers, un carré de papier fixa mon attention. Des caractères inconnus, pas plus tibétains que chinois, s'y étalaient avec désinvolture au milieu des solennels cachets des pancartes officielles. C'était une affiche en écriture lolo, chose que je n'avais pas rencontrée encore. J'interrogeai avec curiosité. Les Lolos un peu apprivoisés finirent par nous confesser que leur *pé-mou*, autrement dit leur sorcier, avait là tout à côté une caisse remplie de ces grimoires.

«— Vite, qu'on appelle le sorcier!

«— Le voilà!

«— Où sont tes livres?

«— Je n'en donne pas.

«— Montre toujours.

«— En voilà deux.

«— C'est bon; nous les prenons tous les deux. Que veux-tu en échange?

«— Le fusil du «grand homme».

«— Pas dégouté! tiens, voilà mon mouchoir en belle toile européenne; çà va-t-il?

«— Çà va.

«— C'est bien; le mois prochain, viens à Té-tchang et pour chaque cahier on te donnera un mouchoir ou mieux encore».

Si donc vous voulez des manuscrits lolos, vous savez maintenant où vous adresser. Pour une douzaine de mouchoirs du Bon Marché, vous pourrez acquérir un stock authentique à faire pâlir d'envie la Bibliothèque Nationale». [1])

Ce n'était pas le premier voyage du P. de Guébriant chez les Lolos; déjà en 1895, il avait traversé leur pays; «C'est à un missionnaire, le P. de Guébriant, que je dois de connaître la possibilité de suivre la route que j'ai explorée. Il l'avait prise pour revenir du Yun-nan, où il s'était réfugié pendant la persécution religieuse du Se-tch'ouan en 1895; je lui en exprime ici tout mon remerciement. Mon itinéraire, qui s'écarte en partie du sien, m'a permis d'aller visiter dans sa résidence le principal chef des Man-tseu blancs, le T'ou-se (prince) de Mou-ki-tou, qui jouit encore d'une grande influence malgré les spoliations des mandarins chinois». [2])

1) *Missions catholiques*, 1899, p. 80.

2) C.—E. Bonin, Soc. de Géog., *Comptes rendus*, 1899, p. 86.

«Le P. de GUÉBRIANT, écrit M. d'OLLONE [1]), possède à Ning-youen fou, à vingt jours de marche de toute voie fluviale, tout ce qui a paru sur les explorations asiatiques; lui-même a parcouru dans tous les coins la région entre le massif des Lolos et le Yang-ts'eu; il en a levé les itinéraires presque tous nouveaux. Si le temps lui a manqué pour dessiner ses levés, ses carnets sont complets; il les ouvre avec un désintéressement sans égal en faveur de tous les Français. Il les a communiqués à MM. Madrolle, Bonin, de Marsay. J'ai pris copie de ces levés et je compte en dresser la carte et la présenter de la part de l'auteur à la Société de Géographie».

W. M. Upcraft 1892 Le Rév. W. M. UPCRAFT, missionnaire américain de Soui-fou, parlant des hommes sauvages du Se-tch'ouan (Leang chan), décrit sommairement leurs mœurs; notons ce qu'il dit des maisons dans lesquelles se réfugient les Chinois lors des incursions des pillards:

«Un trait saillant du paysage est le grand bâtiment à trois étages blanchi à la chaux, s'élevant comme la tour d'un château au-dessus des petites chaumières groupées autour d'elle. C'est la forteresse commune dans laquelle les habitants courent s'abriter lors des incursions des Man-tseu. La porte est solidement protégée par une barrière, les murs sont percés de meurtrières, et autour des murs juste au-dessous du toit surélevé, sont entassées de grosses pierres, pour server de munitions à la garnison assiégée».

. . . . .

«Leurs vêtements de feutre viennent de l'ouest, et en ce qui concerne Lei-po, les Man-tseu exportent plus qu'ils n'importent. Ils font une grande consommation de l'alcool brûlant appelé «ho-jiu» (vin de feu)».

«L'idolâtrie n'est pas beaucoup pratiquée, l'usage de l'opium est inconnu, mais une forme grossière du culte des ancêtres a prévalu. Les morts sont incinérés et quand c'est un chef de famille, un morceau du bois carbonisé du bucher est conservé; on en polit la surface et on y dessine une image grossière du défunt. Cette ressemblance approximative est placée bien en vue et adorée par la famille. Ceci à part, il ne parait pas y avoir beaucoup de coutumes idolatriques». [2])

Henri d'Orléans 1895—1896 Dans son voyage *Du Tonkin aux Indes* le prince HENRI d'ORLÉANS a relevé dans le Yun-nan des particularités sur les Lolos et il a donné 25 vocabulaires dont 6 Lolos pris à Cheu-pe-te, à Machatsa, à Ke-tcheu, à Se-mao, à Chian-na-ling, à La-li-chin.

1) *La Géographie*, 15 sept. 1907, p. 196.

2) *The Wild Men of Sschuan, Chin. Rec.*, Oct. 1892, pp. 475—8.

Le 17 octobre 1898, M. C. E. Bonin adressait à la Société de Géographie [1]), de Kien-tch'ang fou une lettre dans laquelle il annonçait qu'il venait «de traverser, de part en part le massif montagneux du Leang-chan, qui sert de refuge aux tribus autochtones connues à tort sous le nom, injurieux en chinois, ridicule en français, de Lolos et auxquelles il propose de conserver celui de *Man-tseu* que leur donnent les Chinois». Bonin 1898

D'après la carte sommaire dressée par M. Bonin, son itinéraire porte les noms de lieux suivants: K'iao Kia t'ing, Wa-wou, Hou-lou-kou, Sin-tchang, Mou-ki-tou, Pe-cha, Ta-wa-ki, Ta-song-ling-ping, Ta-soui-tang, Pou-kai, Tche-tche-kai, Yu-soui, Kaï-ying hien, Tong-mou-kou, Cha-koma, Ta-che pan, Kien-tch'ang.

Outre sa carte, que nous reproduisons, M. Bonin a donné une photographie du col de Cha Koma.

M. Bonin a confirmé les résultats de son voyage de 1898, dans la note suivante qu'il a adressée récemment à la Société de Géographie pour revendiquer la priorité de la traversée du Ta Leang chan que réclamait le capitaine d'Ollone.

«J'ai après avoir franchi le Yang-tseu près de Kiao-kia t'ing, continué ma route vers le nord-ouest dans la direction de Ning-youen fou, chef-lieu du Kien tch'ang, en traversant de part en part le massif du Leang-chan; je suis passé ainsi sur le territoire des «Lolos Blancs», groupés autour de leur *T'ou-seu* ou chef indigène, que j'ai été voir dans son castel de Mou-ki-tou, puis celui des «Lolos noirs», dépendants du T'ou-seu de Silo, oncle du précédent. En remontant ensuite la vallée chinoise du Kien-tch'ang jusqu'à Mien-ning hien, où étaient déjà passés avant moi Bonvalot, le prince d'Orléans et Madrolle, je me suis engagé au delà dans une région inexplorée également habitée par des Lolos, qui ont su mieux encore que ceux du Leang-chan préserver leur indépendance, car au lieu d'être complétement entourés comme ceux-çi par des villages et

1) Société de Géographie, *Comptes rendus*, 1899, pp. 33—7.

des postes chinois, ils sont adossés à l'ouest au pays tibétain dont les chefs sont sans action et sans rapport avec eux. C'est par cette route entièrement nouvelle que j'ai débouché sur la rivière T'ong-ho, qui traverse la principauté tibétaine de Ta-tsien lou et dont les bords, dans la partie où je la rejoignis, dépendent d'un autre chef aborigène, la *T'ou-se* de Tseu ta ti. L'existence d'une route allant du Kien tch'ang au Fleuve Bleu, entre Ning youen et Kiao kia t'ing, m'avait été signalée par Madrolle, qui en marqué l'amorce sur la carte de son propre itinéraire à travers le Kien tch'ang» [1]).

André Leclère 1898

M. André Leclère, Ingénieur en Chef des Mines, qui a parcouru les provinces chinoises voisines du Tong-king, résume ainsi ses connaissances sur les Lo-lo:

«La grande majorité de la population du Yun-Nan est d'une origine tout à fait différente. Elle provient de la descente des Mongols de la région du Kou-Kou-Noor, qui, contournant les plateaux supérieurs du Tibet sans quitter cependant les régions élevées, se sont installés, bien avant l'ère chrétienne, d'abord au Chen-Si, puis dans la partie occidentale et montagneuse du Se-Tch'ouan. Leurs diverses tribus ont complètement conquis le Yun-Nan, et sont descendues jusque dans le haut Tonkin, où elles subsistent encore sous le nom de Manns. Ayant recueilli à tout hasard les principaux termes du vocabulaire mann sur les bords du Fleuve Rouge, j'ai pu ensuite constater son identité non seulement avec celui des indigènes que le P. Vial évangélise dans la région du Lou-Nan, mais encore avec celui des habitants du Leang-Chan, à l'extrémité méridionale du Se-Tch'ouan.

«Les indigènes mongols du Yun-Nan reçoivent d'ordinaire le nom de Lolos, qui est plutôt un terme de dérision, suivant les habitudes fréquentes des Chinois à l'égard des étrangers. Le nom de Man-Tze qu'on leur donne également dans la région du Leang-Chan signifie simplement «barbares». A l'ouest du Leang-Chan ils portent le nom de Lyssous. Les Lolos se relient à leur pays d'origine par une série de grands territoires gouvernés par des chefs importants, qui n'en sont pas moins soumis en principe à l'autorité chinoise, et qui sont rattachés administrativement à la province de Se-Tch'ouan. Ces territoires, où pénètre le télégraphe chinois, diffèrent complètement du Tibet, en ce qu'ils renferment des villes librement ouvertes à la population chinoise et gouvernée par les mandarins. Les Européens peuvent donc y accéder sous la protection du gouvernement impérial, tandis que le monopole commercial des lamas interdit encore aux Chinois comme aux Européens l'entrée du Tibet.

---

1) *La Géographie*, 15 octobre 1907, pp. 270—271.

PUBLICATION DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

L'occupation du Yun-Nan par la race mongole est pleinement mise en lumière par l'histoire chinoise (voir les travaux de M. Rocher). Un prince du nom de Ts'ouan, venu du Se-Tchouan occidental, résidait dans la région du Ku-Tsing et gouvernait déjà le pays sous l'autorité, plus ou moins effective, de la Chine au VIe siècle de notre ère. Le dernier prince successeur des Ts'ouan a été remplacé au XVIIe siècle par le général chinois Ou-San-Koue. C'est seulement de cette époque que date l'organisation mandarinale actuelle du Yun-Nan. De cette époque aussi date la classe importante des Pen-Ti-Jen, issus pour la plupart des anciens compagnons de Ou-San-Koué, qui auraient reçu de lui des concessions territoriales. Beaucoup d'entre eux, sous le titre de *Tou-Sse-Kouan*, administrent héréditairement des territoires occupés par les aborigènes. L'immigration chinoise s'est d'ailleurs effectuée lentement au Yun-Nan, bien avant l'organisation mandarinale.

Les Lolos forment encore la grande majorité de la population du Yun-Nan. Ils se rencontrent jusqu'aux portes de Yun-Nan-Sen et de Mong-Tse, mais on ne les voit revêtus de leur costume spécial que dans les régions les plus écartées. Les indigènes, ont, auprès de leurs villages, des bois sacrés. A ces futaies, on reconnaît à distance les groupes de cette population. Il est permis de pénétrer dans ces bois, mais il est interdit d'en couper les branches. Les Lolos du Yun-Nan ont échappé au bouddhisme qui a pénétré en Chine par des régions plus septentrionales. Les pratiques de la religion consistent en un certain nombre de cérémonies fétichistes qui s'accomplissent annuellement dans les bois.

Les habitations des Lolos sont des cases de très petites dimensions, beaucoup moins aménagées que les maisons chinoises, mais complètement dépourvues de ces réceptacles d'engrais humain qui envahissent les demeures des familles chinoises et sont la base de leur industrie agricole. On trouve chez les Man-Tze des maisons construites en troncs d'arbres superposés horizontalement et assemblés aux angles comme les *isbas* russes.

Tandis que les Chinois n'élèvent que le porc, les Lolos, entretiennent, en outre, de nombreux troupeaux de bêtes à cornes, et font usage du lait. Ils placent, autant que possible, leurs villages dans le voisinage des mares nécessaires à l'alimentation du bétail.

Ces indigènes sont divisés en un assez grand nombre de tribus, qui non seulement, n'admettent pas les femmes chinoises, mais même ne se mélangent pas entre elles, quoique parfois elles se trouvent dans le même village. Il existe parmi elles une sorte de hiérarchie; la caste la plus élevée est celle des He-I, qui fournit souvent les chefs de village. Ceux-ci prennent, comme les Pen-Ti-Jen le titre de Tou-Sse, lorsqu'ils ont reçu l'investiture du gouvernement chinois.

Les moeurs des Lolos sont, par beaucoup de côtés, très opposées aux coutumes chinoises. Avant leur mariage, les filles habitent souvent par groupes dans une maison spéciale. Elles sortent librement, et se réunissent aux jeunes

gens dans des assemblées qui se transforment en concours de chant. C'est d'ailleurs une race très musicale qui fournit beaucoup d'exécutants aux orchestres des mandarins. D'autres assemblées sont des concours de danse et de lutte, exercices plutôt scandaleux au point de vue des usages chinois.

La femme mariée est également très libre. Elle participe aux travaux agricoles, et porte les fardeaux dans des hottes qui suffisent à la caractériser. Les femmes se louent souvent pour aller faire la moisson dans les plaines chinoises. On sait qu'elles rentrent pendant quelque temps chez leurs parents, après leurs trois premiers jours de mariage. Par un reste bien caractéristique des anciennes coutumes mongoles, le fils ainé n'est pas toujours considéré comme le chef de la famille, et les immeubles se transmettent souvent aux cadets.

Sur leur territoire, les populations lolotes sont serviables et hospitalières; elles manifestent une très grande crainte des Chinois, dont elles redoutent toujours l'envahissement, et qui les dominent facilement devant la justice mandarinale. Elles sont exclusivement attachées aux travaux agricoles et ne produisent pas d'artisans. Elles possèdent cependant quelques lettrés faisant usage d'une écriture spéciale qui paraît se rapprocher du tibétain. Leurs livres sont très rares, et leur culture intellectuelle disparaît faute d'emploi. Elles peuvent cependant fournir quelques mandarins militaires, et ne sont pas absolument exclues des fonctions publiques.

La principale industrie des femmes consiste dans le tissage des étoffes très variées qui entrent dans la confection de leurs costumes. Elles emploient la laine, le poil de chèvre, le chanvre, qu'elles réduisent en filasse entre leurs dents, et une plante spéciale qui porte le nom de *li-houei* et fournit une toile extraordinairement épaisse. Leur costume, qui a déjà été signalé par les voyageurs, varie notablement selon les tribus. Elles portent en général, une sorte de corsage avec empiècement bleu, simulant curieusement un col de matelot, et une jupe courte, plissée, en toile de *li-houei*. Des jambières de la même étoffe complètent leur toilette. La coiffure des jeunes filles dans la région de Se-Tsong est un disque formé d'une tresse enroulée autour d'un cercle en bois. Dans le Léang-Chan les femmes portent de longues jupes à volants, qu'elles relèvent d'une main pour la marche, un corsage noir à broderies rouges, et une sorte de toque carrée. On rencontre aussi des tabliers multicolores dont l'aspect rappelle ceux des femmes slovaques de Hongrie.

Les physionomies, comme les costumes, varient beaucoup suivant les localités, mais elles sont toujours bien différentes du type chinois. La forme est, en général, beaucoup plus robuste. On rencontre tantôt les traits lourds que l'histoire assigne aux anciens Huns, tantôt des traits fins et des figures ovales qui rappellent à s'y méprendre certains types russes. A part le costume, plus d'une femme lolote pourrait certainement être prise pour une Européenne. Ce détail a été signalé par le prince Henri d'Orléans à propos des Lyssous, et ne laisse pas de surprendre le voyageur.

Les hommes portent des vestes brodées, ornées souvent dans le milieu du dos, et qui peuvent rappeler les anciens dolmans hongrois. Ils ne pratiquent guère, en dehors de l'agriculture, que le métier de mineur, qu'ils exercent au Yun-Nan depuis un millier d'années au moins, c'est-à-dire bien antérieurement à l'organisation du régime actuel des mines impériales» [1]).

M. Augustine Henry, du service des Douanes Impériales chinoises, qui s'est fait un nom par ses recherches dans la botanique, a recueilli des notes sur les Lolos de Mong-tseu et de Se-mao qu'il a communiquées au *Journal of the Anthropological Institute*, 1903. A. Henry 1903

Ces Lolos ne sont évidemment pas aussi purs car leur stature n'est souvent que moyenne (P. 99). L'écriture est pictographique à l'origine, mais n'a pas été empruntée aux Chinois; l'origine de l'écriture est obscure, mais il en est question dans l'histoire chinoise des Youen (P. 99); elle s'écrit en colonnes verticales, mais se lit de gauche à droite. Les caractères lolos représentent aujourd'hui des sons, et sont simplement syllabiques. (P. 99). La langue est d'une extrême simplicité; il y a trois ou quatre tons suivant la localité. (P. 101). Leurs cérémonies religieuses ont surtout pour objet de se rendre favorables les mauvais esprits et les ombres qui apportent aux hommes les maladies et les autres maux; les Lolos croient à l'existence d'une âme humaine. (P. 102). Tout individu sur la terre correspond à une étoile dans le ciel. (P. 103). Les Lolos craignent: 1° les esprits de ceux qui ont péri d'une mort anormale; 2° les démons; 3° les *slo-ta*, qui sont des phénomènes, des choses inusitées, etc., par exemple les poules qui chantent comme un coq, les chiens ou les vaches qui se réunissent sur le toit d'une maison». (P. 104). Ils ont une cosmogonie; lors du Déluge, tout le monde périt à l'exception de Du-mu qui est adoré comme l'ancêtre des

1) *La Géographie*, 15 avril 1900, pages 278—281.

Lolo. Ils ont des patriarches. Cf. Vial, supra, p. 666. Mr. Henry remarque que «la grande autorité sur la religion de la Chine, De Groot, dit qu'il n'a trouvé aucune trace en Chine d'animaux étant adorés comme ancêtres de tribus et il exprime des doutes sur l'existence d'aucun totémisme comme phénomène religieux dans l'Asie orientale. Il est donc intéressant d'apprendre que les surnoms Lolos signifient toujours le nom d'un arbre ou d'un animal ou les deux, arbre et animal, et que ceux-ci sont considérés comme les ancêtres de la famille portant le nom. Ce nom est souvent archaïque». (P. 105).

«Les individus ne peuvent manger ni toucher d'aucune façon la plante ou l'animal, ou les deux, qui composent leur surnom. Toutefois, la plante ou l'animal n'est en aucune manière l'objet d'un culte». (P. 106). Les Lolos aiment la musique, le chant et la danse; ils célèbrent des cérémonies pour la fête du milieu de l'été. Ils possèdent des contes populaires. M. Henry cite deux poèmes, l'un chanté dans les champs par les filles s'adressant aux garçons; l'autre renferme les lamentations d'une jeune femme nouvellement mariée, en se trouvant dans la maison d'un étranger; les épouses ne sont pas malheureuses, mais elles se sentent isolées au début du mariage.

Liétard 1904

Le P. LIÉTARD [1]), missionnaire à Lan-gni-tsin, Yun-nan, a donné en 1904 aux *Missions Catholiques* une série d'articles sur les Lolos A-chi dont «le district se déroule entre la grande chaîne de montagnes de Mi-lé d'un côté, et celle de Tchen-kiang, de l'autre, sur une largeur de sept lieues environ». Le P. de Gorostarzu a dressé une carte des principales localités de la région reproduite,

1) *Alfred* Liétard, né en 1872, au diocèse de Cambrai; des Missions étrangères de Paris; parti le 29 juillet 1896.

l. c., p. 95. Le district actuel de Lan-gni-tsin se trouve situé dans la préfecture de Lou-Lou et la sous-préfecture de Mi-lé.

Le P. Liétard remarque que le P. Vial avait écrit que «garçon ou fille, tout est reçu avec joie et soigné avec amour», tandis que dans sa mission «les pères semblent avoir un faible pour les garçons qui continueront la famille. La fille, en effet, n'a part à l'héritage paternel que si elle n'est pas mariée». «Les A-chi sont essentiellement montagnards et ils en mènent la vie. A peine les jeunes gens ont-ils atteint l'âge de quinze ans, ils ne couchent plus à la maison». «Jamais les enfants ne sont abandonnés, pour quelque raison que ce soit». «La polygamie est inconnue chez les A-chi. Toutefois, si après de longues années, la femme n'obtient pas un enfant, le mari, de concert avec elle, fait choix d'une seconde épouse, qui est alors fort bien traitée. Mais c'est excessivement rare».

Notre Consul Général à Yun-nan fou, M. Ch. François, a fait il y a quatre ans un voyage dans le Kien tch'ang d'où il a rapporté les plus belles photographies de Lolos que j'aie jamais vues ainsi que des notes fort intéressantes dont j'extrais les suivantes: François

«Les Lo-Lo sont tous grands et vigoureux, d'un type plus beau et plus viril que le Chinois du Sud et d'allure plus hardie. Les traits sont réguliers, les yeux ne sont pas bridés et ne viennent pas à fleur de tête, les pommettes ne sont pas saillantes comme chez les Chinois; le nez est en général bien fait, non écrasé; on ne voit pas non plus, chez eux, le prognathisme chinois.

«... le vêtement caractéristique de l'homme est une grande mante en poils de chèvres, qu'il drape parfois avec élégance, sur une épaule. Roulé dans ce manteau, le Lo-Lo dort n'importe où, sous la pluie ou dans la neige. En dessous, il porte une veste et un pantalon de coton, de coupe assez semblable à celle des Chinois du peuple, à la garde robe desquels il emprunte d'ailleurs le plus souvent. Les pieds et le bas des jambes sont toujours nus. Les cheveux, non rasés en couronne, comme ceux des Chinois, sont ramenés en chignon et roulés en pointe sur le sommet du front. Un turban qui entoure la tête enveloppe cette pointe et forme, pour les «hommes à os noirs», les Hei-Li, un signe distinctif de leur caste, ainsi que, souvent, un pendant de quelques grains de verroterie rouges et jaunes, passé dans l'oreille au moyen d'un fil. Les gens de

distinction portent ainsi une véritable corne de 30 à 40 centimètres dressée sur le milieu du front.

«Les femmes sont également bien faites et plus grandes que les Chinoises avec lesquelles l'expression du visage et la démarche établissent un absolu contraste.

«La femme, comme l'homme, porte la grande mante, recouvrant une camisole de coton et un jupon fait de plusieurs bandes d'étoffes généralement de couleurs différentes, cousues dans le sens horizontal, celle du bas esquissant une sorte de volant.

«Un morceau d'étoffe serré au milieu de la tête est la coiffure des jeunes filles; les femmes mariées portent une sorte de béret noir, très large, fait de carrés de toile, assemblés d'une façon compliquée. Les pieds sont toujours nus. Aucun bijou autre que des colliers de verroterie, retombant jusqu'à la ceinture.

«Tous et toutes sont d'une saleté qui défie toute comparaison et qui fait horreur même aux Chinois. C'est un principe chez les Lo-Lo de ne se laver jamais; or il leur est parfaitement indifférent de s'étendre dans la boue. On ne saurait mieux comparer leurs pieds et leurs mains, dont la peau est enduite d'un glacis de crasse et comme couverte d'écailles, qu'aux pattes de volaille.

«Leurs habitations sont faites de quatre pieux ou troncs d'abres non travaillés, supportant une toiture d'herbes; à l'intérieur de ces taudis, aucun meuble; les Lo-lo couchent sur la terre nue enveloppés dans leurs manteaux et, le plus souvent au dehors. Ils ne pratiquent aucune industrie.

«La monogamie est générale; les ménages sont très réguliers; la famille est bien constituée et les mœurs sont chastes. Le Lo-Lo croit à une divinité vague et à une vie future. Il brûle ses morts immédiatement, il honore ses ancêtres, mais sans conserver, comme les Chinois, la tablette particulière de chacun d'eux... Il est d'une parfaite ignorance, il ne sait rien de ses origines.... Les Lo-lo ne paraissent nullement hostiles aux étrangers, leur haine ne s'étend qu'aux Chinois, mais elle est féroce... [1])

M. Zaborowski, a donné à la *Revue de l'Ecole d'Anthropologie* de Paris quatre photographies prises par M. François de Lolos du Kien-tch'ang; il a également publié des extraits faits par M. Beauvais d'ouvrages chinois relatifs à la population indigène du Yun-nan. [2])

Déjà à la Société d'Anthropologie de Paris, dans la séance du 21 février 1901, M. Zaborowski avait présenté le portrait d'une

1) François, *Notes sur les Lo-lo du Kien-tchang*. (*Bul. et Mém. Soc. d'Anth.* Paris, 1904, pp. 642—3.)

2) Pages 86—95.

femme Lolo de Siuen-wei tcheou, dans l'angle nord-est du Yun-nan, près du Kouei-tcheou, envoyé de Loung tcheou par M. Beauvais, chancelier du Consulat de France:

«C'est une femme plutôt délicate; au cou, aux bras un peu grêles. Le visage est rond, mais sans les épaisseurs de chair, sans la largeur du visage de la Chinoise. Le nez est d'ailleurs étroit, saillant, et ne paraît pas du tout concave. L'ouverture des narines est au moins très-horizontale. Les yeux sont aussi très horizontaux, et n'ont ni la bride, ni le replis charnu des paupières mongoliques. Nous voila donc en présence d'un type particulier dont on retrouverait peut-être l'homologue au Thibet» [1]).

Dans son ouvrage sur l'*Ethnographie du Tonkin septentrional*, Paris, 1906, M. le Commandant LUNET de LAJONQUIÈRE consacre un chapitre, pp. 322—333, aux Lo lo qui comprennent quatre sous-groupes: 1° celui des «Lolo» proprement dit dont nous parlerons seulement; 2° celui des P'ou-La ou Fou-la; 3° celui des Houo-Ni; 4° celui des Pen-Ti-Lolo. Lunet de Lajonquière 1906

Le sous-groupe des Lolos qui est de beaucoup le plus nombreux, environ 18.000 individus, est cantonné dans la région de Bao-Lac, mais cependant trop dispersé au milieu des villages *Meo* pour qu'il ait pu former une circonscription régulière. Ces «Lolo» se prétendent les premiers occupants des hautes terres. Ils sont de taille moyenne, mais nerveux et bien découplés. Les femmes, souvent d'une taille supérieure à celle des hommes sont élancées, gracieuses; l'élégance de leur démarche contraste avec le pas lourd des femmes *Man* leurs voisines. Elles ont la physionomie fine et les traits réguliers. Ils ne se marient qu'entre eux et, chez eux, entre gens de même tribu. Ils se nourrissent surtout de riz et de maïs. Adonnés à l'opium et au tabac; ignorant l'arec et le bétel. Essentiellement agriculteurs. Ne connaissant pas l'écriture en usage dans les grosses agglomérations *Lolo* du Yun-nan. Evidemment des fractions issues

1) *Bulletins et Mém. Soc. d'Anth.* Paris, Ve Sér., II, 1901, p. 141.

des grands groupements du Yun-nan, mais coupées de leurs points d'origine et démarquées.

Bonifacy

Dans son Étude sur les *Groupes ethniques du Bassin de la Rivière Claire*, M. le Commandant Bonifacy remarque au sujet du groupe lolo:

«Si l'on considère que l'un des préfixes le plus souvent employé dans les anciennes langues du Haut-Tonkin et de la Chine méridionale est *la* dans les noms de peuple, on pourra en conclure que *la*, *lala* devenu plus tard *lo*, *lolo* en chinois, a pu devenir synonyme de peuplade, puis s'être appliqué à certain groupe de peuplades. En annamite, les Lolo sont les *La dân* 獵民, le peuple *La*, quelques tribus sont appelées *Pu la*, ce qui signifie en thô, les *La*, les hommes ou le peuple *la*.

«..... Au point de vue moral les Lolo sont des hommes doux et un peu apathiques, se laissant évincer facilement par leurs voisins. Ils sont bons cultivateurs, habiles vanniers, leurs femmes montrent beaucoup de patience pour orner d'appliques aux figures géométriques, broder et teindre leurs vêtements.

«Leurs traditions sont assez semblables à celles des groupes voisins. Dans leur légende du déluge universel et de la création, le bambou joue un rôle prépondérant; non seulement il invita le père et la soeur à s'unir, mais son ombre protégea leurs embrassements. Il s'ensuit que les nouveaux mariés ne peuvent couper le bambou. C'est sur l'écorce brillante qui se trouve à la base des noeuds de bambou, disposée sur une cloison, que les Lolo placent les grossières images qui représentent leurs parents morts. Ils mettent autour quelques feuillages et suspendent au-dessous la mâchoire inférieure des animaux immolés dans le dernier sacrifice.

«Ils appellent les esprits Nê, le plus grand est celui du ciel Mo nê, mais celui qui intercède pour les hommes est Tchung nê. Les esprits des montagnes, des eaux, etc., ainsi que les âmes des ancêtres s'appellent aussi Nè.

«Autrefois, ils ne pouvaient manger du canard, du poulet, de l'oie et du cochon, mais actuellement ces viandes ne sont tabou que pour les femmes mariées.

«A la naissance d'un enfant, le mari demeure à la maison 15 jours avec sa femme» [1]).

Comte de Marsay 1906

M. le Comte de Marsay venant de Yun-nan fou se rendit de Houei-li tcheou à Ning-youen, mais il n'a pas pénétré dans le massif du Ta Leang chan.

---

1) Bonifacy, pp. 321—322.

M. Young parti de Lao-kai le 24 oct. 1905, par le Yun-nan (Mong-tseu, Lin-ngan, Ta-li, etc.) a gagné l'Assam. [1]) Au delà de Ta-li et le Yang-pi Ho, il nous dit: E. C. Young 1905

Occasionnellement, nous rencontrâmes des caravanes de mules et de boeufs portant du bois à brûler ou du sel, cette dernière denrée en petits gâteaux cylindriques de la forme et de la proportion à peu près d'une pinte, mais ayant des caractères chinois moulés sur le dessus. On nous dit que les piétons que nous rencontrâmes étaient des Lolos, ils étaient tous goîtreux et sales. Généralement ils portaient une peau sur leurs épaules, avec la fourrure en dehors, et leurs jambes étaient emprisonnées dans des pantalons ou des caleçons en loques, avec des paquets de coton attachés sans être serrés à la partie inférieure de la jambe. Leurs boucles non peignées étaient empaquetées sous un turban; les femmes que nous passâmes étaient habillées d'une manière tellement semblable aux hommes que nous avions de la difficulté à les distinguer, sauf par les boucles d'oreille de jade qu'elles portaient et par le fait, elles étaient plus propres et avaient des traits plus agréables que les hommes.

Plus tard, il écrit: [2])

La population de la vallée de la Salouen dans ce voisinage est principalement Liso, mais il y a aussi quelques Minchias et Lolos près de Lou-Keou, aussi bien que quelques Chinois ou Han-jên. Ces différentes races sont sous le gouvernement de t'ou-se, aussi nord que Sia-Kou-ti (lat. 26° 16′) au-delà de quel endroit il y a des tribus indépendantes, possiblement d'origine tibétaine, qui refusent obéissance à n'importe quel gouvernement. J'aurai à parler de celles-ci plus loin.

Les T'ou-se ou chefs, sont d'origine chinoise, et leur fonction est héréditaire, ayant à l'origine, été donnée à la famille par le gouvernement chinois pour services rendus en temps de guerre. Le gouvernement des T'ou-se est patriarcal, et une latitude considérable leur est accordée; mais la preuve que les autorités chinoises tiennent fortement en mains les chefs, c'est que pendant que nous étions à Lou Keou, le T'ou-se de cet endroit était en prison où il complétait justement un terme de dix ans d'emprisonnement que le gouvernement chinois lui avait imposé pour avoir pris de ses propres mains un de ses propres sujets. Un jeune parent avait charge du Yamen, à l'époque, mais le chef condamné fut remis en liberté peu de temps après, et il reçut à son retour, un chaleureux accueil de la part des membres du clan.

1) *Geog. Journal*, Aug. 1907, p. 156.
2) *L. c.*, p. 158.

A. F. Legendre 1907

Le Dr. A. F. Legendre de Tch'eng-tou, est descendu (1907) de cette ville à Ning-youen en seize jours en passant, comme Hosie, par Ya-tcheou, Fou-lin, Yue-si et Lo-Kou, mais à son retour, il a exploré la région entre le Ngan-ning et le Ya-loung et il a traversé le pays difficile entre Mien-ning et Tseu ta ti sur le Ta Tou ho, soit 120 kil. environ, occupé par les Lolos.

Le Dr. Legendre écrit: «La région que j'ai traversée de Mien ning à Tseu ta ti n'est ouverte qu'à quelques voyageurs chinois munis d'une autorisation des chefs de clan, maîtres du pays. Et, si ces chefs me firent bon accueil à mon passage, m'offrant tout ce qu'il possédaient de meilleur, des œufs et de la farine de maïs, ils ne regardaient pas d'un bon œil mes porteurs et domestiques chinois. Ceux-ci, d'ailleurs, n'étaient que très peu rassurés, sachant la haine que leur a vouée le Lolo, et se gardaient bien de commettre leurs petits larcins habituels, quand sûrs de l'impunité.

«Si les Lolos étaient unis entre eux, les Chinois ne pourraient leur résister 24 heures et n'auraient qu'à évacuer le pays. Malheureusement, ces Lolos se divisent en tribus, clans, sans liaison aucune, dispersés sur un vaste territoire, en proie, au plus haut degré, comme j'ai pu m'en rendre compte, au vice de l'alcoolisme, et même de l'opium, près des centres chinois».

Déjà en 1906, le Dr. Legendre écrivait [1]):

«A une troisième époque que l'on ne saurait préciser, mais remontant à plusieurs milliers d'années, est apparu un nouvel élément, une race différente, d'un type supérieur, que je suppose être le peuple vaincu refoulé par l'intelligente nation venue coloniser la vallée du Houang-Hô, par celui enfin que nous appelons le Chinois, le vrai Chinois, celui qu'on ne doit pas confondre avec le Mongol, le Mandchou, le Fokiennois ou le Cantonnais, malgré tous les mélanges qui se sont fatalement opérés. Cette nouvelle race, repoussée de l'Est vers l'Ouest, dans le Chensi d'abord, puis dans la province du Setchouen, serait, à mon avis, le peuple barbare appelé «Lolos» par le fils de Han, et qu'on ne trouve plus,

1) *Deux années au Setchouen*, 1906, pp. 476—7.

à l'heure actuelle, à l'état de nation, qu'au delà du Min, dans la région alpestre. Ce type est généralement de haute taille, de 1 m. 70 à 1 m. 80, d'une rectitude parfaite, au tronc conique avec épaules larges, très effacées. Les membres supérieurs et inférieurs sont de proportions harmonieuses et bien développés. Autres caractéristiques: front haut et droit avec face régulière sans *saillie des apophyses zygomatiques*, donnant un ensemble d'un ovale parfait; œil non oblique plutôt clair que marron à fente *horizontale*; sourcils très arqués avec plis frontaux interorbitaires profonds, affectant le plus souvent la forme d'un accent circonflexe; nez fin et busqué, à l'arête médiane très marquée; bouche bien dessinée, aux lèvres finement ourlées; menton droit, gracieusement arrondi, chez les femmes surtout, cou long et gracile. La couleur de la peau est généralement blanche avec teint très basané. Les jeunes filles présentent souvent un teint rosé sur le fond halé par le grand air. L'œil bleu foncé n'est point rare; les cheveux sont noirs et très épais. Le type Lolo pur est un *dolichocéphale*. Les nombreuses mensurations que j'ai pratiquées sur les différent métis m'ont permis de conclure pour eux, au contraire, à la brachycéphalie, et d'autant plus marquée, qu'on s'éloigne du type pur».

***

Les Chinois ont besoin de la vallée du Kien-tch'ang, long couloir qui du Ta-tou ho, ou mieux de Mien-ning, s'étend au Yang-tseu et met en communication le Se-tch'ouan avec le Yun-nan; le passage leur suffit; étant grandement inférieurs en nombre, les Chinois craignent de le voir clos le jour où ils entreront en lutte ouverte avec les tribus sauvages qui bordent la vallée de chaque côté et les pressent sur la droite comme sur la gauche. Aussi les Chinois ferment-ils l'œil sur beaucoup de méfaits qui seraient sévèrement chatiés dans d'autres parties de l'Empire. On remarquera d'ailleurs que les Chinois sont haïs de ces sauvages qui n'attaquent les Européens que lorsqu'ils les confondent par erreur avec leurs oppresseurs.

Les Chinois désignent les Barbares sous les noms de *I* 夷 *Fan* 番 et *Man* 蠻. Le terme *I* était employé pour désigner les Européens et par l'article 51 du Traité signé par les Anglais à

T'ien-tsin le 26 juin 1858, il est stipulé que dorénavant ce caractère offensant ne sera plus appliqué au gouvernement ou aux sujets de Sa Majesté Britannique dans aucun document officiel chinois. A Canton, suivant S. W. Williams, l'expression 番人, *Fan jen*, ou 番老 *Fan lao* était usitée pour désigner un étranger. *Man* 蠻 ou 蠻子 *Man tseu* désigne plus particulièrement les barbares de l'ouest et du sud; c'est de *Man-tseu* que viennent *Manzi* et *Mangi* appliqués au moyen âge par les voyageurs occidentaux à la Chine du sud pour la distinguer du *Cathay* (Kitaï), la Chine du Nord; les Lolos ne sont que des tribus Man; répandues dans le Yun-nan, le Kouei-tcheou et le Se-tch'ouan, elles se sont modifiées au contact soit des autres tribus Man, soit des Chinois eux-mêmes; elles ont conservé plus de pureté, là où elles ont pu vivre isolées, dans les montagnes par exemple, et c'est pour cela que l'étude des Lolos du Ta Leang chan offre un plus grand intérêt que celle des Lolos des plaines et des vallées du Yun-nan. Souhaitons donc que M. d'Ollone ait rapporté des observations nouvelles et précises du massif inhospitalier qu'il vient de traverser afin de compléter et de contrôler les renseignements déjà nombreux, comme on vient de le voir, que nous possédons sur les peuples sauvages qui l'habitent.

Bibliographie.

— Sur les Si fan. (*Mém. conc. les Chinois*, XIV, pp. 127 sq.)

— Grosier, *Desc. de la Chine*, I, pp. 299 sq.

— *Penang Gazette*, 22 août 1868, sur les Si fan.

— Tibet and Sefan. — By Dr. Ch. Gutzlaff, Corresp. M. R. G. S. Communicated by Sir George Staunton, Bart., M. P. [Read Feb. 12 and 26, 1849.] (*Journ. Roy. Geog. Soc.*, XX, 1850, pp. 191—227.)

— Sifán and Hórsók Vocabularies, with another special exposition in the wide range of Mongolidan affinities and remarks on the lingual and physical characteristics of the family. — By B. H. Hodgson, Esq. (*Jour. As. Soc. Bengal*, XXII, 1853, pp. 121—151.)

— Sketches of the Miau-tsze. Translated for the Society, by Rev. E. C. Bridgman. (*Journ. North China Br. Roy. Asiat. Soc.*, III, Dec. 1859, pp. 257—286).

— Les Lolos [du Se tch'ouan], par le P. Crabouillet. (*Miss. Catholiques*, V, 1873, pp. 71—2, 94—5, 105—7.)

Nous avons fait, en 1876, devant la Société Asiatique de Chang-hai une conférence sous le titre de «Notes on the Lolos of Sze-chuen», à l'aide de notes du R. P. Crabouillet; nous ne l'avons pas fait imprimer parce que tout ce qu'elle contenait d'intéressant avait déjà paru dans les *Missions Catholiques*. — H. C.

— The Miaotzu of Kweichou and Yunnan from Chinese Descriptions. By G. M. H. Playfair. (*China Review*, V, pp. 92—108).

— Travels and Researches in the Interior of China. By E. Colborne Baber, Chinese Secretary of Legation, Peking.

Forme le Vol. I des *Supplementary Papers* de la Royal Geographical Society. London, Murray, 1882, in-8, pp. VIII—201.

— On a Lolo MS. written on Satin. By M. Terrien de La Couperie (*Journ. R. As. Soc.*, N. S., Vol. XIV, Art. X, January, 1882, pp. 119—123, avec 1 Pl.)

— T. de Lacouperie. The Lolo and Mosso Writings. (*Proc. R. G. S*, 1882, Sup. Pap. I.)

— Lolo not connected with Vei Characters. (*Athenaeum*, 23 Sept. 1882.)

— La mission des Lolos. Lettre de M. Henri Maire, miss. ap. au Yun-nan. Pé tchai koû, 8 août 1882. (*Miss. Cath.*, XIV, 1882, pp. 505—7.)

— Lettre de W. Mesny [à H. Cordier, sur le Ms. Lolo, de Chang-hai], datée Kuei-Hsien, Préfecture de Tchin-tai Fou, Province du Kuang-si, 16 juillet 1883. (*Revue de l'Extr. Orient*, II, No. 4, 1884, pp. 582—4.)

— Translation of a manuscript account of the Kweichau Miao-tzŭ. Written after the subjugation of the Miao-tzŭ, about 1730. Translated by Mr. George Clarke, of the China Inland Mission. (A. R. Colquhoun, *Across Chrysè*, II, 1883, App., pp. 363—394).

PAUL VIAL.

— Un tournoi chez les sauvages Lolos. Lettre de M. Paul Vial, des Miss. étrangères de Paris, missionnaire au Yun-nan. (*Miss. Cath.*, XX, 1888, pp. 445—8.)

— Etude sur l'écriture des Lolos du Yûn-nân par Paul Vial. (*Le Lotus*, IX, Janv. 1890, pp. 30—49.)

— De la langue et de l'écriture indigènes au Yûn-nân par M. Paul Vial, missionnaire apostolique du Yûn-nân. Paris, Ernest Leroux, 1890, br. in-8, pp. 23.

— Les Lolos et les Miao-tze, à propos d'une brochure de M. P. Vial, missionnaire apostolique au Yun-nan, par M. G. Devéria. (*Jour. As.*, Sept.-Oct. 1891, pp. 356 à 369.)

— Les Gni ou Gni-pa Tribu lolote du Yun-Nan. Par M. Paul Vial, missionnaire apostolique. (*Miss. Cath.*, XXV, 7 Avril 1893, pp. 160—161; *ibid.*, 14 Avril 1893, pp. 178—180; *ibid.*, 21 Avril 1893, pp. 189—190; *ibid.*, 28 Avril 1893, pp. 200—202; *ibid.*, 5 Mai 1893, pp. 208—209; *ibid.*, 12 Mai 1893, pp. 222—225; *ibid.*, 19 Mai 1893, pp. 236—238; *ibid.*, 26 Mai 1893, pp. 244—246; *ibid.*, 2 Juin 1893, pp. 258—260; *ibid.*, 9 Juin 1893, pp. 268—270; *ibid.*, 16 Juin 1893, pp. 281—283; *ibid.*, 23 Juin 1893, pp. 293—294; *ibid.*, 30 Juin 1893, pp. 308—310; XXVI, 22 Juin 1894, pp. 300—2; 29 Juin 1894, pp. 308—310.)

— *Études sino-orientales*, Fascicule A. — Les Lolos Histoire, Religion, Mœurs, Langue, Ecriture. Par Paul Vial, Missionnaire au Yunnan. — Chang-hai. Imprimerie de la Mission catholique, Orphelinat de T'ou-sè-wè. — 1898, in-8, pp. II—71.

Notices: *China Review*, XXIII, No. 3, pp. 182—3, par E. H. P.[arker]. — *T'oung pao*, IX, Déc. 1898, pp. 413—416.

***

— *China*. No. 1. (1888.) — Report by Mr. F. S. A. Bourne of a Journey in South-Western China. Presented to both Houses of Parliament by Command of Her Majesty. June 1888. London, Printed for H. M.'s Stat. office. [C. — 5371.] 4*s*. 6*d*. in-fol., pp. 92.

— A. Hosie, Three Years in Western China, 1890, chap. VI.

— Si-Fan or Siamese. By E. H. Parker. (*China Review*, XVIII, No. 1, p. 56.)

— Lolos. By E. H. Parker. (*China Review*, XIV, p. 360.)

— Contribution à l'étude de la langue Lolo par Paul Boell..... Paris, Ernest Leroux, 1899, in-8, pp. 21.

— Photographies de femmes Lolo, Miao-tsé et de natives de la ville de Yunnam. Collection de chaussures du sud de la Chine. Par M. Zaborowski. (*Bul. et Mém. Soc. Anth.*, Paris, 1901, pp. 140—3.)

Envoyées par J. Beauvais.

— A. Henry. — The Lolos and other Tribes of Western China. (*Jour. Anthrop. Institute*, XXXIII, Jan. to June 1903, pp. 96—107, 2 pl. hors texte.)

Notice par Ed. Chavannes, *T'oung Pao*, 1903, No. 5, pp. 422—4.

— Vocabulaires recueillis par Charles-Eudes Bonin. (*T'oung Pao*, Mai 1903, pp. 117—26.)

Mantse du Leang-chan.

— Le district des Lolos A-chi. Par le R. P. Liétard, Missionnaire à Lan-gny-tsin (Yunnan). (*Missions Cathol.*, XXXVI, 1904, pp. 93—6, 105—108, 117—120.)

— Notes sur les Lo-lo du Kien-tchang. Par M. Ch. François. (*Bul. et Mém. Soc. Anth. Paris*, V, Ve Sér., 1904, pp. 637—647, fig.)

— Les inscriptions lolo de Lou-k'iuan. Par S. Charria. (*Bul. Ecole franç. Ext. Orient*, V, Janv.-Juin 1905, pp. 195—7.)

— Les Lolos et les Populations du Sud de la Chine d'après les ouvrages chinois. Par S. Zaborowski. (*Revue École d'Anth. Paris*, Mars 1905, pp. 86—95.)

He Lo-los.

Pe Lo-los.

Miao Lo-los.

Haï Lo-los.

Kan Lo-los.

Sa-mi Lo-los.

A-tcho Lo-los.

Lou-wou Lo-los.

Sa-wan Lo-los.

Ko Kouo-los.

Pou-la Lo-los.

Siao Lo-los.

R.

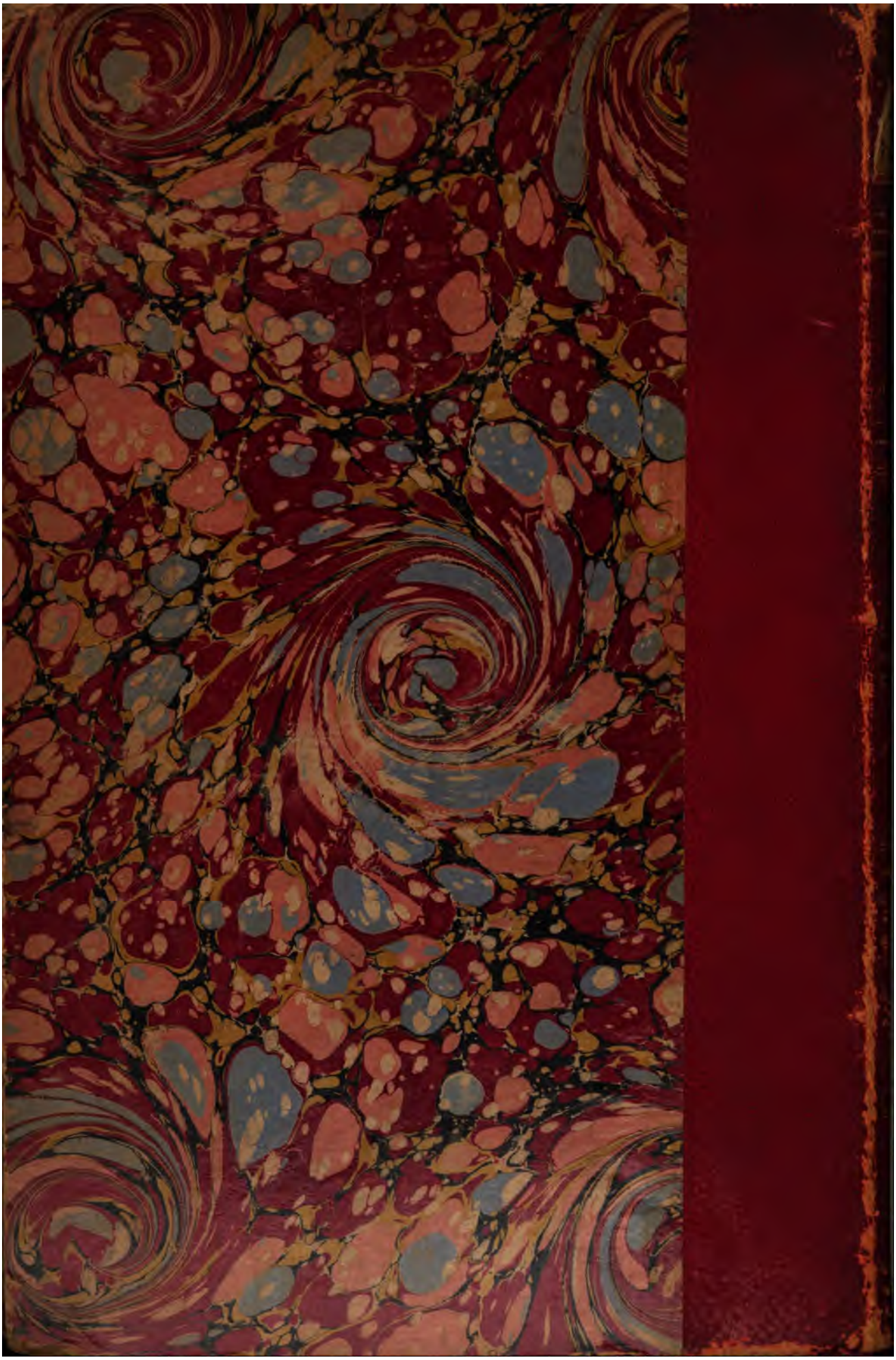
62

IMPRIMERIE ci-devant E. J. BRILL, LEIDE.

ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VIe ARRond^t
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
ETRANGERS

3 2044 014 719 363

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 (617) 495-2413

WIDENER
STALL-STUDY
CHARGE